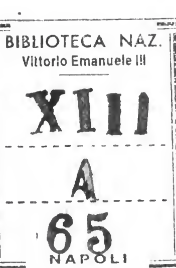
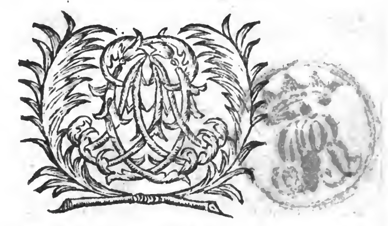




ESSAIS
DE
MORALE,
CONTENUS EN
DIVERS TRAITEZ
ſur pluſieurs devoirs importans.

HUITIE'ME EDITION,
reveuë & corrigée.

TOME TROISIE'ME.



Sur la Copie imprimée à Paris.

A LUXEMBOURG,
Chez ANDRE' CHEVALIER, Imprimeur
& Marchand Libraire. 1703

AVERTISSEMENT.

ON a donné à ce Volume ici le tître de Troisiéme Volume *des Essais de Morale*, quoi qu'il n'en ait point parû de Second, parce que le dessein qu'on avoit eu de réünir sous ce tître les Traitez qui ont été publiez sous celui de l'Education d'un Prince, & d'en composer ainsi un Second Volume d'Essais étant executé, celui-ci devient par là le Troisiéme.

C'est dans la même pensée, de reduire sous ce même tître tous les Traitez qui sont de même nature, qu'on a fait entrer dans ce Volume ici un petit Ecrit de la Comedie dont on avoit droit de disposer, quoi que quelques personnes l'eussent déja inseré en d'autres Ouvrages. Et on y a été d'autant plus porté, que ces Ouvrages étant moins communs, il n'a pas perdu tout à fait la grace de la nouveauté: Outre qu'on en a pris occasion de le corriger en divers endroits, & d'y ajoûter même quelque chose.

Il y a encore un autre Traité qui est celui *des diverses manieres dont on tente Dieu*, dont on a pû voir une partie sous une autre forme; mais il est tellement changé & augmenté, qu'on

peut dire qu'il est tout nouveau, ou plûtôt qu'il paroit ici sous sa forme naturelle, au lieu qu'il êtoit comme déguisé dans l'autre.

Il seroit inutile de marquer par quelles occasions ces Traitez ont été faits, puis que ce n'est pas ces occasions qui les peuvent rendre utiles au public, qui n'en doit juger que par ce qu'ils ont de bon en eux-mêmes.

On trouvera diverses corrections dans cette édition ici : & la principale est que plusieurs personnes ayans témoigné qu'elles êtoient incommodées de la multitude de ces petits nombres, on en a reduit plusieurs en un : & on a aussi divisé les Traitez en Chapitres, ausquels on a fait des titres, ce qui sera mieux voir que ces Traitez avoient un ordre naturel, & qu'ils n'étoient pas composez de pensées dêtachées & sans liaison.

TABLE
DES TRAITEZ
ET DES CHAPITRES
Contenus en ce Volume.

PREMIER TRAITE'.
De la connoissance de soi-même.

PREMIERE PARTIE.

* 3 CHA-

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHA-

SECONDE PARTIE,

Qui contient les moyens de l'acquerir.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

SECOND TRAITE',

De la charité & de l'amour propre.

TROISIE'ME TRAITE'.

Des diverses maniéres dont on tente Dieu.

QUATRIE'ME TRAITE',

De la Comedie.

CIN-

CINQUIE'ME TRAITE',

Des Raports.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

SEPTIE'ME TRAITE',

Qu'il ne faut point se scandaliser des défauts des gens de bien.

CHA-

CHAPITRE VI.

Fin de la Table des Traitez & des Chapirtes.



Appro-

Approbation des Docteurs.

NOus sous-signez Docteurs en Theologie de la Faculté de Paris, certifions que nous avons lû un Livre qui a pour tître *Essais de Morale*, troisiémé partie, composé par le Sieur de Chanteresne, dans lequel nous n'avons rien trouvé qui soit contraire à la Foi de l'Eglise Catholique & aux bonnes mœurs. Fait à Paris le 9. Septembre 1675.

GERBAIS.

Thomas Roulland.

ESSAIS
DE
MORALE,
PREMIER TRAITE'.
De la Connoissance de soi-même.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I.

Que les hommes sont également unis dans l'aveu de la necessité de se connoître, & dans l'éloignement qu'ils ont de cette connoissance. Origine de cette aversion.

LE precepte le plus commun de la Philosophie, tant Payenne, que Chrêtienne, est celui de *se connoître soi-même*; & il n'y a rien en quoi les hommes se soient plus accordez que dans l'aveu de ce devoir. C'est une de ces veritez sensibles, qui n'ont point besoin de preuves; & qui trouvant dans tous les hommes un

cœur qui les ſent, & une lumiere qui les approuve. Quelque agreable qu'on s'imagine l'illuſion d'un homme qui ſe trompe dans l'idée qu'il a de lui-même, on le trouve toûjours malheureux d'être trompé, & on eſt au contraire penetré du ſentiment qu'un Poëte a exprimé dans ces Vers,

Illi mors gravis incubat
Qui notis nimis omnibus,
Ignotus moritur ſibi.

Il faut faire d'autant plus d'état de ces principes dans leſquels les hommes ſe trouvent unis par un conſentement ſi unanime, que cela ne leur arrive pas ſouvent. Leur humeur vaine & maligne les a toûjours portez à ſe contredire les uns les autres quand ils en ont eu le moindre ſujet. Chacun a voulu ou rabaiſſer les autres, ou s'en diſtinguer, en diſant quelque choſe de nouveau, & en ne ſuivant pas ſimplement le train commun. Ainſi il faut qu'une verité ſoit bien claire, lors qu'elle étouffe cette inclination, & qu'elle les contraint de ſe réünir dans quelque maxime. Et c'eſt ce qui eſt arrivé à l'égard de celle-ci. Car il ne s'eſt point trouvé de Philoſophe aſſez bizarre pour pretendre que l'homme devoit éviter de ſe connoître. Que ſi quelqu'un paſſoit même juſqu'à cét excés ; il ne le pouroit

faire

faire qu'en supposant que l'homme est si malheureux, & que ses maux sont tellement sans remede, qu'il ne feroit qu'augmenter son malheur en se connoissant soi-même. Et ainsi il faudroit toûjours se connoître, pour conclure même par ce bizarre raisonnement, qu'il est bon de ne se connoître pas.

Mais ce qui est bien étrange, c'est qu'étant si unis à avoüer l'importance de ce devoir, ils ne le sont pas moins dans l'éloignement de le pratiquer. Car bien loin de travailler serieusement à acquerir cette cõnoissance, ils ne sont presque occupez toute leur vie que du soin de l'éviter. Rien ne leur est plus odieux que cette lumiere qui les decouvre à leurs propres yeux, & qui les oblige de se voir tels qu'ils sont. Ainsi ils font toutes choses pour se la cacher, & ils établissent leur repos à vivre dans l'ignorance & dans l'oubli de leur état.

C'est ce qui a donné lieu à un grand Esprit de ce siecle de voir dans un excellent discours, que ce desir d'éviter la veuë de soi-même est la source de toutes les occupations tumultuaires des hommes, & sur tout de ce qu'ils appellent divertissement; qu'ils ne cherchent en tout cela qu'à ne penser point à eux, qu'il suffit pour rendre un homme miserable de l'obliger d'arrêter la vuë sur soi, & qu'il n'y a point de felicité humaine qui la puisse soûtenir. Qu'ainsi

M. Pascal.

si l'homme sans la grace est un grand supplice à lui-même, qu'il ne tend qu'à se fuir, qu'il se regarde en quelque sorte comme son plus grand ennemi, & qu'il fait consister son bonheur à s'oublier soi-même, & à se noyer dans cét oubli.

Cette inclination n'est pas l'effet d'une mauvaise habitude, ni d'un dereglement particulier à quelques-uns d'entre les hommes, c'est la pente generale de la nature corrompuë. Nous sommes hors de nous-mémes dés le moment de nôtre naissance, & l'ame de plus ne s'occupant dans le tems de l'enfance que des choses exterieures & des sentimens de son corps, se rend par là ces objets, & ces sentimens si familiers, & s'y attache si fortement qu'elle ne sçauroit rentrer en elle-même qu'en se faisant violence. Et comme elle n'y trouve pas ce qu'elle desire, elle en sort le plûtôt qu'elle peut, & le chagrin fait qu'elle se porte incontinent vers ces autres objets, & qu'elle s'y applique avec d'autant plus d'ardeur, qu'ils lui servent à oublier ses miseres interieures, dont elle ne sçauroit soûtenir la veuë. *Projicit se foras, miserabiliter scalpi avida contractu sensibilium.*

CHA-

CHAPITRE II.

Comment les hommes allient l'inclination qu'ils ont à se regarder en tout, avec celle qu'ils ont à éviter la veuë d'eux-mêmes.

MAis pour ne pousser pas plus loin qu'il ne faut cét éloignement que l'homme a de se cõnoître, & pour en mieux penetrer le fond, il faut ajoûter qu'il est joint à une inclination contraire en apparence, qui le porte à se garder en tout. Car le plus grand plaisir d'un homme orgueilleux est de contempler l'idée qu'il se forme de lui-même. Cette idée est la source de toutes ses vaines satisfactions : il y rapporte tout, & rien ne lui plaît qu'à proportion qu'il contribuë à la rehausser, à l'agrandir, & à la rendre plus vive.

Ces deux inclinations, dont l'une porte à fuir & l'autre à rechercher la connoissance de soi-même, sont également naturelles à l'homme, aussi elles naissent de la même source, quoi qu'opposées en apparence.

L'homme veut se voir, parce qu'il est vain. Il évite de se voir, parce qu'étant vain il ne peut souffrir la veuë de ses défauts & de ses miseres. Pour accorder donc ces desirs contraires, il a recours à un artifice digne de sa va-

vanité, par lequel il trouve moyen de les contenter tous deux en même tems. C'eſt de couvrir d'un voile tous ſes défauts, de les effacer en quelque ſorte de l'image qu'il ſe forme de lui même, & de n'y laiſſer que les qualitez qui le peuvent relever à ſes propres yeux. S'il ne les a pas effectivement, il ſe les donne par ſon imagination, & s'il ne les trouve pas dans ſon propre être, il les va chercher dans les opinions des hommes, ou dans les choſes exterieures qu'il attache à ſon idée, comme ſi elles en faiſoient partie; & par le moyen de cette illuſion, il eſt toûjours abſent de lui-même, & preſent à lui-même; il ſe regarde continuellement, & il ne voit jamais veritablement, parce qu'il ne voit au lieu de lui même que le vain phantôme qu'il s'en eſt formé.

Quand un Caribe par exemple ſe repreſente à lui-même, il ne voit qu'un certain ſpectre ſemblable à l'image qu'il a veu de lui-même dans l'eau; & le regardant comme adroit à tirer de l'arc, & à pêcher comme maître d'une certaine cabane, comme ayant tué tels & tels de ſes ennemis, comme mari d'une telle femme, il s'occupe tout entier de ces idées & des objets exterieurs qui les renouvellent, & paſſe ainſi toute ſa vie ſans faire reflexion ſur cette partie de ſon être qui penſe & qui raiſonne, ſans ſonger ce qu'elle eſt, d'où elle vient, ni ce qu'elle deviendra, ni ce qui peut faire ſon bonheur & ſon malheur.

Et

Et il ne faut pas s'imaginer que l'orgueil du reſte des hommes agiſſe d'une autre ſorte que celui de ces miſerables peuples. Ils ornent ſeulement un peu mieux cette image qui eſt l'objet de leur amour. Un Capitaine en ſe regardant ſoi-même voit un fantôme à cheval qui commande à des ſoldats. Un Prince voit un homme richement vêtu qu'on regarde avec reſpect, & qui ſe fait obeïr par quantité de gens. Un Magiſtrat voit un homme revêtu des ornemens de ſa dignité, qui eſt reveré des autres hommes, parce qu'il eſt en état de les ſervir ou de leur nuire. Une femme vaine ſe repreſente une idole qui charme par ſa beauté ceux qui la voyent. Un avare ſe voit au milieu de ſes treſors. Un ambitieux ſe repreſente entouré de gens qui s'abbaiſſent ſous ſa grandeur. Et ainſi chacun n'a pour but dans toutes les actions dont l'amour propre eſt le principe, que d'attacher toûjours à l'idée qu'il a de lui-même de nouveaux ornemens & de nouveaux titres.

CHAPITRE III.

Idée confuse de Moi, *principal objet de l'amour des hommes, & source de leurs plaisirs & de leurs ennuis.*

IL y a une idée plus spirituelle de soi-même, qui fait des effets tout semblables à ceux que j'ai décrits. C'est lorsqu'en ne concevant distinctement aucunes qualitez, ni bonnes ni mauvaises, on conçoit seulement ce qu'on exprime par le mot de *moi*: & ce *moi* conçû en cette maniere nous cache de même tous nos défauts, & suffit pour attirer nôtre amour. La veuë secrette que nous en avons se glisse par tout. On y rapporte tout. C'est le principe de la plûpart des plaisirs que l'on ressent. Et quoi que si on venoit à developer ce que renferme ce *moi*, on n'y trouvât rien d'aimable, & qu'il n'y eût peut-être rien qui ne donnât de l'horreur, on l'aime pourtant sous cette idée confuse de *moi*, & l'on en évite la veuë distincte & particuliere qui nous le feroit haïr.

D'où pensez-vous que vient cét ennui qui accable ceux qui ont été dans les grandes places, quand on les reduit à vivre en repos dans leur maison? Ce n'est pas seulement

ment de ce qu'ils s'y voyent trop, & que la veuë de leurs miseres & de leurs défauts les y vient troubler. Peut-être que c'est une des causes de leur chagrin, mais ce n'est pas la seule. C'est aussi parcequ'ils ne se voyent pas assez, & qu'il y a moins de choses qui renouvellent l'idée de leur *moi*. Cette idée faisoit leur plaisir pendant leur fortune, & l'absence de ce plaisir fait leur chagrin pendant ce qu'ils appellent disgrace.

On a beau s'occuper de soi-même dans la solitude; les images que l'on s'en forme sont infiniment plus sombres que celles qui sont aidées par les objets exterieurs. Les gens qui sont dans les grands emplois sont avertis par tous ceux qui s'addressent à eux qu'ils sont puissans, & qu'ils peuvent nuire ou servir. Mille choses excitent vivement en eux l'idée de leur *moi*, & la mettent devant leurs yeux avec quelque qualité agreable de *grand*, de *puissant*, de *respecté*. Le commerce de de la civilité du monde fait le même effet à l'égard de ceux qui vivent. Car comme il est tout rempli de témoignages d'estime & d'affection, d'égards, d'applications, il leur donne lieu de se representer à eux-mêmes comme aimez & estimez, & par consequent comme aimables & estimables. Et par une raison contraire les deserts & les lieux solitaires chagrinent & ennuyent les hommes vains & ambitieux, parce qu'ils ne leur parlent point d'eux-mê-

mes, & qu'ils voudroient qu'on ne parlât d'autre chose.

C'est ce que l'amour propre avouë franchement quand il ne se deguise point & qu'il decouvre naïvement ce qu'il lui plaît dans les occupations penibles dont il charge les hommes. Il n'y en a gueres, par exemple, de plus laborieuses que celles de ceux qui parlent en public, comme les Avocats. Ils sont obligez de se charger la tête de milles affaires desagreables, de s'appliquer à chercher des pensées & des expressions pour remplir leurs discours, d'épuiser les forces de leur corps & de leur esprit sur des matieres qu'ils seront bien aises d'oublier si-tôt qu'ils se seront acquitez de leur ministere. Cependant parce qu'il y a bien des choses dans cette profession qui renouvellent l'idée de soi-même, ceux qui l'exercent avec honneur croyent être les plus heureux des hommes, & il n'y a qu'à entendre sur ce sujet un de ces anciens Orateurs pour juger de ce qui soûtient les autres. Qu'y a-t-il de plus
u. « doux, dit-il, à un honnête homme, né « pour les plaisirs honnêtes, que de voir « sa maison toûjours pleine de gens, & de « sçavoir qu'ils ne lui rendent pas ces de- « voirs à cause de ses richesses, ni par l'es- « perance d'être ses heritiers, ni à cause « de quelque charge qu'il exerce, mais à « cause de lui même ; que ceux même à qui « l'on fait la cour pour être leurs heritiers.

ceux

ceux qui ſont les plus puiſſans en biens & «
en credit le viennent trouver, quoiqu'il «
ſoit ſouvent & jeune & pauvre, afin de «
lui recommander leurs propres affaires, «
ou celles de leurs amis ? Y a-t-il rien dans «
les richeſſes & dans la grandeur qui puiſſe «
donner un plaiſir égal à celui qu'il reſſent «
quand il voit des perſonnes conſiderables «
par leur âge, & dont le credit s'étend par «
toute la terre, confeſſer dans l'abondance «
des richeſſes dont ils joüiſſent, qu'ils «
n'ont pas le premier & le plus grand de «
tous les avantages du monde, qui eſt ce- «
lui que poſſede un Orateur ? Que dirai- «
je de cette foule de gens qui ſe preſentent «
pour l'accompagner, ou qui vont au de- «
vant de lui ; de l'éclat avec lequel il pa- «
roît en public ; du reſpect qu'on lui rend «
dans les jugemens ; de la joye qu'il reſſent «
lors que s'étant levé pour parler ſeul au «
milieu d'une foule de gens qui l'écoutent «
en ſilence, il voit les yeux de tous les Au- «
diteurs tournez vers lui, que le peuple ſe «
preſſe pour l'entendre, & qu'il grave dans «
tous les eſprits les mêmes impreſſions «
qu'il lui plaît de faire paroître en ſoi.

Voilà ce qui faiſoit ſupporter à ce Romain les fatigues & les degouts de cette profeſſion. Et ſi tous ceux qui ſont dans les autres emplois penibles ou dangereux parloient auſſi ſimplement que lui, ils nous diroient de même que tout ce qui leur plaît ſe reduit

à cette idée de leur *moi* honoré & respecté par les autres.

CHAPITRE IV.

Adresses des hommes pour empêcher que les objets du dehors, & principalement la veuë des jugemens que les autres font d'eux, ne les rappellent à eux-mêmes, & ne leur fasse connoître leurs défauts.

ON voit assez par ces exemples de quelle sorte l'amour propre se sert des objets exterieurs pour contenter ces deux inclinations naturelles à l'homme, de se connoître & de ne se connoître pas, en ne permettant pas d'une part qu'il se voye autrement que par une idée confuse, qui ne lui represente aucun défaut, & en y joignant de l'autre tout ce qu'il peut des choses exterieures, qui lui donnent moyen d'y attacher une image fantastique de grandeur. Mais cela ne suffit pas neanmoins à l'homme pour se prouver le repos & le plaisir qu'il cherche, ny pour éviter la connoissance de ses défauts dont il a tant d'horreur, il a besoin de bien d'autres adresses pour en éviter la veuë. En vain se repandroit-il au dehors, il ne laisseroit pas de s'y trouver, & mille choses lui pourroient mettre ses dé-

fauts

fauts & ses miseres devant les yeux. Il en verroit l'image dans tous les défauts & dans toutes les miseres des autres qu'il ne sçauroit s'empêcher de voir, & qu'il regarde même souvent avec trop de curiosité. Ainsi comme il ne trouveroit pas mieux son compte hors de lui-même que dans lui-même, il y a bien de l'apparence que si la crainte de se voir tel qu'il est l'avoit fait sortir hors de soi, l'image de lui-même, qui lui seroit representée par tous les objets exterieurs, l'y feroient rentrer malgré qu'il en eût.

Mais pour mieux comprendre encore de quelle sorte l'homme pourroit être forcé de se voir lui-même par les objets qui sont hors de lui; & ce qu'il fait pour s'en garantir, il faut considerer qu'il ne se regarde pas moins selon un certain être qu'il a dans l'imagination des autres, que selon ce qu'il est effectivement, & qu'il ne forme pas seulement son portait sur ce qu'il connoît de soi par lui-même; mais aussi sur la veuë des portraits qu'il en decouvre dans l'esprit des autres. Car nous sommes tous à l'égard les uns des autres comme cét homme qui sert de modéle aux Elevés dans les Academies de Peintres. Chacun de ceux qui nous environnent se forment un portrait de nous; & les differentes manieres dont on regarde nos actions, donnent lieu d'en former une diversité presque infinie.

La principale distincton des Grands & des petits,

petits, de ceux qui ont de la reputation, & de ceux qui n'en ont pas, c'eſt qu'il y a plus de gens qui font le portrait des uns que des autres. Que de gens font le portrait d'un Prince! Tout ſon Royaume, tous les païs étrangers ſont pour lui une Academie de Peintres, dont il eſt le modele. Ceux qui en ſont plus éloignez, ne le repreſentent que par des traits plus groſſiers. Ceux qui en ſont plus prés, en font des portraits plus vifs & plus reſſemblans. Un homme du commun au contraire qui vit dans ſa famille n'eſt peint que par le petit nombre de ceux qui le connoiſſent, & les portraits qu'on fait de lui, ne ſortent gueres hors de l'enceinte de ſa Ville.

Mais ce qu'il y a de plus conſiderable en ceci, c'eſt que les hommes ne font pas ſeulement le portrait des autres, mais qu'ils peuvent voir auſſi ceux que l'on fait d'eux & s'ils les vouloient regarder de bonne foi, rien ne ſeroit plus capable de remedier à leur orgueil, & ne pourroit plus ſervir à les détromper, que la veuë même de ces portraits.

Que l'on choiſiſſe le plus grand & le plus glorieux homme du monde, & qu'on lui donne un eſprit aſſez étendu pour contempler tout à la fois toute cette varieté de jugemens qu'on fait de lui, & pour joüir pleinement de tout le ſpectacle des penſées & des mouvemens qu'il excite dans les autres, il

il n'y a point de vanité qui puisse subsister à cette vuë. Pour un petit nombre des jugemens avantageux, il en verroit une infinité qui lui déplairoient. Il verroit que les défauts qu'il se dissimule ou qu'il ne connoît point sautent aux yeux de la plûpart des gens; que souvent ils ne s'entretiennent d'autre chose, & qu'on ne le regarde que par cét endroit. Il verroit que le monde est trés-peu touché de toutes ces belles qualitez dont il se flatte; que les uns ne les voyent seulement pas, les autres les regardent avec froideur, les autres n'y remarquent que ce qu'elles ont de defectueux, les autres les obscurcissent & les defigurent en y joignant des défauts qu'ils connoissent en lui; & que de tout cela il se forme un portrait qui n'est propre qu'à faire mourir son orgueil.

Il n'y auroit donc pour apprendre à s'humilier qu'à ouvrir les yeux à tous ces divers jugemens qu'on forme de nous, & la raison sçauroit bien les découvrir si nous desirions sincerement de les connoître. Mais parce que la vanité est un mal dont on ne veut pas guerir, & qu'on met son bonheur à n'en guerir pas, pour se garrentir de cette vuë, on se sert d'une addresse, qui toute grossiere qu'elle est, ne laisse pas de faire son effet. C'est qu'encore que la raison soit convaincuë en general, qu'on forme de nous bien des jugemens peu favorables,

bles ; & que l'exemple de ceux que nous entendons à toute heure faire des autres, & que nous en faisons nous-mêmes, nous le puisse apprendre, nous faisons en sorte neanmoins de ne pas voir ceux qui sont à nôtre desavantage, & de nous appliquer uniquement à ceux qui nous sont avantageux. Ainsi en éloignant de nôtre esprit tous ces objets qui nous pourroient choquer, en ne nous attachant qu'à ceux qui nous plaisent, en nous trompant volontairement, & en fuyant d'être detrompez, la vanité demeure à demi satisfaite, & se procure ce vain plaisir dans lequel les hommes vains mettent leur fausse felicité.

Il est encore plus aisé que les Grands, & generalement tous ceux à qui on a interêt de plaire, s'entretiennent dans cette illusion, parce qu'au lieu qu'on ne se forme qu'un portrait des autres hommes, on s'en forme en quelque sorte deux de ceux-ci, l'un interieur qui est le veritable, l'autre exterieur, où l'on ne fait entrer que ce qu'on juge leur pouvoir plaire. Et l'on a grand soin ensuite de ne leur mettre devant les yeux que ce faux portrait, & de tâcher de faire qu'ils le prennent pour le veritable. Il est vrai qu'il leur seroit aisé de s'empêcher d'y être trompez, & de se convaincre eux mêmes, qu'il n'y a ren de si faux & de si vain que tous ces témoignages d'estime, d'affection, & d'attachement qu'on leur rend.

Ils sçavent ce qu'ils pensent souvent eux-mêmes de ceux à qui ils en rendent de semblables, & ils n'ont pas sujet de juger les autres plus sinceres qu'eux. Mais ils sont bien-aises de n'approfondir pas les choses si avant. Ils se contentent donc de cette surface trompeuse, ils laissent là ces portraits interieurs qu'ils craignent de decouvrir, & ils s'arrêtent uniquement à ces portraits flattez, qui sont faits exprés pour tirer d'eux ce qu'on en prétend.

On use de la même adresse pour empêcher que les défauts & les miseres des autres; & les jugemens qu'on voit faire d'eux, & que l'on en fait soi-même, ne nous rappellent à nous, & ne nous découvrent nôtre propre illusion. L'esprit aidé de l'amour propre retranche toutes les reflexions qu'il pourroit faire, ou s'y applique si peu, qu'elles ne font presque point d'impression. On entend parler à toute heure avec mépris de gens qui se trompent eux-mêmes. On voit qu'ils sont l'objet ordinaire de la mocquerie des hommes. Car il n'y a rien de plus ridicule qu'un homme trompé par sa propre vanité. Cependant on ne pense point qu'on est soi-même cét homme trompé & ridicule; qu'on dit peut-être de nous en nôtre absence ce qu'on dit des autres devant nous, que nous y donnons autant de sujet qu'eux, & qu'il n'y a pas d'apparence qu'on ait plus d'égards pour nous, que pour tous les autres.

Quel-

Quelques frequens & quelques certains que soient ces objets, ils n'en ont pas plus de force pour obliger l'esprit de rentrer en soi, & d'y voir les mêmes défauts & les mêmes miseres qu'il voit dans les autres. Pense-t'on davantage à la mort pour apprendre, ou pour voir tous les jours, la mort de ceux avec qui on a vêcu? On fuit ce spectacle si l'on peut. Si on ne peut l'éviter on fuit les reflexions qu'il devroit produire. Si on ne les peut étouffer absolument, on s'en détourne le plûtôt qu'on peut. Ce que jai dit de la mort se peut dire de toutes les autres miseres, & de tous les défauts des hommes qui pouroient nous representer les nôtres. Ces images frappent nos yeux à tous momens, mais nous les fermons aussi à tous momens pour ne les pas voir. Nous nous trompons si nous le pouvons, & si nous ne le pouvons pas tout a fait, nous en detournons au moins nos pensées.

Que diroit-on d'un homme qui voyant tous les jours son image dans un miroir & s'y regardant sans cesse ne s'y reconnoîtroit jamais, & ne diroit jamais, me voilà? Ne l'accuseroit-on pas d'une stupidité peu differente de la folie? C'est neanmoins ce que font tous les hommes; & c'est même l'unique secret qu'ils ont trouvé pour se rendre heureux. Ils voyent à tous momens l'image de leurs propres défauts dans ceux

de

de tous les autres, & ils ne les y veulent jamais reconnoître. Etre plein de miseres & ne les point voir; ignorer ses défauts lorsque personne ne les ignore; être l'objet des railleries d'une infinité de gens, & n'en vouloir rien sçavoir; se repaître de vaines imaginations, sans vouloir connoître qu'elles sont vaines, c'est un état qui ne semble pas fort souhaitable: & c'est neanmoins ce qui fait la felicité des gens du monde, & principalement des Grands.

CHAPITRE V.

Par quel moyen nous faisons en sorte, ou qu'on ne nous dise point la verité, ou qu'on nous la dise inutilement.

C'Est par les moyens que nous avons marquez qu'on s'empêche de voir la verité lorsqu'il faudroit quelque soin & quelque application pour la trouver. Mais il y a des rencontres où elle nous vient trouver elle-même, & dans lesquelles on seroit forcé de la voir si on n'usoit de biẽn des adresses pour l'éviter. Car il se trouve quelquefois des gens assez charitables, pour essayer de nous tirer de l'illusion où nous vivons à l'égard de nous mêmes. L'amour propre fait donc son possible pour éloigner cét inconvenient, & il ne manque pas enco-

re de voyes pour y réüssir. Car il temoigne tant de chagrin & de mauvaise humeur à ceux qui nous voudroient rendre ce bon office ; il trouve tant de pretextes pour ne pas croire ce qu'on nous découvre de nos défauts ; il est si ingenieux à en trouver de plus grands dans ceux qui remarquent les nôtres, & à faire passer pour malignité les jugemens qu'ils font à nôtre desavantage, qu'il n'y a presque personne qui se veüille hazarder à nous les dire.

Le principe general de l'amour propre, c'est qu'on ne peut rien condamner en nous par un mouvement d'équité & de justice. Ainsi dés lors que quelqu'un fait voir qu'il ne nous approuve pas en tout, on lui attache l'idée de prevention, de jalousie, ou quelque autre encore moins favorable. Et comme personne n'aime à se faire regarder ainsi, il se forme parmi les hommes une espece de conspiration à se dissimuler les sentimens qu'ils ont les uns des autres, & il n'y a point d'accord qui soit mieux gardé que celui-là, parce qu'il est fondé sur un sentiment d'amour propre, dont il y a peu de personnes qui soient exempts

Et il ne faut pas s'imaginer qu'on ne prenne ce soin de cacher la verité qu'à l'égard de ceux de qui l'on craint, ou de qui l'on espere quelque chose. On en use presque de même à l'égard de tout le monde.

On s'applique plus à tromper les Grands, mais

mais on ne s'pplique pas davantage à detromper les petits. C'est toute la difference que l'on met entre les uns & les autres. On n'aime à être haï de personne. Ainsi on n'aime à dire la verité à personne. On sçait d'ailleurs que pour la faire recevoir, il faudroit beaucoup d'adoucissemens, de temperamens & de tours étudiez. Or l'on ne veut pas prendre cette peine pour des personnes que l'on considere peu. Ainsi on ne dit pas la verité aux Grands, parce qu'on a interêt de la leur cacher: & on ne la dit pas non plus aux petits, parce qu'on n'a pas assez d'interêt de la leur dire.

Cette reserve que les hommes gardent entre eux, en évitant de se communiquer les pensées qu'ils ont au desavantage les uns des autres, n'est pas neanmoins sans bornes, & il y a quelque fois des raisõs qui les portent à s'en dispenser. Il ne faut même souvent qu'une legere émotion pour faire éclater tout d'un coup ce qu'on avoit tenu fort long-temps caché: & de plus on n'est reservé de cette sorte qu'en parlant aux personnes même dont on connoit les défauts. Mais ce que l'on dissimule en leur presence se dit d'ordinaire d'autant plus librement en leur absence, qu'on a eu plus de peine à se retenir. Il est vrai qu'on se ménage un peu plus à l'égard de ceux qui pourroient nuire, & qu'on apporte plus de précaution á decouvrir ce qu'on pense d'eux. Mais comme c'est une contrainte penible que de cacher

toûjours ses sentimens, le desir qu'on a de s'en delivrer fait qu'on prend assez facilement confiance en ceux à qui l'on parle, & qu'il faut peu de raisons pour porter à se répandre avec liberté.

Ainsi au lieu que la charité oblige à avertir les personnes mêmes de leurs défauts, pour leur donner moyen de s'en corriger, & à les cacher aux autres, pour ne pas blesser leur reputation, on fait d'ordinaire tout le contraire, & l'on parle de ces défauts à tout le monde à l'exception de ceux là seulement qu'il seroit utile d'en avertir.

Or quoi que ces effusions de malignité qui entrent si souvent dans les entretiensdes hommes, soient en elles-mêmes un trés-grand mal, il arriveroit neanmoins de là quelque bien si nous avions soin d'en profiter. Car ces discours particuliers se répandant peu à peu, & formant un bruit public, il en revient souvent quelque chose aux oreilles des interessez, parce qu'il se trouve assez de gens, qui n'ayant pas assez de charité ou de force pour nous dire eux-mêmes ce qu'ils pensent de nous, sont bien aisesde s'en décharger enl'attribuant àd'autres. Ce seroit donc un moyen pour ceux à qui on le découvre de sortir de l'illusion où ils vivent. Mais on a le cœur si corrompu & si plein d'aversion pour la verité, qu'on abuse encore le plus souvent de ce moyen, & qu'on se le rẽd inutile. Car aulieu de juger com-

comme ondevroitque ces diſcours &ces jugemens dont on eſt bleſſé, ſont répandus parmi une infinité de gens, & qu'ainſi on n'a pas droit de s'en prendre à perſonne en particulier,l'inclination qu'on a à ſe tromper ſoi même fait que l'on tourne tout ſon chagrin contre celui qui s'en trouve chargé; qu'on ſe perſuade qu'il eſt ſeul de ſon ſentiment; & qu'il n'y eſt entré que par haine ou par interêt. On lui attribuë même d'ordinaire quelque imprudence ouquelque excés pour avoir plus de droit de rejetter ſes ſentimens, & par le moyen de cette illuſion volontaire on étouffe l'impreſſion que ces diſcours pouvoient faire, on ſe conſerve dans l'eſtime de ſoi-même, & l'on évite en quelque ſorte de voir en ſoi ce que le monde y déſaprouve, parce que c'eſt un ſpectacle que la vanité ne peut ſouffrir.

J'ai dit que l'on l'évite en quelque ſorte, parce qu'on ne l'évite pas tout à fait. La verité ſe fait toûjours un peu de jour au travers de tous ces nuages dont on s'efforce de l'obſcurcir. Il en paſſe toûjours quelques rayons qui incommodent l'orgueil, & qui troublent ce faux repos qu'il s'efforce de ſe procurer. Ces opinions qui ne ſont fondées que ſur une erreur volontaire, ne ſont jamais fermes & aſſûrées. Elles ſont toûjours mêlées de defiance, & par conſequent de chagrin, d'ennui & d'inquiétude. Ainſi au lieu de cette joye pure & de cette ſatisfactiõ pleine

pleine & entiere, à laquelle l'amour propre aspiroit, tout ce qu'il peut faire avec tous sesdeguisemens est de surprendre unpeu les sentimens de tristesse qui ne nourissent au fonds du cœur, & qui sont toûjours prêts de s'en emparer.

Ce sont là les sentimens naturels de l'amour propre,& les adresses ordinaires dont il use pour nous cacher nos fautes, & pour empêcher qu'on ne nous les fasse connoître. Et il est remarquable que comme c'est en soi-même un trés-grand défaut de ne vouloir pas voir la verité, il ne veut pas reconnoître en soi cette mauvaise disposition non plus que les autres. Il n'use donc pas de moins d'artifices pour la deguiser aux autres, & à nous-mêmes. Et c'est pourquoi on ne voit gueres de gens qui ne se fassent honneur d'aimer la verité, & qui avoüent franchement qu'ils ne sont pas bien aises qu'on la leur decouvre. On s'offence de ce reproche autant que d'aucun autre, & en un mot on voudroit avoir la gloire d'aimer la verité, & la satisfaction de ne l'entendre jamais.

Mais comme ces deux passions sont en quelque sorte incompatibles, on tâche de les accorder endonnant quelque chose à l'une & à l'autre. il est vrai que comme c'est l'amour proprequi fait ce partage, il se fait fort inégal. Car il met ordre qu'on ne nous dise jamais ces dèfauts essentiels, ausquels nous

nous ſommes attachez par une paſſion vive & agiſſante ; qu'on nous diſſimule ceux qui nous attirent le mépris des hommes, & qui nous donneroient lieu de nous mépriſer nous mêmes, & de croire que c'eſt avec raiſon que les autres nous mépriſent. Toute la liberté que nous donnons donc aux autres ſur ce ſujet, eſt de nous faire remarquer quelques petits défauts qui ne défigurent pas l'image que nous avons de nous-mêmes ; & qui en laiſſent ſubſiſter toute la beauté.

Velut ſi
Egregio impreſſos reprehendas corpore nævos.

Ainſi nous ſouffrons qu'on diſe ſes ſentimens d'un diſcours ou d'un écrit que nous aurons fait, qu'on y reprenne quelques expreſſions moins juſtes, quelque mauvaiſe cadence, quelque endroit negligé, à condition neanmoinsqu'on en ait eſtimé le deſſein, les penſées, l'œconomie, & les autres parties plus eſſentielles. Nous pardonnons de même à ceux qui nous avertiſſent de quelque manque d'égards, de ménagemens, d'autres bagatelles de cette nature, pourvu qu'ils ne touchent point à nos principales paſſions, & que tout ce qu'ils remarquent en nous puiſſe ſubſiſter avec l'eſtime & l'approbation commune. C'eſt à ces conditions & à ce prix qu'on ſe reſout quelquefois d'acheter la gloire, d'aimer la ve-

rité, & qu'on lui donne quelque entrée. Encore faut-il que l'amour propre la lui ouvre, & qu'elle soit accompagnée de témoignages d'estime & d'affection pour n'être pas rejettée.

CHAPITRE VI.

En quoi consiste l'amour naturel que l'on dit que l'homme a pour la verité, & quel usage il en fait.

CE que l'on vient de dire suffit pour faire voir que l'on étend un peu trop ces maximes communes, que les hommes aiment naturellement la verité; qu'ils ont une haine naturelle du mensonge, & qu'y ayant une infinité de gens qui veulent tromper les autres, il n'y en a point qui veüillent être trompez; puis qu'il paroît au contraire que le monde n'est presque composé que d'aveugles volontaires, qui haïssent & fuyent la lumiere, & qui ne travaillent à rien davantage qu'à se tromper eux-mêmes, & s'entretenir dans l'illusion. Où est donc cet amour de la verité dont on nous flatte, & quelle haine du mensonge peut-on trouver dans les hommes qui ne cherchent que le mensonge selon l'Ecriture?

On pourroit dire neanmoins que ces maximes ont lieu dans les choses indifferentes,

dans lesquelles les hommes ne prenant point d'interêt:n'aiment point en effet à être trompez, & préferent la verité au mensonge. Ce qui marque quelque amour naturel pour la verité. Mais il est assez rare que cette inclination naturelle soit en liberté d'agir, & que l'esprit ne soit prevenu d'aucune passion qui le fasse pancher d'un côté plûtôt que de l'autre. Il ne faut presque rien à l'amourpropre pour prendre party. Il se fait des interêts secrets dans les choses mêmes où il ne paroît point en avoir. Les moindres avances, les moindres engagemens, les moindres veuës de plaire ou de déplaire suffisent pour ôter l'équilibre, & pour porter l'esprit à ne chercher des raisons que d'un côté. Combien y en a t'il, par exemple, qui n'ont point d'autres raisons de demeurer dans un sentiment, sinon qu'il faudroit quelque peine à examiner les raisons contraires? Ils fuyent le travail de s'instruire, parce qu'il est penible: ils veulent juger & decider, parce qu'ils veulent paroître sçavans; & pour satisfaire tout ensemble ces deux inclinations, ils supposent sans autre examen, que ce qu'ils ont appris autrefois est vrai. *Tædio novæ curæ semel placito pro æternis servant.*

Mais le principal usage que nous faisons de cet amour de la verité, est de nous persuader que ce que nous aimons est vrai. Car si nous voulons nous faire justice, nous re-

connoîtronsque nous n'aimons pas les choses, parce qu'elles sont vrayes, mais que nous les croyons vrayes, parce que nous les aimons. Nôtre volonté s'attache aux objets indépendamment de leur verité ; & par le seul rapport avec ses inclinations. Mais parce qu'elle n'en pourroit joüir si elle les regardoit comme faux, elle fait en sorte d'y ajoûter l'idée de la verité pour s'y attacher plus seurement: *Quicumque aliud amant, hoc quod amant volunt esse veritatem.*

Aug. conf. l. 10. 13.

Ainsi l'on peut dire que nous aimons la verité en general comme le bien en general. Car comme nous ne sçaurions rien aimer qu'en le croyant bien, nous ne sçaurions de même rien aimer qu'en le croyant vray. Mais l'amour propre sçait bien allier ces inclinations generales avec ses passions particulieres, comme il nous fait croire que ce que nous aimons est un bien, il nous fait croire de même que ce que nous aimons est vrai ; c'est à-dire, que ne pouvant aimer le mensonge sous son visage naturel, & aimant en effet plusieurs objets faux & trompeurs, il trouve moyen de les revêtir de l'image de la verité.

CHA-

CHAPITRE VII.

Que le precepte Connois toi toi-même, *vient plûtôt de l'impatience des hommes à l'égard des défauts des autres, que d'un desir sincere de se connoître eux-mêmes.*

Cette aversion si constante & si uniforme qui se trouve parmi les hommes pour les veritez qui les découvrent à eux-mêmes, & cette inclination si generale à éviter la veuë de leurs défauts comme leur plus grand malheur, donnent aussi sujet de croire que cette maxime commune qui les rappelle à eux-mêmes, & qui leur ordonne de se connoître, *Nosce teipsum*, n'est pas formée sur une lumiere commune qui leur persuade que cette connoissance est un bien pour eux, & qui la leur fasse desirer; mais qu'elle pourroit bien avoir sa source dans la malignité du cœur de chacun en particulier, qui se sentant incommodé de la vanité & de l'injustice qu'il remarque dans les autres, leur ordonne de desirer & de rechercher pour eux, cette connoissance, qu'il ne cherche & ne desire pas pour soi.

Cette pensée est d'autant plus vrai-semblable; que rien ne nous choque tant dans les défauts que nous remarquons dans les autres, que l'aveuglement où l'on voit qu'ils

ſont à l'égard d'eux-mêmes. Qu'y a-t'il de plus incommode qu'un homme vain qui n'eſt occupé que de lui, & qui voudroit qu'on ne s'appliquât qu'à lui, qui s'admire continuellement, & qui s'imagine que les autres en font de même, ou qu'ils ont grand tort de ne le pas faire? Et qui eſt-ce qui ne ſe ſent pas tenté de dire àdes gens ainſi faits, qu'ils feroient bien de travailler à ſe connoître eux-mêmes, pour ſe détromper de l'illuſion où ils ſont? *Noſce teipſum.*

Le monde eſt plein de gens qui remarquent les défauts des autres avec un diſcernement admirable, qui ne leur pardonnent rien, & qui étant ſujets eux-mêmes ou à de plus grands défauts qu'eux, n'y font pas la moindre reflexion. Les perſonnes les plus vaines ne laiſſent pas de ſe moquer de la vanité des autres. Les plus trompez ſe rient de ceux qu'ils croyent trompez. Les plus injuſtes reprochent aux autres leur injuſtice. Les plus aigres font des leçons de douceur. Les plus prevenus parlent avec force contre les preventions. Les plus opiniâtres ſont les premiers à accuſer les autres d'opiniâtreté. Il eſt bien difficile qu'on n'ait pas envie d'avertir ces ſortes de gens qu'ils feroient bien de ſe dire à eux-mêmes ce qu'ils diſent des autres, & de ſe reconnoître dans les portraits qu'ils en font. *Noſce teipſum.*

Quand on voit de même ces ambitieux qui entaſſent entrepriſes ſur entrepriſes, qui

qui forment des desseins ausquels plusieurs vies ne suffiroient pas, qui troublent par leurs caprices le repos des autres & le leur propre, qui ne songent jamais à la mort qui les ménace à tout moment, qui s'imaginent que les autres hommes ne vivent que pour eux, qui devorent avec une avidité insatiable les biens des autres; qui en ce qui ne se sent pas porté à les rappeller à la connoissance de leur condition fragile, mortelle, & à les faire souvenir qu'ils sont hommes?

On sent les mêmes mouvemens dans une infinité d'autres rencontres, comme quand on voit des gens qui faute de se connoître entreprennent des choses infiniment au dessus d'eux, & dans lesquelles ils ne sçauroient réüssir; qui veulent tout faire, parce qu'ils se jugent capables de tout, & qui gâtent tout par leur peu d'habileté; qui font gloire de ne prendre conseil de personne, qui se prennent aux autres du mauvais succés qu'ils ont attirez par leur imprudence. Enfin comme l'ignorance de soi-même se trouve presque dans tous les vices, & que c'est même ce qui nous y choque le plus, on seroit à tout moment porté à tirer les gens de leur illusion, en leur apprenant à se connoître, si ce mouvement n'étoit retenu par des mouvemens plus puissans.

On a droit de conclure, ce me semble, de ce que je viens de dire, que ce precepte,

Connois-toi toi-même, dans la bouche de ceux qui n'ont agi que par l'amour propre étoit plûtôt l'effet d'un mouvement d'impatience & de chagrin excité par les défauts qu'ils voyoient dans les autres, que d'une veuë claire de la necessité de cette connoissance pour chaque homme en particulier & pour son propre bien. Nous voudrions que les autres se connussent eux-mêmes, afin qu'ils agissent d'une maniere moins choquante à nôtre égard : nous ne voulons pas nous connoître pour ne pas voir en nous ce qui nous y choqueroit, & pour ne nous pas sentir obligez de travailler à corriger des défauts dans lesquels nous sommes bien aises de demeurer. Nous trouvons moyen de nous consoler dans nôtre propre illusion, en n'atachant nôtre pensée qu'à certains objets, & en nous cachant les autres. Mais nous trouvons l'illusion des autres ridicule, parce que nous voyons en eux ce qu'ils n'y veulent pas voir, & que nous joüissons de tout le spectacle des jugemens que l'on fait d'eux, dont ils ne voyent qu'une partie. On ne laisse pas portant d'envier souvent la condition de ces personnes trompées, & de souhaiter leur place; mais c'est en s'imaginant que si on y étoit, on éviteroit les défauts qu'on voit en eux, & qu'on se procureroit tout ce qui leur manque. Et je ne sçai si on la voudroit, à condition de vivre dans la même illusion où l'on les voit. Car
les

les hommes ont encore assez de lumiere pour ne pas croire les autres heureux par la possession d'un faux bien, & ils ne sont capables d'y mettre leur bonheur qu'en éloignant d'eux la pensée qu'il soit faux, & en le prenant pour veritable.

CHAPITRE VIII.

Que nous ne trouvons point dans la nature corrompuë de motifs bien pressans de desirer de nous connoître; mais que la foi nous en fournit de trés-grands & trés-solides.

NOtre esprit n'est pas si aveugle; qu'aprés avoir rappellé les autres par chagrin à la connoissance d'eux-mêmes, il n'en puisse conclure en general, qu'il seroit utile que chacun s'appliquât ce precepte en le donnant aux autres. On est même bien aise de s'honorer en faisant semblant de se comprendre dans les avis qu'on donne aux autres. Mais ces applications froides & speculatives sont encore bien éloignées d'un desir effectif de travailler à acquerir cette connoissance. Et aprés tout, les raisons humaines qui nous y peuvent porter ne sont gueres capables de nous faire surmonter l'éloignement naturel que nous en avons. Qui

conque ne se regarde que par rapport à la vie presente est malheureux, soit qu'il se connoisse, ou qu'il ne se connoisse pas. Il l'est plus réellement en ne se connoissant pas, mais il sent plus son malheur en se connoissant; & le sensible l'emporte d'ordinaire sur le réel, parce qu'il fait impression sur les sens, au lieu que les réalitez insensibles n'agissent que sur la raison. Or la raison lors qu'elle combat les inclinations de l'amour propre n'est pas d'un grand usage dans la conduite de la vie: & aprés tout, la mort qui met fin à toute l'imprudence & à toute la sagesse des hommes, rend l'avantage l'une au dessus de l'autre si peu considerable, qu'elle ôte l'envie de le rechercher avec ardeur: Ce qui fait dire à Salomon pour exprimer ce sentiment humain, qu'il a dit en lui-même: *Si je dois mourir, que me servira de m'être appliqué à la sagesse?* Tout avantage qui ne regarde que la vie presente, ne vaut presque pas la peine qu'on travaille à l'acquerir, parce que cette vie n'est qu'un instant qui ne merite pas qu'on en delibere.

Nous ne trouverons donc point dans nôtre propre nature ni d'inclination qui la porte à s'appliquer à la connoissance de soi-même, ni de motifs bien puissans, qui la lui fassent desirer. Mais si nous y joignons les lumieres de la foi, la necessité de ce devoir nous paroîtra si pressante, qu'on aura peine à comprendre qu'il y ait des

Chrê-

Chrêtiens qui veüillent bien vivre dans l'ignorance d'eux-mêmes & de leur état. Car cette foi nous apprend, que c'est en vain que nous fuyons de nous connoître, que cette vûë nous est inévitable, puisque Dieu ouvrira les yeux à tous les hommes pour se voir tels qu'ils sont ; mais avec cette horrible difference, que ceux qui n'auront pas voulu se connoître dans ce monde ici, se verront malgré eux dans toute l'éternité d'une veuë qui les comblera de rage & de desespoir ; au lieu que ceux qui n'auront pas évité de se voir en cette vie, & qui auront travaillé par ce moyen à détruire en eux ce qui déplaît à Dieu, ne verront plus rien en eux pour jamais qui ne leur cause de la joye, ou plûtôt ils s'oubliront heureusement pour toute l'éternité, parce qu'ils ne verront plus que Dieu en eux & dans toutes les creatures. Nous n'avons qu'à choisir, ou de travailler à nous connoître en ce monde, ou d'être à jamais nôtre propre supplice, en éprouvant l'effet de cette terrible menace que Dieu fait à tous les méchans. *Arguam te, & statuam contra faciem tuam : je te reprendrai & je te mettrai devant tes yeux.*

Qui peut concevoir quel sera le desespoir d'une ame malheureuse, qui aprés avoir fuy toute sa vie de se voir & de se connoître; sera tout d'un coup attachée & colée à cet objet pour toute l'éternité sans esperance de s'en

s'en pouvoir jamais détourner un seul moment, qui aura continuellement devant les yeux tous ses crimes, sans pouvoir ni les détruire, ni s'empêcher de les voir? C'est la punition inévitable de cet oubly volontaire de soi-même. Il faut ou travailler sincerement à se connoître durant cette vie; ou se connoître éternellement en l'autre de cette horrible maniere. Il n'y a point de milieu. La raison ni la foi n'ont sans doute pas de peine à prandre parti; mais comme nous sommes portez à cet oubli par un poids trés-violent & qui entraîne presque tout le monde, il est utile de fortifier sa foi, & de soûtenir sa raison par toutes les considerations qui nous découvrent les avantages de cette connoissance, comme sont celles que nous marquerons ici.

CHAPITRE IX.

De quelle sorte la connoissance de soi-même produit toutes les vertus.

COmme l'ignorance de soi-même est la source de tous les vices, on peut dire que la connoissance de soi-même est le fondement de toutes les vertus. Et il ne faut que considerer la nature de chaque vertu pour en être persuadé. Quel moyen, par exemple, d'être veritablement humble sans

sans se connoître soi-même : ou plûtôt qu'est ce que l'humilité qu'une connoissance de ses pechez, de ses miseres & de son neant, qui fait que l'on est vil à ses propres yeux ; & que l'on se juge digne de toutes sortes d'abaissemens. C'est la definition qu'en donne saint Bernard : *Humilitas virtus est qua homo verissima sui cognitione sibi ipse vilescit.* Et saint Augustin de même reduit cette vertu à se connoître soi-même : *Tota humilitas tua, est ut cognoscas te.* La veuë de nos defauts est donc le fondement de l'humilité, & c'est en même tems ce qui la conserve. On la perd bientôt quand on ne regarde que ses vertus, soit veritables, soit fausses. Etrange état de l'ame de l'homme à qui les maladies mêmes sont necessaires pour ne point mourir ! Elle est presque vuide de tout bien, & elle ne sçauroit voir le peu qui lui en reste sans être en danger de le perdre.

Mais la connoissance de nous-mêmes ne nous humilie pas simplement à l'égard de Dieu, elle nous empêche aussi de nous élever au dessus du prochain, n'y ayant que l'oubli de nous mêmes qui nous le puisse faire mépriser. Un malade n'insulte jamais à un autre malade qu'en oubliant sa maladie propre, & comme on est toûjours plein de douceurs envers soi-même, on ne traite les autres avec aigreur, qu'en se distinguant d'eux. Et c'est ce que la connoissance de

nous-

noûs-mêmes ne nous permet pas de faire; puisqu'elle nous découvre toûjours en nous ou les mêmes défauts, ou la racine des mêmes défauts, & qu'elle nous fait sentir le poids qui nous y porteroit, si la grace de Dieu ne les retenoit. C'est pourquoi l'Apôtre en nous recommandant de reprendre avec douceur ceux qui pechent, *in spiritu lenitatis*, nous rappelle à la connoissance de nôtre fragilité, & du danger où nous sommes à tout moment de tomber, *ne & tu tenteris*. Voilà la source de la douceur & de l'humilité envers le prochain.

L'homme est si foible & si vain, qu'il est également porté à l'orgüeil par la veuë des vertus qu'il croit avoir, & par celle des défauts qu'il remarque dans les autres. Par l'une il s'éleve au dessus d'eux. Par l'autre il les rabaisse au dessous de soi. Mais la connoissance de soi-même le preserve de l'une & de l'autre; & en lui mettant ses propres défauts devant les yeux, elle étouffe d'une part la complaisance qu'il pouvoit avoir dans ses vertus, & elle le rend de l'autre plus indulgent aux défauts d'autrui. Ainsi elle le tient du moins au niveau des autres hommes: elle lui apprend à les supporter comme il veut être supporté d'eux, & elle fait ainsi en quelque maniere un bon usage de l'amour propre.

Il est aussi facile de comprendre que l'oubli de soi-même produit la dureté; & que

par

par un effet contraire la connoissance de soi-même doit produire la pieté. Car il y a dans les sentimens de compassion que nous avons pour les autres quelque reflexion secrette sur nous-mêmes, par la quelle nous nous regardons ou comme ayant souffert les mêmes maux, ou comme les pouvant souffrir.

Non ignora mali miseris succurrere disco.

Et c'est ce qui fait que ces gens qui se croyent au dessus de tout, & qui s'imaginent que les maux dont les autres sont affligez ne sçauroient venir jusqu'à eux, sont d'ordinaire impitoyables, parce qu'ils ne font pas sur eux-mêmes ces sortes de reflexions qui attendrissent le cœur à la veuë des maux d'autrui.

Il en est de même de la plûpart des injustices que l'on fait aux autres. Elles ne viennent d'ordinaire que d'un aveuglement qui fait que l'on ne se donne jamais le tort, & que se croyant exempt de tous défauts, on rejette la faute de tout sur les autres. Ainsi rien ne contribuë tant à nous rendre justes & équitables envers les autres que la connoissance de nous-mêmes. C'est ce qui nous fait decouvrir dans le fond de nos cœurs l'impression de la loi naturelle qui nous défend de faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fissent. C'est ce qui dissipe tous les nuages dont l'amour propre obscurcit cette regle dans les ren-

contres

contres où il est interessé. C'est ce qui nous empêche même de nous plaindre avec aigreur des jugemens desavantageux que l'on forme de nous, & des injustices qu'on nous peut faire, en nous convainquant que nous traitons souvent de même les autres sans y prendre garde. Enfin c'est ce qui reprime l'insolence & la fierté des hommes, en leur mettant une image vive de leurs miseres devant les yeux, & qui détruit ainsi la cause la plus ordinaire des justices qu'ils font aux autres.

La veuë de nos défauts ne reprime pas seulement nôtre orgüeil, elle reprime aussi toutes les suites de l'orgüeil, & toutes les passions où il se mêle, & comme il y en a peu dont il ne soit la source, il y en a peu aussi dont cette veuë ne soit le remede. Un homme qui se connoît bien n'est guere jaloux, parce qu'il est convaincu qu'il ne mérite rien, & qu'ainsi il ne croit pas que l'hôneur que l'on rend aux autres lui soit deu. Il n'est ni aigre ni vindicatif, parce que le peu d'estime qu'il a de lui même lui fait conter pour peu les offenses qu'on lui fait. Il ne sçauroit haïr personne, parce qu'il ne peut se haïr soi-même, & qu'il ne voit rien neanmoins dans les autres qu'il ne reconnoisse en soi en quelque degré.

Il est peu ambitieux, & il ne sçauroit former de desseins pour s'élever dans le monde, parce que ces desseins ne naissent

que

que de cequ'on croit meriter le rang où l'on aspire, & que l'on s'imagine avoir plus d'adresse & d'industrie que les autres pour y parvenir. Or un homme qui se connoit bien, ne se flatte pas de ces pensées.

Il ne conçoit pas d'ailleurs cette élevation comme un fort grand bien. Il sent que ses passions le peuvent rendre trés-malheureux, en quelque état qu'il soit. Que sa cupidité se borneroit davantge, si elle avoit plus de moyen de se satisfaire, & dans l'incertitude où il est, si ce seroit un bien ou un mal pour lui, il conclud aisément à se tenir dans la place où il se trouve.

Cette pauvreté dont JESUS-CHRIST a fait la premiere des beatitudes, qui est loüée en tant d'endroits de l'Ecriture, n'est même autre chose qu'une humble connoissance de soi-même. Car pour être pauvre en cette maniere, il faut connoître qu'on l'est, & pouvoir dire avec le Prophête : *Ego vir videns paupertatem meam* ; c'est à-dire que nous devons connoitre en nous ou la privation des biens que nous n'avons pas, ou la privation de tout droit aux biens que nous tenons de la liberalité de Dieu : ce qui renferme une entiere connoissance de nous-mêmes.

Il est aisé de comprendre comment cette connoissance contribuë à nous rendre plus patiens à l'égard des maux qui sont purement d'opinion ; comme les jugemens peu favo-

favorables qu'on fait de nous, les calomnies & les medisances. Car il est clair qu'elle en doit diminuer le sentiment par la veuë qu'elle nous donne de nôtre misere effective, qui est encore beaucoup plus grande que tout ce que les hômes en peuvent dire. Mais on ne voit pas d'abord à quoi peut servir de connoître ses miseres & ses défauts pour être plus patient dans les maux exterieurs, dans les pertes, dans les disgraces, dans les maladies, dans les douleurs. L'on pourroit croire mêmeque ce seroit un nouveau poids qui ne seroit propre qu'à accabler l'ame par la tristesse & le desespoir. Cela n'est pas neanmoins, & si cette veuë de nos défauts est un poids, c'est un poids qui soulage celui de toutes les autres afflictions; parce qu'il nous découvre qu'elles sont justes; qu'elles sont proportionnées à nos maux interieurs, & qu'elles y peuvent servir de remede, elle nous convainc que la prosperité ne nous auroit pas été moins dangereuse que l'adversité, & en nous donnant lieu de faire reflexion sur tout ce qui nous est arrivé dans nôtre vie, de bien & de mal, elle nous fait voir que nous avons encore plus abusé des biens que des maux, & que nous en sommes ainsi plus chargez aux yeux de Dieu.

La prudence dépend tellement de la connoissance de soi-même, qu'on ne fait gueres de fautes d'imprudence, que parce qu'on

qu'on ne se connoit pas assez. Car la plûpart des entreprises mal concertées & des desseins temeraires viennent de la presomption de ceux qui les forment ; & cette presomption vient de l'aveuglement où ils sont à l'égard d'eux-mêmes. Il n'y a rien de plus ordinaire que ces imprudences dans les actions particulieres, & elles naissent toutes pour l'ordinaire, de la principale action de la vie, qui est le choix de l'état & de l'emploi où chacun la doit passer. Car c'est en quoi l'ignorance de nous-mêmes nous fait faire de plus grandes fautes.

Il n'y a point de personne si disgraciée de la nature qui ne pût trouver dans l'ordre du monde une place proportionnée aux forces de son esprit, & de son corps ; mais le peu de connoissance que l'on a de soi-même est cause que la plûpart des gens font un mauvais choix. Qu'on fasse reflexion sur ceux qui remplissent les charges & les emplois du monde, & sur le lieu qu'ils occupent, & l'on trouvera que presque personne n'est bien placé. Combien y a-t-il de gens qui n'ayant que des bras & point de tête, choisissent des emplois qui auroient besoin de tête & non de bras ? Combien y en a-t'il qui n'étant nez que pour obéïr, & non pour conduire, occupent des places où il est besoin de conduire & non d'obéïr ? combien y en a t'il qui s'engagent dans des ministeres qui sont au dessus de leur lumiere, de

leur

leur force & de leur vertu? Et combien peu s'en retirent par la connoissance de leur incapacité? Chacun se croit capable de tout, & ne borne ses pretentions que par l'impuissance où il se trouve de s'élever plus haut. C'est la source la plus commune des desordres du monde, & des maux de l'Eglise & des Etats, & même de chaque particulier. Car il est impossible qu'une personne mal placée, & qui n'a pas les qualitez necessaires pour s'acquitter d'un emploi où elle s'est engagée, n'y fasse une infinité de fautes, & ces fautes qui sont des suites de sa temerité & de sa presomption, la rendent pour l'ordinaire ridicule dans ce monde, & malheureuse pour jamais en l'autre.

Ainsi l'on peut dire avec veritéque la connoissance de soi-même peut suppléer au défaut de tous les talens, & que le seul défaut de cette connoissance rend au cōtraire tous les talens inutiles, dangereux & pernicieux à celui qui les a. Ce n'est pas un grand mal de n'avoir ni memoire, ni intelligence, ni conduite, ni habilité, pourveu qu'on le connoisse; que l'on emprunte d'autrui ce que l'on n'a pas, & que l'on n'entreprenne rien qui ait besoin des qualitez que l'on n'a pas receuës de Dieu. Un homme qui auroit tous ces défauts en ne s'appliquant qu'à ce qui lui est proportionné ne laisseroit pas d'être estimable, puis qu'il pourroit devenir Saint, & qu'il seroit

sou-

souvent plus agreable à Dieu que ceux qui auroiẽt toutes les qualitez dont il manqueroit. Il n'en seroit privé même que pour un moment, c'est-à-dire pour la vie presente, & il auroit autant de droit que personne d'esperer d'en être bien partagé dans l'autre vie. Mais que l'on suppose en un homme tant de talens, & tant de lumieres qu'on voudra, s'il ne se connoit avec celà dans ses défauts & dans ses foiblesses, toutes ses qualitez ne lui seront qu'une occasion de chûte & de ruine, souvent même dés ce monde. Il ne sçaura pas mesurer ses entreprises à ses forces; il entrera dans des engagemens temeraires, & la presomption qui n'a point de bornes, quand elle n'est point retenuë par le frein de la connoissance de soi-même, l'emportera à des excez dangereux.

CHAPITRE X.

Raisons generales qui nous doivent faire desirer la connoissance de nous mêmes. Mort du peché toûjours accompagné de l'ignorance de nôtre Etat. Adresse des hommes à se le deguiser en corrompant les regles de la morale.

ON peut ajoûter à ces raisons particulieres qui nous doivent faire desirer

de

de nous connoître cette raison generale, qui doit faire encore plus d'impression sur nôtre esprit, & lui donner plus d'horreur de cet aveuglement, que comme la punition commune des reprouvez dans l'autre vie sera de se voir eux-mêmes, le caractere general des reprouvez en celle-ci est de ne se voir point: de sorte qu'il est également vray que l'on n'entre dans le Ciel qu'en se connoissant, & dans l'Enfer qu'en ne se connoissant pas.

La mort du peché qui est la cause de la mort éternelle, est toûjours accompagnée d'un sommeil malheureux, qui nous prive de la connoissance de nôtre état. Et c'est pourquoi le Prophête demandoit à Dieu avec instance, *qu'il éclairât ses yeux, afin qu'il ne s'endormit pas dans la mort*, parce qu'il sçavoit bien que cette mort étoit inseparable de ce sommeil, & que pourveu qu'il ne dormît pas, il ne mourroit point. *Illumina oculos meos ne unquam obdormiam in morte.* L'état où le peché reduit l'homme est si horrible, qu'il ne le pourroit souffrir s'il le voyoit, & ainsi les hommes que le plaisir y attire, trouvent moyen de se le déguiser à eux mêmes par mille adresses qu'ils sont malheureusemẽt ingenieux à trouver.

L'une des plus criminelles, & neanmoins des plus communes : est celle par laquelle les hommes étouffent en eux-mêmes la lumiere qui condamne leurs dereglemens, en

en les justifiant à leurs propres yeux par de fausses regles qui les autorisent. C'est la source de tant d'erreurs dans la Morale, & de tant de maximes corrompuës que l'on a toûjours tâché d'introduire dans l'Eglise, & principalement en ces derniers tems. Car les hommes ne voulant pas rendre leurs actions conformes aux loix de Dieu ont tâché de rendre les loix de Dieu conformes à leurs actions. Au lieu de redresser leurs inclinations corrompuës, selon la rectitude de cette regle divine, ils ont tâché de courber la regle même pour l'ajuster avec leurs inclinations. Ils ne veulent pas seulement suivre leurs interêts & leurs passions, mais ils veulent aussi être approuvez en suivant leurs interêts & leurs passions, & ils ne peuvent souffrir que leur conscience leur reproche d'être injustes. Ainsi ne trouvant pas leur conte dans les maximes toutes pures que Dieu nous a données pour nôtre conduite, s'ils les laissoient dans leur pureté, ils ont tâché de les alterer pour y trouver cette approbation qu'ils cherchent, & appaiser par là le trouble de leur conscience qui les inquiette. C'est ainsi qu'à la faveur de ces fausses lumieres, qu'ils sont bien aises de prendre pour veritables, ils s'établissent dans cette paix & ce repos malheureux, qui est proprement le sommeil dont le Prophête demandoit à Dieu d'être preservé par les rayons de la veritable lumiere.

Que

Que s'ils ne peuvent réüssir à se cacher entierement cette lumiere qui les condamne, ils ont recours à d'autres moyens pour en affoiblir l'effet & pour arrêter l'impression qu'elle seroit capable de faire sur eux. Quelquefois en laissant subsister la loi, ils se contentent de n'y penser pas, en n'y comparant jamais leurs actions; & en ne les regardant que par d'autres faces qui ne leur representent point ce qu'elles ont de defectueux. S'ils ne peuvent étouffer entierement la veuë de cette opposition qu'elles ont aux loix de Dieu, ils en affoiblissent & en diminuent l'idée en se joignant avec une infinité de gens qu'elles condamnent aussi bien qu'eux, comme si cette foule de criminels étoit capable de les défendre contre Dieu. Enfin s'ils ne se deguisent pas les loix de Dieu, ils se déguisent eux mémes à eux-mêmes. Ils s'attribuent des motifs & des intentions qu'ils n'ont pas, & ne veulent pas voir celles qu'ils ont. Ainsi en portant un faux jugement de leurs actions, ils se justifient à eux mêmes durant toute leur vie par le moyen de cette illusion volontaire. Voilà le sommeil dont il faut demander d'être preservé, & que tout homme de bien doit se resoudre à combattre toute sa vie en tâchant de se connoître soi-même, & en embrassant tous les moyens qui y peuvent aider, & que nous allons voir dans la seconde partie de ce Traité.

D E



DE LA CONNOISSANCE DE SOI-MEME.

SECONDE PARTIE.

Qui contient les moyens de l'acquerir.

CHAPITRE I.

L'inclination que le peché donne à ne se pas connoître n'est pas détruite entierement par le desir que la grace nous donne de nous connoître. Combien la haine que nous avons pour la verité nous doit humilier.

ON n'a pretendu dans la premiere partie de ce Traité que d'inspirer le desir de se connoître soi-même. On suppose dans celle-ci, ce desir tout formé & joint à une resolution sincere

dire ainsi, dans le fond du viel homme une pente vers cét aveuglement volontaire qui est marqué par ces paroles de JESUS-CHRIST : *Que tout homme qui fait mal hait la lumiere, & ne vient point à la lumiere, de peur que ses œuvres ne soient connuës : OMNIS : qui male agit odit lucem, & non venit ad lucem ut non manifestentur opera ejus.* Car comme il n'y a personne qui n'ait du penchant au mal, il n'y a personne qui n'ait quelque aversion pour la lumiere qui lui decouvre ce mal qu'il aime.

Mais aussi comme l'inclination au mal que le peché a imprimée dans nos ames, n'empêche pas que Dieu n'y imprime par sa grace une inclination contraire, qui nous porte au bien & à la justice; cét éloignement naturel que nous avons de la verité n'empêche pas aussi l'esprit de Dieu de nous inspirer une pente contraire, qui nous fait aimer & chercher la verité. Nous sommes seulement obligez de reconnoître que nôtre cœur est partagé ; que nous n'aimons pas pleinement la verité ; qu'il y a en nous deux poids & deux pentes opposées ; de sorte que si nous avons sujet de rendre graces à Dieu de ce qu'il nous a donné quelque amour de sa verité, nous avons aussi sujet de nous humilier en nous regardant selon cette autre inclination, comme ennemis de cette même verité.

Il n'y a rien qui fasse mieux comprendre

la grandeur du dereglement de l'homme que la vûë de cette pente malheureuse que nous sentons en nous. Car Dieu étant la verité, la lumiere, la justice; haïr la lumiere, la verité, la justice, c'est haïr Dieu même. Cependant l'homme les hait. Il voudroit que cette verité ne fût point, que cette lumiere fût éteinte, que cette justice fût abolie; c'est à dire, qu'il voudroit que Dieu ne fût point. Il en souhaite l'aneantissement, & ne pouvant reüssir à le detruire dans son être propre, il le détruit, autant qu'il peut, pour soi-même, en fermant les yeux à la lumiere de sa verité.

Miserables hommes, dit saint Augustin, vous voulez être méchans; & voyant que la verité vous condamne, vous voudriez qu'elle ne fût pas ce qu'elle est, au lieu de cesser de vouloir être ce que vous êtes, & de faire aussi en sorte qu'elle puisse subsister sans vous condamner. *O miseros homines qui*
Joan. tr. 90. *cum esse volunt mali, nolunt esse veritate quâ damnantur mali: Nolunt enim eam esse quod est, est cum seipsos debeant nolle esse quod sunt ut ipsa manente nec ipsa judicante damnentur.*

CHA-

CHAPITRE II.

Qu'on peut juger combien l'amour que nous avons pour la verité est encore foible, en la comparant aux autres passions.

VOilà l'état dans lequel non seulement nous sommes nez, mais où nous sommes encore engagez en partie, & dont nous devons tâcher de sortir en diminuant autant qu'il nous sera possible cette aversion naturelle que nous avons pour la vérité,& en travaillant à faire croitre en nous ce que Dieu nous à donné d'amour pour elle. Et il est bon pour nous exciter davantage à ce travail, de nous convaincre nous-mêmes de la foiblesse de cét amour. Nous le pouvons facilement en considerant combien un amour plein & sincere pour quelque objet, comme celui qu'un avare a pour l'argent, est different de l'amour que nous avons, ou que nous nous flattons d'avoir pour la vérité.

Le cœur d'un avare par exemple sent un penchant continuel du côté du gain: les moyens qu'on lui en donne y entrent toûjours sans resistance: ils y sont toûjours receus avec un joye sincere, sans opposition, & sans partage, il ne faut point de ménage-

qu'on le deguise. Personne n'est propre à nous la faire connoître, & l'amour propre ne manque presque jamais de nous fournir des reproches contre tous ceux qui l'entreprennent. La Rhetorique n'a point assez d'adresses ni de delicatesses pour nous l'insinuer sans nous blesser. Nous trouvons toûjours de l'excés dans les choses, des défauts dans l'air, dans les manieres, dans le tems Et au lieu d'appliquer sincerement nôtre esprit à l'examen de ce qu'on nous propose, nous ne l'appliquons qu'à une recherche inutile & maligne des défauts de ceux qui nous donnent ces avis. C'est le portrait de l'esprit & de la conduite de la plûpart des hommes. Les traits en sont plus marquez dans les uns que dans les autres, mais il y en a peu en qui il n'en paroisse quelques traces.

Ne nous flattons donc pas au moins d'une vertu que nous n'avons pas ; & gardons nous bien de dire, comme font tant de gens que nous ne desirons rien tant que de nous connoître nous-mêmes, & qu'on ne sçauroit nous faire plus de plaisir que de nous y aider. Reconnoissons au contraire que ce seroit nous donner une loüange qui surpasse l'homme. Et ainsi que le premier pas que nous ferons pour en sortir, soit d'avoüer sincerement l'opposition que nous sentons en nous à la connoissance de nous-mêmes, & d'en gemir devant

Dieu comme d'un de nos plus grands maux.

CHAPITRE III.

Qu'encore qu'il n'y ait que la lumiere de Dieu qui nous puisse faire connoître à nous-mêmes, cela n'exclud point l'application à acquerir cette connoissance. Deux connoissances de l'homme, l'une generale, l'autre particuliere. Défauts communs ne laissent pas de nous être propres. Description de l'état de l'homme aprés le peché.

LE second pas qui n'est pas moins essentiel, est de reconnoître l'impuissance où nous sommes de réüssir dans cette recherche, sans le secours de la lumiere de Dieu. Car il n'y a que cette lumiere qui puisse dissiper les nuages dont nôtre cœur est couvert, & ce n'est que par elle que nous pouvons juger sainement de ce que nous y decouvrons ; nos mouvemens étant bons ou mauvais, selon qu'ils sont conformes ou contraires à la verité qui en est la regle. Enfin il n'y a que Dieu qui nous puisse

puisse donner une connoissance de nous-mêmes qui soit temperée dans la juste proportion dont nôtre infirmité a besoin:Celle que nous pouvons acquerir par des efforts purement humains étant quelquefois aussi dangereuse que l'ignorance même de nôtre état, parce qu'elle est capable de porter l'ame au decouragement, & à une espece de desespoir, au lieu que celle que Dieu lui donne la soûtient en même temps qu'elle la rabaisse, & ne l'abat jamais par la veuë de ses miseres, qu'elle ne la releve par la confiance en la misericorde de Dieu.

Mais cette persuasion ferme qu'on ne doit attendre cette connoissance si necessaire que de la pure grace de Dieu, n'exclud nullement les reflexions qu'il faut faire pour l'acquerir. Car la grace se cache souvent sous ces reflexions, & elle s'en sert pour faire entrer ses lumieres dans nôtre esprit. Il faut donc agir à l'égard de ce point si important de la vie Chrêtienne, comme à l'égard de tous les autres. C'est à dire qu'il faut demander à Dieu la connoissance de soi-même comme ne dépendant que de lui seul, & qu'il faut travailler à l'acquerir; comme si elle ne dependoit que de nôtre soin; & c'est dans cette veuë que nous donnerons ici quelques ouvertures qui peuvent aider dans cette recherche.

Il y a deux sortes de connoissances de l'homme, l'une generale & l'autre parti-

ils ſont en nous, & ils nous rendent chacun auſſi miſerables que ſi nul autre ne les avoit.

Cherchons donc une partie de ce que nous ſommes dans la connoiſſance generale de l'homme corrompu ; & pour nous la repreſenter par quelque image ; ſervons-nous de celle que l'Ecriture employe pour exprimer celui de Jeruſalem, en diſant, que depuis la tête juſqu'aux pieds, il n'y avoit point en elle de partie ſaine : *A planta pedis uſque ad verticem non eſt in ea ſanitas.* Qu'on s'imagine donc une playe univerſelle, ou plûtôt un amas de playes, de peſtes & de charbons, dont le corps d'un homme ſoit tout couvert ; qu'entre ces playes il y en ait qui paroiſſent plus envenimées & plus enflâmées, d'autres qui ſemblent comme amorties, ſans ardeur ; mais qu'elles ayent neanmoins cela de commun, qu'elles puiſſent toutes devenir mortelles, celles mêmes qui paroiſſent approcher de la gueriſon, ſe pouvant aigrir & enflâmer de nouveau par diverſes cauſes interieures & exterieures capables de produire cét effet, ſans que cét homme ait aucun moyen ni aucune force pour l'empêcher. Voilà l'image de l'état où nous ſommes nez, & de ce que nous ſommes par la nature. L'amour de nous-mêmes qui eſt le centre & la ſource de toutes nos maladies nous donne une inclination violente pour les plaiſirs, pour l'élevation, & pour tout ce qui nourrit nôtre curioſité, afin de

plir par là le vuide effroyable que la perte de nôtre bon-heur veritable a causé dans nôtre cœur. Et cette inclination nous dispose à nous procurer ces trois objetsde nos desirs par toutes sortes de voyes, quelques injustes & quelques criminelles qu'elles soiét.

Mais comme ces objets se diversifiant en mille manieres agissent plus ou moins sur nôtre imagination & sur nos sens, les mouvemenspar lesquels nôtre ame s'y porte sont aussifort differés. Et c'est ce quifait la diversité de nospassions, dont ledivers assemblage &les divers degrezsont la difference des humeurs & des dispositions particulieres des hommes. Les unes sont plus criminelles, les autresplus innocentes selon leurs objets. Les unes plus vives, les autresplus languissantes, selon la maniere dont elles s'y portent. Il y en a même quiparoissent tout à fait éteintes parce que le cœur est dominé par une passion contraire. Et ce sont là ces playes sans feu & presque gueries dont nous parlions tout à l'heure. Mais il ne faut pas s'y fier absolument. Car jamais elles ne se referment si bienqu'elles nepuissent s'envenimer de nouveau. Quelqu'éloignement que nous ayons de certains vices, ilrestepourtant toûjours en nous assez de penchant pour nous y faire tomber ; si Dieu permettoit que les pensées qui nous en peuvent détourner s'éloignassent de nôtre esprit, que les pensées qui nous ypeuvent porter agissentvivement

sur

sur nous, & enfin qu'il se fit un amas de circonstances exterieures capables d'irriter nôtre concupiscence, & de la tourner de ce côté-là: Ce qui a donné lieu à saint Augustin d'établir cette belle regle: *Que de tous les pechez queles hommes cõmettent, il n'y en a aucun qu'un autre homme ne cõmît s'il n'étoit aidé par celui qui a fait l'homme : NVLLVM peccatum facit homo quod non faciat alius homo, si nõ adjuvet rector à quo factus est homo.*

Ainsi ne nous flatons jamais d'une entiere exemption d'aucun vice, ni d'un amortissement total d'aucune passion, & reconnoissons en nous cette malheureuse capacité de tous les crimes & de tous les dereglimens des hommes. Que cette veuë ne nous permette jamais de nous élever au dessus de qui que ce soit: Qu'elle nous rabaisse & nous humilie par tous les desordres & par tous les défauts que nous remarquerons dans les autres, puis qu'ils sont nôtres en quelque façon par la pente que nous y avons, & par l'impuissance où nous sommes de nous en garantir, si Dieu ne nous en preserve. Ainsi l'histoire des hommes, qui ne comprend presque que celle de leurs passions, de leurs foiblesses & de leurs desordres, deviendra, en quelque sorte nôtre propre histoire; & au lieu qu'elle n'est pour la plûpart des gens qu'un divertissement assez vain, elle sera pour nous, si nous la considerons dans cét esprit, une instruction trés-solide qui nous

CHAPITRE IV.

Que pour se connoître soi-même il faut s'instruire des Regles de la Morale, tant de celles qui ne sont point contestées que de celles qui le sont. De quelle sorte l'amour propre élude les unes & les autres.

MAis comme le desordre & l'injustice de l'hõme ne sont que des privations de l'ordre où il devroit être, de la justice à laquelle il doit demeurer attaché, il est clair qu'on ne les sçauroit connoître comme il faut, sans connoître cét ordre & cette justice, c'est à dire les loix divines & éternelles, qui reglent les devoirs des hommes, & dont ils ne sçauroient s'éloigner sans tomber dans le dereglement & dans l'injustice. Mais comme ce n'est pas ici le lieu d'en traiter à fond, & que c'est plûtôt la matiere d'une Morale toute entiere, que d'un petit écrit comme celui-ci ; l'on se contentera d'y proposer en general quelques avis pour éviter dans l'étude qu'il en faut faire toute sa vie, les égaremens volontaires & les illusions subtiles où l'aversion pour la verité nous engage sans que nous nous en appercevions, ou plûtôt sans que nôtre esprit veüille avoüer qu'il s'en apperçoit.

En

Entre les regles qui prefcrivent les devoirs des hommes, & fur lefquels ils feront jugez : il y en a de generalement reconnuës, comme, par exemple, que le meurtre, le vol, l'adultere, la fornication, le faux témoignage font des actions criminelles; & d'autres au contraire; fur lefquelles il y a quelque partage entre ceux qui fe mêlent de decider ces fortes de queftions.

Je ne prétend point par cette divifion ôter la certitude & l'évidence à ces regles; il y en a quelques unes qui ne fōt pas moins claires ni moins certaines que les principes les plus generalement reçûs de tous les hommes, & defquels on ne peut douter que par un défaut d'application, ou par un aveuglement de paffion & de malice. Je veux feulement marquer le fait, & diftinguer les veritez de Morale en ces deux claffes, par rapport, non à leur évidence réelle, mais à la difpofition effective des hommes, qui ont reçû les unes unanimement, & qui fe font partagez à l'égard des autres.

Je mets même au rang de ces regles conteftées, celles qui quoi que peu attaquées par des écrits & des difcours, le font neanmoins par la pratique, & que bien des gens qui veulent paffer pour mener une vie Chrêtienne, ne laiffent pas de violer par leur conduite, fans ceffer pour cela de trouver des Confeffeurs qui les tolerent, ou qui les approuvent, & fans perdre l'eftime de perfonnes

es reglées, & Chrêtiennes. Il y a, par exemple, aſſez peu de Confeſſeurs qui vouluſent autoriſer par une deciſion formelle, le al, la Comedie, les Romans, la maniere peu modeſte dont les femmes s'habillent reſentement, l'uſage que l'on fait communément des biens de l'Egliſe, la recherche des dignitez Eccleſiaſtiques. Cepednant puis qu'on voit tant de gens qui ont quelque conſcience, qui ne font nul ſcrupule de toutes ces choſes, il faut qu'il y ait des Confeſſeurs qui n'y trouvent rien à redire, & qui ne croyent pas qu'on ſoit obligé de les quitter.

Qui conque deſire de ſe connoître doit donc s'inſtruire & s'éclaircir de ces deux genré de veritez, puiſque c'eſt par là qu'il doit juger de ſoi-même & de ſon Etat. Et il eſt bien facile de le faire à l'égard des premieres: Car il n'eſt beſoin que de le vouloir ſerieuſemet: Elles ſont expoſées à tous ceux qui deſirent de s'en informer. On les trouve par tout. Mais s'il eſt aiſé de les aprendre d'une maniere ſpeculative, il ne l'eſt pas de s'en ſervir comme d'une lumiere pour découvrir le fond de ſon cœur & pour juger de ſes actions. Car l'amour propre qui ne peut pas toûjours empêcher qu'elles n'entrent dans nôtre memoire, fait en ſorte d'ordinaire qu'elles y demeurent ſteriles, c'eſt-à-dire qu'elles ne nous ſervent jamais deregles: que nous n'y cōparions jamais nos actions

batuës, ou par des opinions contraires formellement soûtenuës, ou par une pratique opposée. Car il fait, ou que les gens demeurant dans l'incertitude & dans le doute, ne laissent pas d'agir comme s'ils étoient les plus assurez de ce qu'il faut croire dans ce partage de sentimens; ou qu'ils se determinent au parti qui favorise leurs inclinations, par des raisons frivoles, qu'ils auroient honte de les dire si on les y obligeoit; ou qu'ils suivent aveuglement l'exemple des autres, sans qu'ils ayent jamais examiné si cét exemple les mettoit en sûreté, & s'ils en seroient quites devant Dieu en lui alleguant qu'ils ont suivi le train commun; & enfin il sçait si bien arrêter sur ce point leur curiosité, qu'ils n'apprehendent rien tant que d'y voir trop clair.

Ce n'est point mon dessein de decider ici aucun des points que j'ai appellé contestez, parce qu'il se trouve des gens dans l'Eglise qui les combattent, ou par leurs opinions, ou par leur pratique. Je dis seulement que ce repos où vivent ceux qui suivent des sentimens relâchez, sans les avoir jamais examinez serieusement, est visiblement deraisonnable, & qu'il ne peut venir que de la corruption de leur cœur, du desir secret qu'ils ont de n'être pas troublez dans la joüissance des objets de leurs passions par les remors de leur conscience, & enfin de la crainte d'être obligez de se condamner à légard du pas-

passé, & de changer de conduite à l'avenir. C'est là ce qui étouffe leur crainte,& les empêche d'avoir, à l'égard de leur salut, les mêmes sentimens qu'ils éprouvent à l'égard de toutes les autres choses. Car si des Medecins habiles leur disoient qu'une certaine viande est empoisonnée, ils se garderoient bien d'en manger avant que de s'être assurez que ces Medecins se trompent. Si on leur donnoit avis qu'il y eût une entreprise formée contre leur vie, que le feu est à leur logis, ils ne se fierois nullement aux discours de ceux qui leur diroient le contraire sans leur en apporter aucune preuve; ils ne manqueroient point d'approfondir ces avis, & ils ne se tiendroient point en repos qu'ils ne se fussent parfaitement éclaircis de la verité. D'où vient donc que quand ils entendent dire que des personnes éclairées sont convaincuës, que des choses qu'ils pratiquent ne sont nullement permises, qu''elles sont capables de les perdre, qu'elles sont condamnées par la Loi de Dieu comme des crimes, ils en sont pourtant si peu émus, que tout est capables de les rassurer? D'où vient qu'ils ne prennent jamais la peine d'examiner à fond les raisons du sentiment qui ne leur est pas favorable, ni d'entretenir aucun de ceuxqui en sõt persuadez, maisqu'ils s'arrêtent à de certaines raisons superficielles, & que pourveu qu'ils se voyent authorisez par une troupe de gens, dont ils estiment

ment d'ailleurs trés-peu la lumiere & la pieté, ils s'imaginent n'avoir rien à craindre? Qui ne voit que c'est leur passion qui suspend leur raison, & qui lui cache les plus communes regles du bon sens, qu'elle ne se pourroit empêcher de voir si elle n'étoit comme liée par le cœur qui apprehende d'être troublé dans ses inclinations?

Ce que nous devons donc faire pour éviter un déreglement si visible & si propre à nous jetter & à nous entretenir dans l'aveuglement, est d'établir par un principe inviolable de nôtre conduite, de ne suivre jamais dans la pratique aucune de ces opinions favorables aux inclinations de la nature& qui sont condamnées par des gens de bien, à moins que d'être pleinement assurez que ces gens de bien se trompent, & sont dans un excez de severité. Autrement nous ne sçaurions nous exempter de temerité, & l'imprudence que nous commetrons en suivant une conduite si deraisonnable nous devroit être un prejugé que nous nous trompons même dans le fond, & que c'est l'aversion que nous avons pour la verité qui nous empêche de le reconnoître.

Ce ne seroit pas avoir peu avancé dans la connoissance de soi-même que de s'être instruit des principales veritez sur lesquelles on doit juger de ses actions & de son état. Mais il faut ajouter à la connoissance des Loix de Dieu, celle de sa grandeur, de sa bon-

CHAPITRE V.

Que pour se connoître il faut étudier ses inclinations bonnes & mauvaises.

QUoi que ces considerations soient utiles à tout le monde, elles sont neanmoins particulierement propres à ceux qui reviennent à Dieu aprés de grands égaremens. Mais il y a une autre étude de soi-même beaucoup plus longue & plus difficile, & qui fait l'exercice des justes, même durant toute leur vie. Elle consiste à tâcher de connoître ses passions, ses humeurs, ses foiblesses, ses défauts, les deguisemens dont l'amour propre se sert pour les couvrir & aux autres & à nous mêmes, & les injustices secrettes où il nous engage. C'est à quoi chacun est obligé de s'appliquer avec soin, comme à un des principaux moyens de s'avancer dans la pieté, & même s'y maintenir. Car toutes les fautes des justes, & legeres & importantes, ne viennent d'ordinaire que de ce qu'ils ne se connoissent pas assez, qu'ils ne se font point assez justice, & qu'ils se dissimulent à eux - mêmes une grande partie de leurs défauts.

Il ne faut qu'être bien persuadé de l'importance de ce devoir, & s'appliquer à le prati-

pratiquer pour decouvrir d'abord en nous un grand nombre de défauts. Car il est certain que ce qui fait ordinairement que la plûpart de nos fautes nous demeurent inconnuës, c'est que si-tôt que nous en appercevons quelqu'une, nous en détournons la veuë comme d'un objet qui nous incommode, & qu'ainsi elles font peu d'impression sur nôtre esprit. Nous ne les regardons même que separément, comme si nous n'avions que le défaut que nous sommes forcez de voir en ce moment là. Tous ceux que nous avons remarquez par le passé demeurent comme aneantis à nôtre égard. Nous ne comptions pour rien les habitudes & les inclinations qui en restent, & ne nous arrêtant ainsi qu'aux simples actions, & encore le plus legerement qu'il nous est possible, nous n'avons jamais lieu de former de nous une idée qui soit fort humiliante.

On ne sçauroit faire aucun progrés dans l'étude de soi-même, qu'en corrigeant ce défaut, & en prenant une voye toute contraire, qui est de forcer son esprit à considerer ses fautes & ses imperfections avec une application serieuse, de les ajoûter les unes aux autres à mesure qu'on les découvre, tâcher d'en penetrer la source, d'examiner les effets de ses passions, de ne s'imaginer pas facilement qu'elles soient détruites pour avoir été quelque tems sans action, & de se servir de cette image pour s'en humilier de-

vant

vant Dieu & devant les hommes. En un mot il faut agir à peu prés dans cette étude, comme si on avoit entrepris de travailler toute sa vie à faire son portrait; c'est-à-dire, qu'il faut y dőner tous les jours quelque coup de pinceau, sans effacer ce qui en est déja tracé. Ainsi on remarquera tantôt une passion, & tantôt une autre. On découvrira aujourd'hui une illusion de l'amour propre, & une autre demain. Et par là nous formerons peu à peu un portrait si ressemblant que nous pourrons voir à chaque moment tout ce que nous sommes; desorte que nous aurons sans cesse lieu de nous dire à nous-mêmes : Voilà ce que je suis : voilà ce que j'ai tant aimé, & dont je voudrois que tout le monde fit l'objet de son estime & de son affection.

On ne doit pas oublier dans cet amas de nos défauts ceux qui n'étant qu'exterieurs & involontaires, ne nous rendent pas proprement coupables devant Dieu : Car ce sont ceux qui nous rabaissent souvent le plus à nos propres yeux ; parce que nous sommes si vains que nous jugeons ordinairement de nous-mêmes plûtôt par rapport aux hommes, qu'à la verité. Et de plus ces défauts nous rendãt incapables de certaines actions & certains emplois, doivent avoir place dans les deliberations que nous faisons pour entrer, ou ne pas entrer dans les divers engagemens qu'on nous peut proposer.

Enfin comme ils font d'ordinaire beaucoup d'impression sur l'esprit des autres, nous sommes obligez d'y avoir beaucoup d'égard, puisque nous devons regler en partie nôtre conduite sur cette impression, qui nous ouvre ou qui nous ferme l'entrée de leur cœur, & qui les dispose à se choquer, ou à ne se choquer pas de nos actions.

CHAPITRE VI.

Qu'il faut considerer ses défauts dans leur grandeur & dans leurs suites, & ses vertus avec les imperfections qui y sont jointes, & le mauvais usage que nous en avons fait.

LEs défauts & les vertus doivent comme nous avons dit être également l'objet de l'examen de nous mêmes. Mais il faut tâcher de connoître l'étenduë & la grandeur de ses défauts, les bornes & les imperfections de ses vertus. L'un & l'autre sont necessaires pour se former la vraye idée de soi-même. Car l'on se trompe également dans l'un & dans l'autre, par la pente que l'amour propre nous donne à cacher ou à diminuer ce que nous avons de mauvais, & à mettre en veuë ou à augmenter ce que nous avons de bon.

Pour

Pour éviter ces illusions, il faut remarquer qu'à l'égard des défauts, on ne doit pas simplement juger de leur grandeur & de leur étenduë par rapport aux effets qu'ils ont eûs, mais aussi par rapport aux effets qu'ils pouvoient avoir, si Dieu ne les eût arrêtez. Car il n'y a point de passion qui ne puisse être la cause de nôtre perte. Une legereté, un petit mouvement de colere, une parole de vanité, une complaisance dereglée, un manquement de circonspection, peuvent quelquefois avoir des suites qui changent tout l'état de nôtre vie. C'est ce que nous connoîtrons clairement dans l'autre monde où Dieu nous fera voir qu'il nous a fait éviter une infinité de precipices, dans lesquels le poids de nôtre concupiscence nous auroit entraînez s'il n'en avoit détourné le cours. Et nous en pouvons même connoître une partie dés cette vie, si nous faisons reflexion sur ce qui nous pouvoit arriver de toutes les fautes que nous avons commises, & sur les excés où nos passions nous auroient pû porter, si elles eussent été violemment excitées par les objets, & favorisées par les occasions, & qu'elles n'eussent point été arrêtées par les obstacles que Dieu y a mis pour les retenir dans de certaines bornes. Ce qui nous oblige de reconnoître que ce n'est point par nôtre moderation & par nôtre sagesse que nous avons évité ces grands inconveniens, mais par la seule misericorde de Dieu.

On doit retrancher dans l'examen des vertusque nous croyons avoir ce qu'il y a de purement naturel, & où la grace n'a point de part. Car Dieu qui doit être la regle de tous nos jugemens, ne fait aucun état de ce qui ne vient que de la nature. Il en faut retrancher les effets de l'habitude qui n'est encore qu'une autre nature. Il en faut retrancher tout ce qui naît du desir de plaire aux hommes, & des autres veuës secretes d'interêt& de passion, parce que tout cela est mauvais & corrompu. Il en faut separer ce que nous avons détruit par nôtre ingratitude & par nos pechez, parce que cela ne subsistant plus aux yeux de Dieu, il ne doit pas subsister aux nôtres. Il faut considerer combien ces vertus, quelles qu'elles soient, ont peu d'étenduë, de force & de fermeté, avec combien peu d'amour & de zele nous nous y portons; & aprés tous ces divers retranchemens, il faut nous demander à nous-mêmes ce qui nous en reste.

Non seulement les bonnes qualitez & les vertus ne sont rien aux yeux de Dieu quand elles sont détruites par des crimes, mais sans que nous en ayons commis, elles nous deviennent souvent inutiles, & nous rendent même coupables par le peu d'usage que nous en faisons. Car les dons de Dieu enferment toûjours quelque nouvelle obligation. Il demande davantage à ceux à qui il a plus donné. Nous lui devons l'usure de ses faveurs

veurs & de ſes graces ; & ſi nous manquons à le lui rendre, il vaudroit mieux que nous ne les euſſions point recûës. S'il nous a donné un naturel favorable? s'il nous a preſervé des tentations qui emportent la plûpart des autres ; ſi nous avons eu peu à combattre dans nous-mêmes ; s'il nous a donné quelques bonnes qualitez d'eſprit, quelque pente & quelque inclination à la vertu ; enfin s'il nous a donné les vertus mêmes, nous devons regarder tout cela comme des talens que nous n'avons reçûs de Dieu qu'à condition de les faire profiter : deſorte que ſi nous connoiſſons que nous ne l'ayons pas fait, il n'y a rien qui nous doive donner plus de confuſion & plus de crainte.

Nous devons ſur tout conſiderer le mauvais uſage que nous avons fait de toutes les veritez de Dieu, ſoit en nous en élevant interieurement ou exterieurement, ſoit en les profanans par des entretiens indiſcrets, ſoit en nous ſervant, non pour nous mépriſer nous-mêmes, mais pour mépriſer les autres. Car c'eſt là l'uſage ou plûtôt l'abus le plus ordinaire que l'on en fait. Il eſt impoſſible que ceux qui connoiſſent un peu les veritez de l'Evangile ne voyent en même tems qu'elles ſont peu obſervées par un grand nombre de perſonnes qui font d'ailleurs profeſſion de pieté. On voit qu'ils manquent de lumiere en pluſieurs points, & qu'ils tombent en des fautes conſidera-

bles. Et la malignité se mettant de la partie, prend plaisir à s'occuper de ces défauts. Elle les exagere, elle s'en remplit, & détourne par là nôtre esprit de tout ce qui pourroit l'édifier dans ceux en qui nous le remarquons. Tout blesse & tout choque ces gens si éclairez, mais peu charitables. Si un Monastere ne suit pas avec exactitude les régles de desinteressement prescrites par les Canons de l'Eglise, ils n'y voyent plus rien de bon, ils ne s'occupent que de cela, & ne comptent pour rien tout ce qu'il a d'ailleurs de vertu. Ils ont raison en ce qu'ils condamnent avec si peu de douceur, d'humilité & de charité: desorte que souvent la maniere dont ils blâment les défauts des autres, est plus blâmable que ces défauts mêmes.

CHAPITRE VII.

Qu'il faut tâcher de connoître ses défauts cachez : qu'ils peuvent être trés-grands, quoique nous ne les connoissions pas.

IL n'est pas si difficile d'arriver à ce dégré de connoissance de soi-même dont nous avons parlé jusqu'ici, puisqu'il ne renferme encore que des défauts visibles. Il est bien plus difficile de découvrir en soi ceux qui nous

nous sont cachez par nôtre peu de lumiere, ou par les adresses de l'amour propre, nous avons tout lieu de craindre que nous n'en ayons beaucoup de ce genre-là. Car comme nous ne voyons presque personne en qui nous ne croyons reconnoître des défauts qui leur sont inconnus, pourquoi suposerons-nous que nous sommes plus exemps que d'autres de cette illusion si commune?

On n'a pas même lieu de s'assûrer que ces défauts cachez ne puissent être fort considerables, & ne soient jamais capables de nuire au salut. L'aveuglement où nous sommes nous en peut cacher de forts importans. Combien voit-on de gens, par exemple, qui faute de connoître le peu d'étenduë de leur esprit, entrent dans des engagemens où ils commettẽt de trés-grandes fautes? On choisit mal ses occupations & ses emplois, on méprise ceux ausquels on seroit propre, & on s'applique à d'autres dont on est fort incapable. On s'engage en des cõtestations qui ont de fâcheuses suites. On se persuade fortemẽt d'avoir raison quand on a tort: & sur ce fondement on traite les autres avec hauteur & avec dureté. On excite des murmures contre soi. On détruit toute l'édification qu'on auroit pû donner par ses autres actiõs. Il y a des gens, qui faute de connoître ce qu'ils ont de choquant dans leur humeur & dans leur cõduite, portent la froideur & le dégoût dans le cœur des autres, qui desunissent par là des

Societez entieres, qui detournent des personnes de leur voye, & étouffent en elles les semences que Dieu y avoit mises. Il y en a qui servent d'obstacles, sans y penser, à beaucoup de choses utiles & necessaires, parce qu'on ne sçait comment se prendre à traiter avec eux.

Il y en a que de petites attaches, ou des préventions opiniâtres qu'ils ne connoissent point, empêchent de satisfaire à des devoirs importans, dont l'omission scandalise ceux qui les voyent agir, & causé de grands inconveniens. Enfin il arrive rarement que les chûtes visibles n'ayent pas leur source dans ces défauts que l'on ne veut pas voir.

Cela doit suffire pour nous obliger de joindre à l'examen que nous devons faire de nous-mêmes, tous les secours que nous pouvons tirer des autres pour nous mieux connoître. Il y a divers moyens de se les procurer : mais je n'en remarquerai ici que deux principaux qui en comprennent plusieurs. L'un est d'aller en quelque sorte au devant de la verité, en la cherchant dans l'exemple & dans les instructions des autres : L'autre de la laisser approcher de nous en lui donnant un accés libre, & en ôtant tous les obstacles qui l'en éloignent.

CHA-

CHAPITRE VII.

Comment on doit aller au devant de la verité en la cherchant dans l'exemple des autres, & en tâchant de s'édifier de leurs vertus ; & de s'instruire par leurs défauts.

ON cherche la verité dans l'exemple des autres, par les reflexions que l'on fait sur les actions des hommes, ce qui s'étend à leurs vertus & à leurs défauts. Leurs vertus nous instruisent de celles qui nous manquent, elles nous convainquent de nôtre foiblesse & de nôtre lâcheté, & elles nous humilient par cette comparaison. Il suffit même souvent qu'il y ait quelque difference de lumiere & de conduite entre les autres & nous, pour nous donner lieu de nous détromper. Car encore que l'amour propre nous persuade d'abord que c'est nous qui avons la raison de nôtre côté, si nous remarquons neanmoins que la conduite des autres ait ordinairement de bons succés, & que la nôtre au contraire en ait toûjours de mauvais, il faudroit que nous fussions bien opiniâtres pour ne pas croire que c'est nous qui avons tort.

C'est presque là le seul moyen de reconnoître en soi ce qu'on appelle fausseté d'es-

prit, qui est un défaut qui fait prendre les affaires de travers, qui engage en de faux partis, en des avis écartez, & en de mauvais raisonnemens. Car encore que ce même défaut d'esprit qui produit ces faux jugemens, soit un obstacle à les reconnoître directement, s'il arrive neanmoins qu'un homme ait lieu de remarquer qu'il se trouve ordinairement seul de son sentiment, & que ses pensées sont presque toûjours opposées à celles de tous les autres, il faudroit qu'il eût une extrême attache à son propre sens, pour n'en pas conclure qu'il y a bien de l'apparence que le défaut est de son côté. Et ainsi le moins qu'il puisse faire, c'est de se défier de ses lumieres & de la qualité de son esprit, & de consulter sincerement sur les points dans lesquels il aura des avis particuliers, les personnes les plus habiles & les plus desinteressées qu'il pourra, en tâchant de bonne foi d'entrer dans leurs raisons.

Il est d'autant plus important de tâcher à s'édifier des vertus & des bonnes qualitez des autres, que nous devons reconnoître en nous une inclination qui nous porte à faire tout le contraire. Nôtre malignité nous en cache une partie, & elle fait que nous nous appliquons peu à celles qu'elle ne peut nous cacher; ou nous les oublions entierement, ou nous ne regardons presque point ceux qui les ont, par ces endroits là. Au contraire leurs défauts font des traces profondes dans nô-

nôtre esprit. Nous en conservons des images vives, qui se presentent d'elles-mêmes sans qu'il soit besoin de leschercher,& nous renouvelons sans cesse cesimages & ces tracespar de nouvelles reflexions,comme pour les empêcher de perdre rien de leur force. Cependant on devroit faire tout le contraire, puisqu'au lieu qu'il y a peu de gens qui soient chargez de remedier au défauts des autres, il n'y a personne, aucontraire, que Dieu n'oblige de profiter de leurs vertus. Car il les propose à tous ceux qui les voyent comme une instruction vivante & animée, dont il leur demandera compte un jour commede toutes les autres graces qu'il leur aura faites.Mais comme il n'est pasdéfendu neanmoins deremarquerdans les autres certains défauts visibles, & qu'il est même impossible de ne pasvoir cequi frappe nos sens, il faut essayer de nous en servir pour nous mieux connoître;& afin d'en tirer cet avantage, il faut d'abord que nous appercevrons quelques uns de ces défauts, que nous nous demandions à nous-mêmes: *Nunquid ego unquam imprudens facio simile huic?* Ne tombay je point moi-mêmedans les défauts que je remarque en cette personne; Les occasions de faire de ces sortes de reflexions ne sont que trop ordinaires. Car l'amour propre qui a mille adressespour nous cacher nos propres défauts, n'en a pas moins pour découvrir ceux d'autrui. Et au lieu que sa deli-

delicatesse ne nous permet gueres d'arrêter la veuë sur les nôtres, il nous rend au contraire clair-voyant à l'égard de ceux des autres. Nous les voyons tels qu'ils sont : nous les considerons tant que nous voulons:nous ne nous mettons gueres en peine de les amoindrir par des excuses favorables. Cet effet vient sans doute d'une assez mauvaise cause: mais en le retenant dans de justes bornes, on en peut tirer quelque utilité, & s'en servir pour tromper en quelque sorte l'amour propre. Car en considerant ainsi les défauts des autres sans cette multitude de vûës & d'excuses artificieuses qui nous trompent dans les nôtres, on découvre aisément quelle est la fausse lumiere qui les éblouït, comment ils se sont engagez dans cette illusion, ce qu'ils devroient faire pour s'en délivrer. Et ensuite en tournant toutes ces considerations contre soi-méme, on trouve facilement à se les appliquer, si l'on a tant soit peu de sincerité & de desir de se connoître.

A moins qu'on ne se serve de cette adresse pour profiter des fautes d'autrui que l'on ne sçauroit s'empêcher de voir, elles ne font que nous aveugler encore davantage, au lieu de nous aider à nous connoître. Car ou l'on en prend sujet de mépriser ceux qui y tombent, en s'élevant au dessus d'eux comme si on en étoit exempt, ou si l'on s'en reconnoît coupable aussi bien qu'eux, on se console de n'être pas seul sujet à ces foiblesses. Nous com-

sommes bien aises qu'ils n'ayent pas cet avantage au dessus de nous. Nous diminuons l'idée que nous avons de nos propres fautes les regardant comme communes à plusieurs, & comme étant plûtôt des suites de l'infirmité de la nature, que de nôtre déreglement; & nous nous mettons ainsi en quelque sorte à couvert des reproches de nôtre conscience, en nous cachant dans la foule des coupables.

CHAPITRE IX.

Qu'il se faut instruire par les jugemens qu'on entend faire des autres.

MAis outre les instructions que l'on peut tirer des défauts des autres que l'on apperçoit par soi-même, on en peut tirer aussi de fort importantes des jugemens qu'on en entend faire à ceux qui s'en entretiennent. Car on en peut apprendre que c'est en vain que l'on se dissimule ses défauts, & que l'on s'offense de ceux qui en parlent; que l'on ne fait parlà qu'y apliquer les gens un peu davantage: parce qu'au lieu qu'ils sont d'ordinaire fort indulgens aux imperfections de ceux qui les reconnoissent de bonne foi, ils ne souffrent au contraire qu'avec impatience celles qu'on prétend cacher, & dont on ne leur permet pas de par-

ler

ler avec liberté. Que s'ils gardent quelque retenuë en parlant avec ceux dont ils ont quelque sujet de se defier, ils trouvent toûjours quelqu'un à qui ils se dechargent, & par ce moyen ces jugemens se répandent en secret de l'un à l'autre, à peu prés comme si l'on en parloit publiquement. De sorte qu'il faut faire état que le seul moyen d'empêcher qu'on ne parle de nos défauts, c'est de s'en corriger, ou de témoigner qu'on le desire serieusement, & qu'on est bien aise d'en être averti.

On peut encore apprendre par les jugemens qu'on entend faire des autres, que presque personne ne sçait ce qu'on pense de lui, ni quelle impression ses actions font sur l'esprit du monde, d'où il arrive qu'en se formant de fausses idées de la disposition des autres envers soi on prend ensuite de fausses mesures. On ne fait pas le bien qu'on pourroit faire, & on ne previent pas le mal qu'on auroit pû prévenir. On choque les autres en mille manieres sans le sçavoir, & l'on rompt ainsi peu à peu tous les liens qui formoient l'union qu'on avoit avec eux.

On s'apperçoit bien à la fin de quelques-uns de ces mauvais effets, mais cela ne fait qu'augmenter l'illusion où l'on est. Car faute de connoître ce qu'il y a effectivement de choquant en nôtre conduite, on rejette tout le tort sur les autres, on leur attribuë des mouvemens, des intentions & des desseins

aux

auxquels ils n'ont jamais penſé ; & ſur cela on ſe forme d'eux des idées peu avantageuſes, qui paroiſſant au dehors par quelques marques exterieures, augmentent encore l'éloignement qu'ils ont de nous.

Il eſt vrai qu'il ne faut pas regler abſolument ſa conduite ſur les opinions & ſur les impreſſions des autres Mais quand ces opinions & ces impreſſions ſont uniformes, elles nous donnent ſouvent lieu de reconnoître qu'elle n'eſt pas reglée ſelon les loix de Dieu ; les autres étant d'ordinaire plus ſubtils que nous-mêmes à découvrir ce qui vient en nous de paſſion & d'amour propre. Souvent même l'ors que ces impreſſions ſont injuſtes, elles ne laiſſent pas d'avoir quelque cauſe en nous, à laquelle on pourroit remedier. Enfin, quelque deraiſonnables qu'elles ſoient, comme elles peuvent être ou aigres ou adoucies par nôtre conduite, qu'elles ſervent d'obſtacles à certaines entrepriſes, & qu'elles en facilitent d'autres ; & qu'on peut quelquefois prendre des biais pour les éviter, il eſt toûjours bon de les ſçavoir, pourveu qu'on ait la force de les ſouffrir.

CHA-

CHAPITRE X.

Qu'on se sert souvent des Confesseurs pour s'autoriser dans ses passions.

ON éviteroit une partie des inconveniens où l'on tombe faute de sçavoir que les autres pensent de nous, si l'on pratiquoit de bonne foi ce qui est remarqué dans la vie de Saint Thomas de Cantorbie, qu'un de ses amis l'avertissoit par son ordre de tout ce qu'il trouvoit à redire à sa conduite. Et c'est ce qu'ont eu en veuë ceux qui ont établi en certaines maisons Religieuses, qu'il y auroit une personne chargée de recevoir les plaintes que chacun feroit de la conduite du Superieur pour lui en faire le rapport sans en nõmer les auteurs. Mais comme tout le mõde ne peut pas joüir de ce bien, on devroit tâcher d'y suppléer en se procurât un ami fidele & intelligent à qui on donnât une entiere liberté de nous avertir de ce qu'on diroit de nous dans le monde, & de quelle maniere nos actions y seroient prises.

Il semble d'abord que la plûpart du monde suive cét avis, & qu'au moins il soit pratiqué par toutes les personnes qui font profession de pieté. Car il n'y en a point qui n'ait un Confesseur, & ce Confesseur devroit être cet ami fidele qui nous avertit de nos défauts, & des scandales que nous causons, puis que nous lui en donnons

droit en nous adressant à lui. Il les peut connoître d'autant mieux, qu'il joint à la connoissance qu'on lui en donne de soi-même celle qu'il peut quelquefois tirer d'ailleurs, & qu'il voit ainsi les bornes de nôtre lumiere; c'est-à-dire, ce que nous connoissons de nous & ce que nous n'en connoissons pas. Et comme la pratique de cet office de charité fait une des principales parties de son ministere, il n y a gueres de personnes qui ne se flatte que c'est ce qu'il recherche en se soûmettant à la conduite d'un Directeur, & qui ne croye lui donner sur ce point toute la liberté qu'il peut desirer.

Mais quiconque voudra bien déveloper les secrets replis de son propre cœur, trouvera souvent que quoi qu'il s'imagine qu'il ne s'adresse à un Confesseur qu'afin d'en tirer du secours pour se mieux connoître, il a au fond du cœur une fin toute contraire, & un dessein secret de s'en servir pour se justifier dans ses défauts, & se dispenser ainsi de les avoüer. C'est ce qu'on n'a garde de s'avoüer à soi-même, puis qu'au contraire on l'ignore, & que l'on a même sur la surface de l'esprit une pensée toute differente. Mais l'amour propre qui reside dans le fond de l'ame sçait bien y réüssir, sans que nous fassions sur cela des reflexions expresses. Et voici l'artifice dont il se sert. Nous avons de deux sortes de défauts, les unes qui ont l'objet de nôtre attache, & que nous ne voulons

lons pas reconnoître pour défauts, de peur d'être obligez de nous en défaire ; les autres que nous condamnons de bonne foi, ausquels nous avõs peu d'attache, & dont nous voudrions bien être delivrez. On choisit donc d'abord pourConfesseur celui dont on croitqu'il jugera à peu prés de nous comme nous desirons qu'il en juge. Ensuite l'onfait comme une espece de convention & de partage avec lui. On lui abandonne les défauts que l'on n'aime point, on trouve bon qu'il les reprenne comme on les reprend soi-même, mais pour les objets des principalespassions, on ne les soûmet gueres à la censure d'un Confesseur, & on ne le choisit même que dans la pensée qu'il n'y touchera point.

On justifie ainsi premierement sespassions à soi-même, & l'on cherche ensuite quelqueConfesseur quisoit disposéà lesjustifier. En un mot nous voulons en eux une lumiere qui n'aille pas plus loin que la nôtre, & qui s'y conforme en tout. C'est-à-dire, que nous voulons qu'ils approuvent & qu'ils condamnent ce que nous approuvons & ce que nous condamnons nous-mêmes.

C'est ce qui fait qu'y ayant dans le monde parmi ceux-mêmes qui font profession de pieté, tant de conduites bizarres & irregulieres, il n'y a presque personne neanmoins qui manque deDirecteur s'il en veut avoir : & ce Directeur ne sert à ceux qui le choisissent dans cet esprit qu'à étouffer leurs remords,

mords, & à faire qu'ils demeurent plus trenquillement dans l'état dont ils ne veulent pas sortir.

Ainsi l'on peut definir un Directeur à l'égard de la plupart du monde, un censeur charitable des petits défauts & des attaches legeres, & une approbation des passions ausquelles on ne veut pas renoncer. On ne voudroit point d'un Directeur qui ne reprît rien, & l'on n'en veut point nonplus qui touche à ces passions cheries. Ces deux conditions sont aussi essentielles l'une que l'autre. Car comme il seroit incommode s'il prétendoit nous contredire dans ce que nous voulons absolument faire, il serviroit mal aussi nôtre amour propre s'il ne nous contredisoit en rien, nôtre intention secrete étant de nous servir de son zele contre certains défauts, pour nous authoriser dans ceux que nous ne voulons point reconnoître pour défauts.

Ce n'est donc pas assez d'avoir un Directeur, ni même d'en avoir un éclairé. Il faut de plus s'abandonner à lui sans déguisement & sans artifice, & avoir dessein de se conformer au jugement qu'il fait de nous, & non pas le porter à suivre le nôtre. Enfin, il faut être prêts d'apprendre de lui à nous mieux connoître, & être bien aise qu'il nous y aide, sans lui prescrire de bornes. C'est la disposition où tout le monde doit être; mais il n'est pas necessaire qu'elle soit parfaite, où plû-

plûtôt il eſt impoſſible qu'elle le ſoit. Car il n'y a point d'hôme ſur la terre qui ait aſſez d'humilité & de force pour ſupporter ſans découragement & ſans effroi la veuë du moindre peché de ſa grandeur naturelle, & il eſt vrai de dire de tous nos pechez connus dans toute leur étenduë ce que l'Ecriture dit de Dieu. *Non videbit me homo & vivet.* Ainſi pour prendre une conduite proportionnée, & au beſoin que nous avons de la verité, & à la foibleſſe qui nous rend incapable de la ſoûtenir dans toute ſa force, il faut ſouhaiter ardemment de la connoître. Il faut recevoir avec docilité ce qu'on nous en découvre. Il faut croire qu'on nous épargne toûjours beaucoup, & travailler cependant à devenir plus forts, afin qu'on ſoit moins obligé de nous épargner.

CHAPITRE VIII.

Défauts qu'il faut éviter pour donner liberté aux autres de nous dire leurs ſentimens. En quoi conſiſte l'opiniâtreté.

ON feroit ſans doute de grands progrés dans la connoiſſance de ſoi méme, ſi l'on avoit ſinceremẽt cette diſpoſition dans le cœur, en traitãt avec le Confeſſeur qu'on au-

auroit choisi. Mais il ne faut pas neanmoins borner à ce seul Confesseur le droit de nous découvrir nos défauts, & les mauvais effets de nos actions. Il seroit à desirer au contraire, qu'on l'étendit le plus qu'on pourroit, & qu'on le donnât même en quelque sorte à tout le monde, puis qu'il n'y a personne à qui nous ne soyons redevables, & que nous ne puissions blesser & scandaliser. Quelque éclairé que soit un Confesseur, il ne nous voit pas toûjours agir, il n'entend pas tout ce que nous disons, il ne connoit pas toûjours aussi l'impressionque nos paroles & nos actions font sur les autres; que ce n'est gueres que de ceux qui la sentent qu'on la peut bien aprendre. Il faudroit donc s'accoûtumer à n'être pas si delicats sur ce point & à donner à tout le monde un honnête liberté. Peut-être recevrions nous souvent des avertissemens peu sensez. Mais si nous ne voulons recevoir que ceux qui nous paroîtront tout à fait raisonnables, nous n'en recevrons point du tout. Car les hommes ne se chargeront jamais d'une exactitude si penible, & ils prendront bien plûtôt le parti de ne nous rien dire du tout, que de s'exposer à nous blesser, si ce qu'ils nous diroient ne nous paroissoit pas tout à fait juste.

Il faut supposer, que chacun étant prevenu d'une part, qu'on n'aime point à être averti de ses défauts, & n'étant pas bien aise de l'autre de s'attirer nôtre aversion, est dis-

disposé par là à s'exempter de nous rendre cet office de charité, & à ne nous rien découvrir de ce qu'il pense de nous, & de ce qu'il sait que les autres en pensent. Ainsi à moins que de lever cet obstacle, & d'aller comme au devant de la verité, en excitant les autres à nous la dire, en leur témoignant d'une maniere non suspecte que nous nous en tenons obligez de quelque maniere qu'ils le fassent, & en dissipant ainsi la crainte qu'ils ont de se rendre odieux, ils garderont toûjours avec nous cette retenuë trompeuse qui nous entretient dans l'ignorance de plusieurs choses qu'il nous seroit trés-important de savoir.

Il ne suffit pas pour cela de recevoir sans émotion les avis qu'on nous donne, ni même d'en remercier ceux qui prennent la liberté de nous les donner. Car tout le monde sait assez, que comme il est honteux de témoigner de s'en offenser, on tâche de se faire honneur d'être civil en ces occasions. Mais il faut persuader aux gens que ces civilitez sont sinceres ; & c'est ce qui ne se peut, à moins que d'éviter quantité de choses que le monde prend pour des marques d'un secret mecontentement & d'un dépit que nous n'osons découvrir.

Il ne faut pas pretendre, par exemple, que l'on prenne jamais la liberté de nous avertir de rien, si l'on voit que nous n'ayons d'union & de liaison qu'avec ceux qui entrent

trent abſolument dans tous nos ſentimens; & que nous ne témoignons à tous les autres, que de la ſechereſſe & de la froideur.

Si l'on voit que ſi tôt que quelqu'un ſe ſera hazardé de nous donner quelque avis : nous entrions dans un eſprit de reſerve à ſon égard; que nous nous trouvions embaraſſez toutes les fois que nous ſommes avec lui, & que nous n'agiſſions plus d'une maniere libre & naturelle. Si l'on voit que pour avoir plus de droit de rejeter cet avis, nous y donnions un mauvais tour, & que nous le propoſions d'une maniere odieuſe pour le faire condamner par ceux à qui nous en parlons. Si nous cherchons dans la perſonne de celui qui la donne de quoi décrier ſon ſentiment. Si dans les occaſions qui s'en preſentent, nous parlons de lui d'une maniere plus aigre, & plus ſéche qu'à l'ordinaire. Enfin ſi l'on s'apperçoit que cela nous ait fait une playe dans le cœur que nous nous en ſouvenions, & que nous mêlions à deſſein dans nos diſcours certaines Apologies affectées par rapport aux défaux dont on nous a avertis. Si nous n'évitons, dis-je, toutes ces choſes qui font voir que nous ſommes interieurement piquez, il ne faut pas eſperer que l'on s'arrête à des paroles de civilité, qui ſont détruites par tant de marques réelles d'un mécontentement ſecret.

C'eſt le ſentiment d'un ſage Payen, que celui que l'on avertit de quelque défaut, ne doit

doit pas faire le même sur le champ à l'égard de celui dont il reçoit cet avertissement, & qu'il doit attendre un autre tems à lui rendre cét office. Mais il faut étendre cét avis beaucoup plus loin. Car non seulement il ne faut pas reprendre sur le champ ceux qui nous reprennent, mais il faut même éviter de les reprendre lors qu'il y auroit lieu de soupçonner que quelque depit secret nous auroit ouvert les yeux sur leurs défauts, & nous auroit appliquez à les remarquer. On doit supposer qu'ils sont en peine de l'effet des avis qu'ils ont donnez, & qu'ils s'appercevront des moindres signes que nous donnerons de les trouver mauvais; qu'ils rapporteront à cette cause tout ce qu'ils remarqueront en nous de froideur & de chagrin pour eux, ce qui leur rendroit nos avis inutiles, & leur donneroit lieu de faire de nous un jugement temeraire. Et c'est ce qui nous oblige d'être en garde de ce côté-là, & de leur témoigner même plus d'ouverture & de confiance que nous n'aurions fait en un autre tems.

Il est d'autant plus important de garder cette conduite envers ceux qui se hazardent de nous donner des avis, qu'en agissant autrement on ne ferme pas seulement la bouche à une, ou à deux personnes, mais qu'on la ferme presque à tout le monde. Car il ne faut que deux ou trois rencontres de cette nature pour s'attirer la reputation de delicatesse,

caresse, & pour passer dans l'esprit de ceux qui nous connoissent, pour gens qui n'aiment pas qu'on leur parle librement. Or dés que cette impression est formée, c'est une barriere invincible contre la verité. Chacun cherche des pretextespour s'exemter de la dire à ces gens si delicats. On craint toûjours de les choquer & de les aigrir. Ainsi dans le doute on prend ordinairement le parti de s'en taire, & de ne leur rien dire de desagréable.

C'est avec raison que l'on plaint les Grands & les Princes, de ce que leur grandeur fait que la verité n'ose approcher d'eux,& qu'ils passent ainsi toute leur vie dans l'illusion. Mais certainement on n'a gueres moins de sujet de plaindre sur ce point la plûpart de ceux qui sont en quelque consideration dans le monde. Car s'ils ne sont Princes par naissance, ils se font Princes par humeur, en repandant parmi tous ceux qui les approchent certaines terreurs qui empêchent leurs plus intimes amis de leur parler avec ouverture. D'où il arrive que souvent ils ne sontpas informez de ce qui sert d'entretien à tout le monde; qu'ils s'imaginent d'être approuvez dans ce qui est presque universellement condamné; & enfin qu'ils prennent presque en toutes choses de fausses mesures.

Il est si dangereux de donner cette impression de soi, que quand elle est une fois formée, nos amis mêmes se croyent obligez

par charité de dissimuler leurs sentimens, & de nous abandonner à nos pensées. Saint Augustin se plaint comme d'une des principales difficultez qui se rencontrent dans le commerce de la vie, de ce que quand on n'aprouve pas quelque chose dans les paroles ou dans les écrits de quelqu'un, & qu'on lui découvre ce sentiment dans la creance que la liberté Chrétienne nous oblige d'en user ainsi, il arrive souvent que cet avis passe pour un effet de jalousie plûtôt que d'amitié. Il represente ces mauvais soupçons comme une faute considerable, & en même tems fort ordinaire, & il dit qu'ils causent souvent des divisions & des inimitiez entre des personnes trés unies. Cependant il ne sçait point lui-même d'autre remede à ce mal, que de supprimer ses sentimens quand on a affaire à des amis de cette humeur. *Si je ne puis*, dit-il à Saint Jerome *vous exposer avec liberté ce qui paroit defectueux dans vos écrits, & que vous n'en puissiez faire de même à l'égard des miens, sans que nous nous rendions suspects l'un à l'autre de jalousie, & de manque d'amitié, laissons plûtôt tout cela, & ne mettons pas nôtre vie & nôtre salut en danger. Qu'il manque plûtôt quelque chose à la science qui enfle, pourveu que nous ne blessions point la charité qui édifie.* Et dans une autre de ses Lettres *Il me semble*, dit-il, *que nous devrions user envers nous non seulement de la charité, mais aussi de la liberté de l'a-*

Aug. Epist. 250

Epist. 15.

Epist. 19.

l'amitié, & qu'ainsi nous ne devrions pas nous dissimuler l'un à l'autre ce qui nous peut déplaire dans nos écrits, pourveu que nous le fissions avec un esprit queDieu approuve dans la charité fraternelle. Mais si vous ne croyez pas que nous puissions user entre nous de cette conduite sans blesser dangereusement la charité, nous ferons mieux de nous en abstenir. Car encoreque cette sorte de charitéque je desirerois que nous pratiquassions ensemble soit bien plus relevée, il vaut mieux neanmoins avoir cette autreàlaquelle vous me reduisez, que de n'en avoir point du tout. Illa enim charitas quam tecum habere vellem profecto major est, sed melior hæc minor quam nulla est. Si un Saint se trouvoit donc obligé d'en user ainsi envers un autre Saint,on voit aisément qu'on peutbien en être reduit là enversd'autres, & qu'ainsi la charité même demande quelquefois qu'on vive dans cette reserve avec ses amis, lorsqu'ils ne donnentpas plus d'ouverture à leur découvrir ses sentimens.

Outre la reputation de delicatesse,il y en a encore une autre qui éloigne étrangement nos amis mêmes de nous parler avec liberté, c'est celle d'être attachez à nôtre sens & fortement prevenus de nos pensées. Car lorsque nous avons donné cette idéede nous personnepresque ne sehazarde de nous contredire, principalement si nous avons quelque consideration qui porte les gensàse ménager avecnous. Ainsi chacun se tient dans

la reserve, & nous laisse croire ce que nous voulons, en s'en mocquant souvent dans son cœur. Il est vrai qu'il ne seroit pas juste de pretendre qu'afin de ne pas passer pour opiniâtre à l'égard de ceux qui voudroient être crûs de tout ce qu'ils proposent, on fût obligé de témoigner qu'on approuve des sentimens qu'on n'approuve pas en effet, & de se rendre à tous les avis que le premier venu s'avisera de nous donner; mais il est aisé d'éviter la reputation d'être attaché à son sens sãs passer à cette extremité. Il n'y a pour cela qu'à distinguer la fermeté raisonnable, qui est une vertu, de l'opiniâtreté qui est un vice; ce qui n'est pas difficile, si l'on considere le droit que la raison nous donne sur l'esprit des autres.

Nous ne pouvons exiger avec justice de qui que ce soit qu'il se rende à nos sentimẽs quand il n'en est pas convaincu, ni l'accuser pour cela d'opiniâtreté. Car si c'est par lumiere, qu'il n'en est pas persuadé, il est loüable de ne se pas rendre à la fausseté si c'est manque d'intelligence & de lumiere. On peut l'accuser de ses défauts, mais non de celui d'opiniâtreté. Mais le monde aussi ne commet pas cette injustice, quand on lui rend d'ailleurs ce qu'il a droit d'exiger de nous Et voici en quoi cela consiste. Encore que les hommes ne soient pas dans cette vie absolument incapables de connoître aucune verité avec certitude, il y a neanmoins

tant

tant de choses qu'ils ne voyent qu'obscurément, & ils se trompent même si souvent en prenant pour certain ce qui ne l'est pas, en ne considerant les objets que confusément, & en n'y voyant pas tout ce qui est necessaire pour en juger, que le moins qu'ils doivent faire; c'est d'avoir une defiance generale de leurs sentimens & de leurs pensées, lors qu'elles ne sont pas expressément confirmées par la foi & par l'authorité de l'Eglise. Cette défiance ne fait pas qu'ils soient indeterminez; & qu'ils ne prennent aucun parti, mais elle les empêche de proposer leurs pensées d'un air decisif, & de se choquer quand on les contredit. Elle leur fait écouter & examiner de bonne foi les raisons qu'on allegue contre leur sentiment. Enfin elle leur fait rejetter les opinions qu'ils n'approuvent pas avec tant de modestie, qu'on demeure persuadé qu'ils auroient été disposez à les embrasser, s'ils avoient eu assez de lumiere pour en penetrer les raisons. Voilà la disposition que le monde exige de nous, & qu'il en exige avec raison, parce que nous y devons être en effet. Et le contraire de cette disposition, c'est à-dire, cette assurance qui exclut même la défiance generale, cet air décisif, cette maniere de rejetter les opinions des autres sans prendre presque la peine de les examiner, comme s'ils étoient incapables de trouver la verité, ou que l'on fut incapable de se tromper, est proprement

ce qu'on appelle opiniâtreté.

C'est là ce qui rebute le monde & qui l'éloigne de nous parler librement, parce qu'on suppose toûjours que ce seroit en vain qu'on le feroit que lorsque nous avons pris parti, nous ne revenons jamais, qu'aprés avoir bien contesté il faudroit toûjours qu'il se trouvât que nous avons raison, & que les autres ont tort. Ainsi chacun aime mieux laisser tout là, & nous abandonner à nos lumieres sans nous proposer les siennes.

On produit à peu prés le même mauvais effet, si sans entrer en contestation & sans temoigner d'opiniâtreté & de chagrin, on demeure neanmoins dans une certaine froideur, sans faire paroître ni qu'on approuve ni qu'on desaprouve la liberté que nos amis prennent de nous dire leurs sentimens. Car comme ils sont portez naturellement à croire que cette liberté ne nous est pas agréable, & qu'ils sont en défiance sur ce point; quiconque ne détruit pas cette impression par son air & par sa maniere de répondre, donne lieu de croire qu'il veut bien qu'elle subsiste, & son silence étant pris avec beaucoup d'apparence pour une marque de mécontentement, le monde se tient quitte de faire à l'avenir de pareilles tentatives.

CHA-

CHAPITRE XII.

Regles pour entendre le langage des avertissemens, de la flatterie & du silence.

SI nous avions soin d'éviter ces défauts & les autres semblables, nous engagerions nos veritables amis à nous dire quelquefois ce qu'ils pensent de nos actions, & à nous rapporter de quelle sorte elles sont prises dans le monde. Mais pour juger bien de ce qu'ils nous disent, il faut avoir dans l'esprit cette regle, que comme la complaisance naturelle, la crainte de choquer,& l'honnêteté même oblige ceux qui nous parlent de nos défauts.de se moderer beaucoup dansles expressions,si nous voulons connoîtreleur sentiment au juste, il faut que nous ajoûtions de nous-mêmes ce qui manqueà leurs paroles, & ne pas supposer que ces pensées leur naissent dans l'esprit avec tous ces temperamens, & ces adoucissemēs.Faisons donc état qu'on ne nous dit jamais qu'une bien petite partie de ce qu'on pense de nous, & qu'il faut multiplier en quelque sorte tout ce qu'on nous en dit pour trouver le vrai. Si l'on nous dit que l'on trouve un peu à redire à quelque chose que nous avons faite, cela signifie qu'on y trouve beaucoup à redire.Si l'on dit que l'on fait quelque difficulté sur

quelque raisonnement, cela veut dire qu'on le croit faux & ridicule. Si l'on nous dit que l'on n'a point à entrer dans quelqu'une de nos pensées, cela veut dire, qu'on la desaprouve & qu'on la condamne. Si l'on avertit qu'il y a des gens qui se blessent de certaines actions, c'est à dire, qu'il y a grand nombre de personnes qui s'en sçandalisent. Enfin il faut supposer que la langue des avertissemens est une lãgue particuliere qu'on ne s'y exprime qu'à demi; que ce ne sont que reticences perpetuelles, & qu'à moins que d'y suppléer & d'entendre à demi mot, on est trompé par ceux mêmes qui s'efforcent de nous tromper.

Si l'on avoit autant de subtilité & de finesse pource qui regarde son veritable bien qu'on en a d'ordinaire pour ses interêts, on ne decouvriroit pas seulement la verité au travers des petits nuages, dont l'honnêteté & la prudence se servent pour l'adoucir & la temperer, mais on sçauroit même la discerner dans l'obscurité du mensonge & du silence. On l'altere par le mensonge des flateries. On la cahe par le silence. Mais il ne tient le plus souvent qu'à nous de la distinguer dans l'un & dans l'autre. Car il y a toûjous quelque chose de vrai dans la flaterie même, & le silence a aussi son langage; ce qui a donné lieu à saint Jerôme d'appeller le silence de saint Aselle, *silentium loquens.*

Pour comprendre ce qu'il peut y avoir de

vray

vrai dans la flaterie, il n'y a qu'à distinguer le sens precis des expressions d'avec les pensées qu'elles nous donnent lieu de lire dans l'esprit de ceux qui s'en servent. Il n'y a point de verité dans le sens precis des expressions des flateurs, puisque nous prenons ici le terme de flaterie pour une fausse loüange. Mais elles donnent lieu de connoître plusieurs de leurs pensées, & de nous instruire par ces pensées de plusieurs veritez qui nous regardent.

La premiere est que lors qu'ils donnent ces loüanges, ils croyent tout le contraire de ce qu'ils disent, & meprisent autant dans leur cœur ceux à qui ils les donnent, qu'ils témoignent au dehors d'estime pour eux.

La seconde se tire de la nature des loüanges qu'ils choisissent. Car ils en prennent d'ordinaire la matiere de choses vrayment loüables qu'ils attribuent faussement à ceux qu'ils veulent flatter Ainsi ceux à qui l'on donne ces loüanges n'en doivent conclure, ni qu'ils ayent effectivement ces qualitez qu'ō leur attribuë, ni qu'il y ait des gens qui les croyent, mais seulement que ces qualitez sont loüables en elles-mêmes, & qu'il seroit à souhaiter qu'ils les eussent; c'est à dire qu'ils peuvent apprendre par là non ce qu'ils sont, mais ce qu'ils devroient être. C'est la reflexion que saint Augustin fait sur la loüange que Ciceron donne à Cesar de n'oublier rien que les injures: *Nihil oblivisci nisi*

injurias, dicebat, hoc, dit il, *tam magnus laudator, aut tam magnus adulator. Sed si laudator talem Cæsarem noverat; si autem adulator, talem esse debere ostendebat principem civitatis qualem illum fallaciter prædicabat. Ce que Ciceron dit à Cesar*, dit ce Pere, *étoit ou une grande loüange ou une grande flatterie; si c'étoit une loüange il falloit qu'il crût que Cesar étoit tel en effet; & si c'étoit une flatterie, il faisoit toûjours voir par là que celui qui commande à un Etat doit avoir les qualitez qu'il attribuoit faussement à Cesar.*

La troisiéme chose que la flatterie nous apprend est de la même espece que la premiere. C'est que non seulement le flatteur ne croit pas ce qu'il dit, mais qu'il suppose de plus que celui qu'il flatte est assez dupe pour se laisser tromper par ses flatteries & pour les prendre pour des loüanges sinceres. Et comme on ne sçauroit approuver de fausses loüanges qu'en se flattant soi-même, tout flatteur condamne dans soi-même d'illusion & de vanité celui qu'il flatte. C'est là le jugement qu'il en porte. Enfin comme c'est par interêt & non par inclinatiõ que l'on se porte à la flatterie, & que l'on s'en sert seulemẽt comme d'un moyen pour obtenir des grands ce qu'on pretend d'eux, il faut que les flatteurs jugent encore que ceux à qui ils donnent ces fausses loüanges, sont assez amoureux d'eux-mêmes pour se laisser gagner par cette

cette tromperie grossiere. De sorte que si tout ce qui est dans l'esprit d'un flatteur étoit developé & exprimé, on le pourroit reduire à cet étrange compliment. Ne vous imaginez pas, Monsieur, que je croye rien de ces loüanges que je vous donne. J'ai pour vous tout le juste mépris que vous meritez; mais comme je sçai que vous êtes assez vain pour croire qu'on ait dans le cœur les sentimens d'estime que je vous temoigne, & que l'amour excessif que vous avez pour vous-même vous pourra disposer par là à me faire les graces que je souhaite, j'ai crû pour les obtenir devoir employer un moyen qui devroit attirer tout le contraire. Voilà ce que les Grands pourroient voir dans l'esprit de la plûpart des gens qui les loüent, s'ils sçavoient joindre aux impressions de ces flatteurs ce qu'ils pourroient connoître de leurs pensées. Mais comme cela les incommoderoit, ils aiment mieux n'être pas si penetrans, & s'arrêter à l'écorce des paroles. Et c'est par la connoissance qu'on a de cette disposition que l'on se hazarde d'employer ce mauvais moyen.

Le langage du silence consiste dans les pensées; le silence même fait voir dans l'esprit de ceux qui se taisent certaines veuës. Par exemple quand on évite de parler d'un certain défaut devant les Grands, cela marque qu'on les y croit sujets, & qu'on a peur qu'ils ne prennent pour eux ce qu'on en diroit. De

méme quand en leur presence on ne loue point de certaines gens, cela veut dire qu'on s'imagine qu'ils ne les aiment pas, & qu'ils sont prevenus contre eux. Ainsi ils n'ont qu'à remarquer les discours qu'on évite devant eux, pour sçavoir quelles preventions & quels défauts on leur attribuë. Et comme on ne parle de rien tant en l'absence des gens, que des choses dont on n'ose parler en leur presence, ils peuvent aussi juger par ces discours qu'on ne fait jamais devant eux, quels sont ceux qui entrent souvent dans l'entretien quand on est éloigné d'eux.

CHAPITRE XIII.

Qu'il y a toûjours bien des choses que nous ne connoîtrons jamais en nous. Bornes dans lesquelles il se faut renfermer en s'étudiant soi-même.

LA pratique de ces moyens n'est pas seulement utile à nous faire connoître quantité de défauts que nous ne connoissons pas, mais elle est trés-propre aussi à obtenir de Dieu qu'il nous assiste de ses lumieres dans cette étude de nous-mêmes à quoi nous nous appliquons. Il ne faut pas neanmoins pretendre, quelque progrés qu'on y fasse, de pouvoir jamais arriver à se cõnoître parfaitement. Il y a toûjours dans le cœur de l'hõme,

me, tant qu'il est en cette vie, des abîmes impenetrables à toutes ses recherches. Et c'est même une partie de la connoissance qu'on peut avoir de soi-même, que de bien comprendre que l'on ne se connoît pas avec assûrance dans ce qui paroît même de plus essentiel & de plus important.

Car on ne connoît jamais avec certitude ce qu'on appelle le fond du cœur, ou cette premiere pente de l'ame qui fait qu'elle est ou à Dieu, ou à la creature. Je veux dire qu'on ne connoît jamais certainement que l'on soit à Dieu, quoi que l'on puisse connoître quelquefois avec certitude que l'on n'y est pas.

On ne connoît point non plus avec une assûrance entiere l'habitation de Dieu dans l'ame comme dans son temple, parce que c'est une suite de cette premiere pente du cœur.

On ne connoît point avec certitude dans les actions particulieres si l'amour de Dieu en est le principe, ou si la nature & la coûtume n'empruntent point la forme de l'amour de Dieu.

Nul ne connoit avec certitude si ses pechez sont remis. On ne connoit point le dégré précis de sa foiblesse & de sa force. On ne connoit point ce que Dieu nous impute, ou ne nous impute pas des productions continuelles de nôtre concupiscence.

Enfin

Enfin on ne connoit avec évidence ni les approches de Dieu, ni son éloignement. Car souvent on croit avoir la grace, lorsque l'esprit n'est occupé que de pensées & de mouvemens tout naturels, & souvent aussi on prend pour des mouvemens de la nature de veritables operations de la grace.

On doit donc supposer qu'avec toute nôtre étude & toutes nos recherches, nous demeurerons toûjours inconnus à nous-mêmes en cette vie. Mais comme cette ignorance necessaire est dans l'ordre de Dieu, il la faut souffrir humblement, & croire même qu'il nous est utile d'y demeurer. Il n'y a que l'ignorance volontaire que nous devons éviter, parce qu'elle est contraire à cet ordre.

En un mot, nous ne devons desirer de nous connoître qu'autant que Dieu le veut. Et Dieu ne veut que nous nous connoissions qu'autant qu'il nous est necessaire pour nous humilier, & pour nous conduire. Ainsi toute application à percer dans le fond de nôtre cœur qui n'est pas renfermée dans ces bornes, n'est point agréable à Dieu, & ne nous sçauroit être utile.

Il ne faut donc pas tellement s'occuper de ses défauts que sous pretexte d'éviter la presomption, on tombe dans le découragement & dans le trouble. C'est pourquoi, quoi qu'on ait dit de ce portrait qu'il faut essayer de faire de soi-meme; s'il

ar-

arrivoit neanmoins qu'on fut tellement effrayé de ces objets que l'ame en pût être en quelque sorte renversée, il vaudroit beaucoup mieux l'en détourner pour ne l'occuper que de la misericorde de Dieu.

CHAPITRE XIV.

Qu'il se faut faire justice dans l'examen de soi-même, & temperer cette connoissance par la veuë de la misericorde de Dieu.

ON doit encore avoir soin dans tout cet examen de ses actions & de ses mouvemens interieurs, de se faire la même justice qu'on se croiroit obligé de faire aux autres, c'est-à-dire de ne se pas condamner sans évidence.

Il est vrai que nous ignorons si nos meilleures actions sont bonnes & agréables à Dieu, mais nous sçavons encore moins qu'elles lui soient desagreables.

Il s'y mêle quantité de veuës humaines & corrompuës, mais nous ne sçavons point si ces veuës sont volontaires, ni quelle part nous y avōs, si ce ne sont point de purs mouvemēs de la cōcupiscence que Dieu ne nous impute point, ou des tentations de l'enne-

qui nous rendent encore moins coupables.

Nous reconnoissons en nous un fond infini de corruption; mais ce fond, quel qu'il soit, ne nous rend point coupables, lors qu'il y a un autre fond d'amour de Dieu & de la justice qui possede nôtre cœur.

Nous avons commis, & nous commettons à toute heure une infinité de fautes; mais Dieu nous pardonne aussi à toute heure cette infinité de fautes, lorsque nous revenons à lui avec une veritable humilité. Et ainsi nous ne sçavons si ces fautes subsistent devant ses yeux.

Que faut-il donc faire dans cette ignorance? Il faut s'humilier sous la main de Dieu, mais non pas se condamner; car ce seroit s'attribuer une connoissance que nous n'avons pas.

Enfin la principale précaution qu'on doit apporter dans l'étude de soi même, c'est de ne s'y appliquer pas si uniquement, qu'on ne la joigne toûjours avec la consideration de la misericorde infinie de Dieu, qui surpasse tellement toutes nos miseres qu'elles ne sont qu'une goute en comparaison de cet Ocean infini. C'est donc dans cette mer immense qu'il les faut noyer avec une confiance entiere. Elles sont grandes étant considerées en elles-mêmes, mais elles ne sont rien étant comparées à la grandeur infinie de l'amour de Dieu pour nous, & du prix qu'il a donné pour nous delivrer. Elles doivent nous

nous abaisser sans nous abatre, comme la veuë de la misericorde de Dieu nous doit consoler sans nous élever. Dieu nous a voulu donner ces deux grands objets, de nôtre misere & de sa misericorde, pour tenir nôtre ame dans un juste équilibre. Il y a toûjours du danger à considerer l'un sans l'autre; mais l'union de ces deux veuës établit l'ame dans le veritable état où elle doit être durant cette vie, qui est celui d'une crainte salutaire fondée sur la veuë de nos miseres, & d'une humble confiance appuyée sur la misericorde de Dieu.





SECOND TRAITÉ.

DE LA CHARITÉ, ET DE L'AMOUR PROPRE.

CHAPITRE I.

Charité & amour propre, ſemblables dans leurs effets. Ce qu'il faut entendre par le nom d'amour propre. Que c'eſt la haine qu'on a pour l'amour propre des autres qui l'oblige à ſe déguiſer.

Quoi qu'il n'y ait rien de ſi oppoſé à la charité qui rapporte tout à Dieu que l'amour propre qui rapporte tout à ſoi, il n'y a rien neanmoins de ſi ſemblable aux effets de la charité, que ceux de l'amour propre; car il marche tellement par les mêmes voyes, qu'on ne ſçauroit preſque mieux marquer celles où la charité nous doit porter

porter, qu'en decouvrant celles que prend un amour propre éclairé, qui ſçait connoître ſes vrais interêts, & qui tend par raiſon à la fin qu'il ſe propoſe.

Cette conformité d'effets en des principes ſi differens ne paroîtra point étrange à ceux qui auront bien compris la nature de l'amour propre. Mais pour la connoître, il faut d'abord conſiderer l'amour propre dans ſon fond & dans ſes premieres pentes, afin de voir enſuite de quelle ſorte il ſe déguiſe pour ſe dérober à la veuë du monde.

Le nom d'amour propre ne ſuffit pas pour nous faire connoître ſa nature, puis qu'on ſe peut aimer en bien des manieres. Il faut y joindre d'autres qualitez pour s'en former une veritable idée. Ces qualitez ſont, que l'homme corrompu non ſeulement s'aime ſoi-même, mais qu'il s'aime ſans bornes & ſans meſure, qu'il n'aime que ſoi, qu'il rapporte tout à ſoi. Il ſe deſire toutes ſortes de biens, d'honneurs, de plaiſirs, & il n'en deſire qu'à ſoi-même, ou par rapport à ſoi-même. Il ſe fait le centre de tout, il voudroit dominer ſur tout, & que toutes les creatures ne fuſſent occupées qu'à le contenter, à le loüer, à l'admirer. Cette diſpoſition tyrannique étant empreinte dans le fond du cœur de tous les hommes, les rend violens, injuſtes, cruels, ambitieux, flatteurs, envieux, inſolens, querelleux. En un mot elle renferme les ſemences de tous

les

les crimes & de tous les deteglemens des hommes, depuis les plus legers, jusqu'aux plus detestables. Voilà le monstre que nous renfermons dans nôtre sein. Il vit & il regne absolument en nous, à moins que Dieu n'ait détruit son empire en versant un autre amour dans nôtre cœur. Il est le principe de toutes les actions qui n'en ont point d'autre que la nature corrompuë: & bien loin qu'il nous fasse de l'horreur, nous n'aimons & ne haïssons toutes les choses qui sont hors de nous, que selon qu'elles sont conformes ou contraires à ses inclinations.

Mais si nous l'aimons dans nous-mêmes, ils s'en faut bien que nous ne le traitions de même, quand nous l'apercevons dans les autres. Il nous paroît alors au contraire sous sa forme naturelle, & nous le haïssons même d'autant plus que nous nous aimons, parce que l'amour propre des autres hommes s'oppose à tous les desirs du nôtre. Nous voudrions que tous les autres nous aimassent, nous admirassent, pliassent sous nous, qu'ils ne fussent occupez que du soin de nous satisfaire. Et non seulement ils n'en ont aucune envie, mais ils nous trouvent ridicules de le pretendre, & ils sont prêts de tout faire, non seulement pour nous empécher de réüssir dans nos desirs; mais pour nous assujettir aux leurs, & pour exiger les mêmes choses de nous. Voilà donc par là tous les hommes aux mains les uns contre les autres; & si celui

celui qui a dit qu'ils naissent dans un état de guerre, & que chaque homme est naturellement ennemi de tous les autres hommes, eût voulu seulement representer par ces paroles la disposition du cœur des hommes les uns envers les autres, sans pretendre la faire passer pour legitime & pour juste, il auroit dit une chose aussi conforme à la verité & à l'experience, que celle qu'il soûtient, est contraire à la raison & à la justice.

CHAPITRE II.

Comment l'amour propre a pû unir les hommes dans une même societé. Description de ces societez formées par l'amour propre.

ON ne comprend pas d'abord comment il s'est pû former des Societez, des Republiques & des Royaumes de cette multitude des gens pleins de passions si contraires à l'union, & qui ne tendent qu'à se détruire les uns les autres: mais l'amour propre qui est a cause de cette guerre, sçaura bien le moyen de les faire vivre en paix. Il aime la domination, il aime à s'assujettir tout le monde, mais il aime encore plus la vie & les cõmoditez & les aises de la vie, que la domination; & il voit clairement que

que les autres ne sont nullement disposez à se laisser dominer, & sont plûtôt prêts de lui ôter les biens qu'il aime le mieux. Chacun se voit donc dans l'impuissance de réüssir par la force dans les desseins que son ambition lui suggere, & apprehende même justement de perdre par la violence des autres les biens essentiels qu'il possede. C'est ce qui oblige d'abord à se reduire au soin de sa propre conservation, & l'on ne trouve point d'autre moyen pour cela que de s'unir avec d'autres hommes pour répousser par la force ceux qui entreprendroient de nous ravir la vie ou les biens. Et pour affermir cette union, on fait des loix, & on ordonne des châtimens contre ceux qui les violent. Ainsi par le moyen des roües & des gibets qu'on établit en commun, on reprime les pensées & les desseins tiranniques de l'amour propre de chaque particulier.

La crainte de la mort est donc le premier lien de la societé civile, & le premier frein de l'amour propre. C'est ce qui reduit les hommes malgré qu'ils en ayent à obéïr aux loix, & qui leur fait tellement oublier ces vastes pensées de domination, qu'elles ne s'élevent presque plus dans la plûpart d'eux, tant ils voyent d'impossibilité à y réüssir.

Ainsi se voyant exclus de la violence ouverte, ils sont reduits à chercher d'autres voyes, & à substituer l'artifice à la force, & ils n'en trouvent point d'autre que de tâ-

cher de contenter l'amour propre de ceux dont ils ont besoin, au lieu de le tiranniser.

Les uns tâchent de se rendre utiles à ses interêts, les autres employent la flatterie pour le gagner. On donne pour obtenir. C'est la source & le fondement de tout le commerce qui se pratique entre les hommes, & qui se diversifie en mille manieres. Car on ne fait pas seulement trafic de marchandise qu'on donne pour d'autres marchandises, ou pour de l'argent, mais on fait aussi trafic de travaux, de services, d'assiduitez, de civilitez; & on échange tout cela, ou contre des choses de même nature, ou contre des biens plus réels, comme quand par de vaines complaisances on obtient des commoditez effectives.

C'est ainsi que par le moyen de ce commerce tous les besoins de la vie sont en quelque sorte remplis, sans que la charité s'en mêle De sorte que dans les états où elle n'a point d'entrée, parce que la vraye Religion en est bannie; on ne laisse pas de vivre avec autant de paix, de seureté, & de commodité, que si l'on étoit dans une Republique de Saints.

Ce n'est pas que cette inclination tirannique qui porte à vouloir dominer par la force sur les autres, ne soit toûjours vivante dans le cœur des hommes; mais comme ils se voyent dans l'impuissance d'y réüssir, ils sont con-

contraints de la dissimuler, jusqu'à ce qu'ils se soient fortifiez, en gagnant d'autres hommes par des voyes de douceur, pour avoir ensuite le moyen d'en assujettir d'autres par la force. Chacun songe donc d'abord à ocuper les premieres places de la societé où il est; & si l'on s'en voit exclus, on pense à celles qui suivent. En un mot, on s'éleve le plus qu'on peut, & on ne se rabaisse que par contrainte. Dans tout état, & dans toute condition, on tâche toujours de s'acquerir quelque sorte de préeminence, d'authorité d'intendance, de consideration, de juridiction, & d'étendre son pouvoir autant que l'on peut. Les Princes font la guerre à leurs voisins pour étendre les limites de leurs Etats. Les Officiers de divers Corps d'un même Etat entreprennent les uns sur les autres. On tâche de se supplanter & de se rabaisser l'un l'autre dans tous les emplois & dans tous les ministeres; & si les guerres que l'on fait ne sont pas si sanglantes que celles que se font les Princes, ce n'est pas que les passions n'y soient aussi vives & aussi aigres, mais c'est pour l'ordinaire que l'on craint les peines dont les loix menacent ceux qui ont recours à des moyens violens.

Rien n'est plus propre pour representer ce monde spirituel formé par la concupiscence que le monde materiel formé par la nature, c'est à dire cét assemblage de corps qui

qui composent l'Univers. Car l'on y voit même que chaque partie de la matiere tend naturellement à se mouvoir, à s'étendre, & à sortir de sa place, mais qu'étant pressée par les autres corps, elle est reduite à une espece de prison, dont elle s'échape si tôt qu'elle se trouve avoir plus de force que la matiere qui l'environne. C'est l'image de la contrainte où l'amour propre de chaque particulier est reduit par celui des autres, qui ne lui permet pas de se mettre au large autant qu'il voudroit. Et l'on va voir tous les autres mouvemens representez dans la suite de cette comparaison. Car comme ces petits corps emprisonnez venant à unir leurs forces & leurs mouvemens, forment de grands amas de matiere que l'on apelle des tourbillons, qui sont comme les Etats & les Royaumes: & que ces tourbillons étant eux-mêmes pressez & emprisonnez par d'autres tourbillons, comme par des Royaumes voisins, il se forme de petits tourbillons dans chaque grand tourbillon, qui suivant le mouvement general du grand corps qui les entraîne, ne laissent pas d'avoir un mouvement particulier, & de forcer encore d'autres petits corps de tourner autour d'eux : de même les Grands d'un Etat suivent tellement le mouvement qu'ils ont leurs interêts particuliers & sont comme le centre de quantité de gens qui s'attachent à leur fortune. Enfin, comme tous ces petits corps entraînez par les tour-

billons tournent encore autant qu'ils peuvent autour de leur centre, de même les petits qui suivent la fortune des Grands & celle de l'Etat, ne laissent pas dans tous les devoirs & les services qu'ils rendent aux autres de se regarder eux-mêmes, & d'avoir toûjours en veuë leur propre interêt.

CHAPITRE III.

Que la plus generale inclination qui naisse de l'amour propre est le desir d'être aimé.

CE que l'amour propre recherche particulierement dans la domination, c'est que nous soyons regardez des autres comme grands & puissans, & que nous excitions dans leur cœur des mouvemens de respect & d'abaissemens conformes à ces idées. Mais quoi que ce soient là les impressions qui lui sont les plus agreables, ce ne sont pas neanmoins les seules dont il se nourri. Il aime generalement tous les mouvemens qui lui sont favorable, comme l'admiration, la confiance, & principalement l'amour. Il y a bien des gens qui ne font gueres ce qu'il faut pour se faire aimer, mais il n'y en a pas qui ne soient bien aises d'être aimez, & qui ne regardent avec plaisir dans les autres cette pente du cœur tourné vers eux, qui est ce

que

que l'on appelle amour. Que s'il ne paroit pas qu'on travaille fort à s'attirer cet amour, c'est qu'on aime encore mieux imprimer des sentimens de crainte & d'abbaissement sous sa grandeur, ou que desirant avec trop de passion de plaire à certaines gens, on se met moins en peine de plaire aux autres.

Mais cela n'empêche pas que lors même qu'étant emporté par des passions plus fortes, on se conduit d'une maniere peu propre à se faire aimer, on ne voulût être aimé, & qu'on ne se sente incommodé lorsqu'on apperçoit dans l'esprit des autres des mouvemens de haine & d'aversion. Il y a même quantité de gens, en qui l'inclination de se faire aimer est plus forte que celle de dominer, & qui craignent plus la haine & l'aversion des hommes & les jugemens qui les produisent, qu'ils n'aiment d'être riches, puissans & grands. Enfin au lieu qu'il y a peu de grands & peu même de gens qui puissent aspirer à la grandeur, il n'y a personne au contraire qui ne puisse pretendre à se faire aimer.

Si le desir d'être aimé n'est donc pas la plus forte passion qui naisse de l'amour propre, elle est au moins la plus generale. Les vûës d'interêt, d'ambition, de plaisir en arrêtent souvent les effets, mais ils ne l'étouffent jamais entierement. Elle est toûjours vivante au fond du cœur, & dés qu'elle se trouve en liberté, elle ne manque pas d'agir, & de

nousporter à tout ce qui nouspeut procurer l'amour des hommes, comme elle nous fait éviter tout ce que nous nous imaginons qui nous peut attirer leur aversion. Il est vrai qu'on se trompe quelquefois dans le discernement que l'on fait de ces choses qui attirent l'amour ou la haine, & qu'il y en a qui en jugent beaucoup mieux les uns que les autres. Mais soit que l'on s'y trompe, ou que l'on ne s'y trompe pas, c'est toûjours la même passion qui agit, & qui fuit ou recherche les mêmes objets. Il y a même un discernement commun à tous les hommes, jusqu'à un certain degré; c'est à dire, qu'ils connoissent tous jusqu'à quelque point, que certaines actions excitent la haine: & d'autres l'amour.

CHAPITRE IV.

Que l'amour propre suit la charité en plusieurs choses; & particulierement en se cachant. En quoi consiste l'honnêteté humaine.

IL n'est pas besoin d'entrer plus avant dans la description particuliere des démarches de l'amour propre, pour faire comprendre combien il imite de prés la charité. Il sufit de dire que l'amour propre nous empêchant par la crainte du châtiment de violer les loix nous éloigne par là de l'exterieur de tous les crimes, & nous rend ainsi semblables au dehors à ceux qui les évitent par charité:

Que

Que comme la charité soulage les necessitez des autres dans la vûë de Dieu, qui veut que nous reconnoissions ses bienfaits en servant le prochain : de même l'amour propre les solage dans la veuë de son propre interêt : & qu'enfin il n'y a gueres d'actions où nous soyons portez par la charité qui veut plaire à Dieu, où l'amour propre ne nous puisse engager pour plaire aux hommes.

Mais quoi que l'amour propre tende par ces trois mouvemens à contrefaire la charité, il faut pourtant avoüer que le dernier en approche de plus prés, & qu'il est beaucoup plus étendu que les deux autres. Car il y a bien des occasions, où ni la crainte, ni l'interêt n'ont point de lieu ; & l'on distingue souvent assez aisément ce que l'on fait, ou par une crainte humaine, ou par un interêt grossier, de ce que l'on fait par un mouvement de charité. Mais il n'en est pas de même de la recherche de l'amour, & de l'estime des hommes. Cette inclination est si fine & si subtile, & en même tems si étenduë, qu'il n'y a rien où elle ne se puisse glisser ; & elle sçait si bien se revêtir des apparences de la charité, qu'il est presque impossible de connoître nettement ce qui l'on distingue. Car en marchant par les mêmes voyes, & produisant les mêmes effets, elle efface avec une adresse merveilleuse toutes les traces & tous les caracteres

de l'amour propre dont elle naît: parce qu'elle voit bien qu'elle n'obtiendroit rien de ce qu'elle pretend, s'ils étoient remarquez. La raison en est, que rien n'attire tant l'aversion que l'amour propre, & qu'il ne sçauroit se montrer sans l'exciter. Nous l'éprouvons nous mêmes à l'égard de l'amour propre des autres. Nous ne saurions le souffrir sitôt que nous le decouvrons: & il nous est aisé de juger par là qu'ils ne sont pasplus favorables au nôtre quand ils le decouvrent.

C'est ce qui porte ceux qui sont sensibles à la haine des hommes, & qui n'aiment pas à s'y exposer, à tâcher de soustraire autant qu'il leur est possible leur amour propre à la veuë des autres; à le deguiser, à ne le montrer jamais sous sa forme naturelle, & à imiter la conduite de ceux qui en seroient entierement exempts; c'est-à-dire des personnes animées de l'esprit de charité, & qui n'agiroient que par charité.

Cette suppression de l'amour propre est proprement ce qui fait l'honnêteté humaine & en quoi elle consiste; & c'est ce qui a donné lieu à un grand Esprit de ce siecle, de dire que la vertu Chrêtienne detruit & aneantit l'amour propre, & que l'honnêteté humaine le cache & le supprime.

Ainsi cette honnêteté qui a été l'idôle des sages Payens, n'est rien dans le fond qu'un amour propreplus intelligent & plus adroit que celui du commun du monde, qui sçait évi-

éviter ce qui nuit à ses desseins; & qui tend à son but qui est l'estime & l'amour des hommes par une voye plus droite & plus raisonnable. C'est ce qui est aisé de faire voir, en montrant comment l'amour propre imite ses principales actions de la charité.

CHAPITRE V.

Comment l'amour propre imite l'humilité.

IL n'est pas difficile de comprendre de quelle sorte la charité nous rend humbles. Car nous faisant aimer la justice qui est Dieu même, elle nous fait haïr l'injustice qui lui est contraire. Or c'est une injustice toute visible qu'étant comme nous sommes pleins de defauts, & coupables de tant de pechez, nous voulions encore être honorez des hommes, & que nous pretendions meriter leurs loüanges, ou par des qualitez humaines, & par consequent vaines & frivoles, ou par des dons que nous avons reçûs de Dieu, & qui ne nous apartiennent point. Non seulement il n'est pas juste que le pecheur soit honoré; mais il est juste qu'il soit abaissé & humilié. C'est la Loi éternelle qui l'ordonne: non seulement la charité consent à cette Loi, mais elle l'aime, & par l'amour qu'elle lui porte, elle embrasse avec

joye toutes les humiliations & tous les abbaissemens. Elle nous fait haïr tout ce qui sent l'orgueïl & la vanité; & comme elle condamne ces mouvemens, lorsqu'ils s'élevent dans nôtre cœur, elle les empêche aussi de se produire au dehors par nos paroles & par nos actions, & elle les reduit ainsi à une exacte modestie.

Mais il n'y a rien en cela que l'amour propre n'imite parfaitement. Car voyant le cœur de chaque homme tout tourné vers soi-même; & naturellement ennemi de l'élevation d'autrui, il a grand soin de ne se pas exposer à son chagrin & à sa malignité.

Quiconque se loüe & étale ce qu'il croit avoir de bon, pretend par là appliquer les autres à soi, & c'est à peu prés la même chose que s'il les prioit bonnement de lui donner des loüanges, & de le regarder avec estime & avec amour. Or il n'y a gueres de priere qui paroisse plus incivile & plus incommode à l'amour propre des hommes que celle-là. Il s'en irrite, & n'y repond gueres autrement que par la mocquerie & par le mepris. Ainsi ceux qui sont assez fins pour connoître ses caprices, évitent de lui faire de ces sortes de demandes, c'est à dire qu'ils s'éloignent generalement de tout ce qui sent la vanité, de tout ce qui tend à se faire remarquer & à mettre en vûë ses avantages, & ils tâchent au contraire de paroître n'y faire point d'attention, & ne les connoître pas

en eux. Et c'eſt là la modeſtie que l'honnêteté peut procurer.

Non ſeulement l'honnêteté fait éviter les vanitez baſſes & groſſieres, & les loüanges declarées que l'on ſe donne à ſoi même; mais comme elle ſçait que l'amourpropre des autres eſt admirablement fin à decouvrir les detours que l'on pourroit prendre pour faire voir en nous ce que nous deſirons d'y montrer; elle renonce à ces petits artifices, & s'étudie à les éviter. Elle nous porteroit même plûtôt à parler de nous directement, & à decouvert, qu'à ſe ſervir de ces mechantes fineſſes, parce qu'elle apprehende toûjours d'y être ſurpriſe, & qu'elle ſçait que quand on les apperçoit, on prend encore plus de plaiſir à les tourner en ridicules. Ainſi il n'y a rien de plus ſimple & de plus humble que ſes diſcours. Elle ne ſe produit ni ne ſe montre par aucun endroit, & elle a pour regle de ne parler jamais de ſoi, ou d'en parler avec plus de froideur & d'indifference qu'elle ne feroit des autres.

Ceux qui ont oüi parler de la guerre aux deux premiers Capitaines de ce ſiecle, ont toûjours été ravis de l'honnêteté & de la modeſtie de leurs diſcours. Perſonne n'a jamais remarqué qu'il leur ſoit échapé ſur ce ſujet la moindre parole qu'on pût ſoupçonner de vanité. On les a toûjours vû rendre juſtice à tous les autres; & ne ſe la rendre jamais à eux-mêmes; & l'on auroit ſou-

vent crû en leur entendant faire le recit des Batailles où ils avoient eu le plus de part par leur conduite & par leur valeur, qu'ils n'y étoient pas même presens, ou qu'ils y étoient demeurez sans rien faire.

Qu'on lise le recit qui courut à Paris aprés la Bataille de Senef, on y trouvera cette grande action diminuée de moitié. Il semble que Monsieur le Prince en ait été simple spectateur. Il étoit par tout, & il ne paroît presque nulle part: & jamais rien ne fut plus obscurci que ce qu'il a contribué au succés de ce combat. Je m'imagine que si Saint Loüis envoyoit autrefois des Relations de ce qu'il fit en Egypte, elles étoient faites comme celle-là. Tant la sainteté & l'honnêteté ont de raport dans leurs actions exterieures, & tendent également à empêcher qu'il n'y paroisse rien de vain, n'y ayant que cette seule difference entre l'une & l'autre, que la sainteté est frapée de l'injustice de la vanité par rapport à Dieu, & l'honnêteté est touchée de sa bassesse par rapport aux hommes.

Mais outre la crainte qu'a l'honnêteté d'exciter contre soi l'aversion naturelle que tous les hommes ont de la vanité d'autrui, elle peut encore avoir dans cette conduite un sentiment plus fin & plus delicat de cet orgueil qui naît avec l'homme & qui ne l'abandonne point. Ces gens qu'on voit si occupez de quelques occasions où ils se sont sig-

signalez, qu'ils en étourdissent tout le monde, comme Ciceron faisoit de son Consulat, font voir par là que la vertu ne leur est guere naturelle & qu'il leur a falu de grands efforts pour guinder leurs ames jusqu'à l'état où ils sont si aises de se faire voir. Mais il y a bien plus de grandeur à ne faire pas de reflexion sur ses plus grandes actions, en sorte qu'il semble qu'elles nous échapent & qu'elles naissent si naturellement de la disposition de nôtre ame, qu'elles ne s'en apperçoit pas. Ce degré de vertu est sans doute bien plus heroïque, & c'est celui dont l'honnêteté humaine quand elle est à son comble, tâche sans y penser expressément, de donner l'idée, ou qu'elle imite par adresse & par politique ; quand elle n'est pas parfaite, & qu'elle vient plûtôt de la raison, que de la nature.

CHAPITRE VI.

L'honnêteté & la charité nous éloignent de l'affectation, & principalement de celle des choses qui ne conviennent pas à nôtre état.

QUi n'aimeroit cet honnête homme dont un grand esprit de ce siecle a fait cette belle peinture. *On ne passe point dans le monde*, dit-il, *pour se connoître en vers, si l'on n'a mis l'enseigne du Poëte, ni pour habile en Mathematique si l'on n'a mis celle de Mathematicien. Mais les vrayes honnêtes gens, ne veulent point d'enseignes, & ne mettent gueres de différence entre le mêtier de Poëte, & celui de Brodeur. Ils ne sont point appellez ni Poëtes ni Geometres, mais ils jugent de tous ceux-là. On ne les devine point. Ils parleront des choses dont on parloit quand ils sont entrez. On ne s'aperçoit point en eux d'une qualité plûtôt que d'une autre, hors la necessité de la mettre en usage: mais alors on s'en souvient. Car il est également de ce caractere qu'on ne dise point d'eux qu'ils parlent bien, lorsqu'il n'est pas question de langage, & qu'on dise d'eux qu'ils parlent bien quand il en est question. C'est donc une fausse loüange, quand on dit d'un homme lorsqu'il entre, qu'il est fort habile en Poësie, & c'est une mau-*

mauvaiſe marque quand on n'a recours à lui que lorſqu'il s'agit de juger de quelques vers. L'homme eſt plein de beſoins. Il n'aime que ceux qui peuvent les remplir. C'eſt un bon Mathematicien, dira-t-on: mais je n'ai que faire de Mathematique. C'eſt un homme qui entend bien la guerre; mais je ne la veux faire à perſonne. Il faut donc un honnête homme qui puiſſe s'accommoder à tous nos beſoins.

Il eſt impoſſible de ne pas aimer un homme de cette ſorte; mais pourquoi l'aime-t-on? C'eſt qu'il ſemble qu'il ſoit fait pour les autres & non pour lui. Il n'incommode point nôtre amour propre par une affectation importune. Il ne pretend point nous forcer à le loüer en faiſant voir en lui ce que nous n'y voulons point voir. S'il nous montre ce qu'il y a de bon, ce n'eſt pas pour lui, c'eſt pour nous. L'honnêteté nous rendant donc ſenſibles à ces jugemens, & à ces ſentimens favorables qu'elle decouvre dans l'eſprit des autres pour ce procedé, elle s'efforce de les meriter en le ſuivant.

Mais ſi l'honnêteté s'éloigne generalement de toute ſorte d'affectation, elle fuit encore avec plus de ſoin celle qui tend à ſe ſignaler par des qualitez ou des manieres qui ne conviennent point à nôtre état & à nôtre profeſſion, parcequ'elle ſait que l'amour propre des autres hommes, qui en eſt toû-

jours choqué, ne manque jamais de la tourner en ridicule & qu'il est bien fier, lorsqu'ayant la raison de son côté, il s'en peut servir pour reprimer une vanité mal entenduë.

Ainsi selon les regles même de l'honnêteté du monde, c'est un fort mechant caractere, & que tout homme de bon sens doit éviter que celui d'un Ecclesiastique qui affecteroit l'air, les mots, & les manieres de la Cour; qui paroîtroit rempli d'estime pour les bagatelles & les vanitez du monde, qui temoigneroit de l'inclination pour la conversation des Dames, qui se piqueroit de politesse, de delicatesse, & de bel esprit; qui feroit voir par ses discours ou par ses écrits, qu'il lit ce qu'il ne devroit point savoir, & qu'il aime ce qu'il ne devroit point aimer. Il ne faut pas s'imaginer que le monde qui est souvent si peu équitable à l'égard de ceux qui ne lui donnent point de prise, soit d'humeur à soufrir ceux qui pretendent se distinguer des autres par des voyes qui donnent tant de moyens de les rabaisser. Aussi ne les épargne-t-il pas. Chacun devient spirituel à leurs depens, & il n'y a personne qui ne fasse mille reflexions sur la disproportion de cet esprit tout profane, & tout seculier qu'ils font paroître, avec la sainteté de leur état.

Il n'est pas besoin de prouver que la charité est encore plus éloignée de l'affectation que la simple honnêteté. Car aimant les autres, & ne s'aimant point elle-même, elle

n'a qu'à suivre ses mouvemens naturels pour agir avec une honnêteté parfaite. Elle le fait d'autant mieux, qu'elle le fait plus sincerenment, & qu'il n'y n'y a rien qui se demente en elle, au lieu que cette honnêteté d'amour propre n'est pas d'ordinaire si uniforme. Si elle le reprime en un endroit, il se montre quelquefois par un autre, & laisse ainsi quelque petit degoût de soi, à ceux qui l'observent de bien prés. Mais comme cela n'arrive que contre son intention, il en a honte quand il s'en aperçoit, ou plûtôt quand il sent que les autres s'en aperçoivent.

CHAPITRE VII.

Que l'amour propre fait les mêmes réponses que la charité sur la plus part des questions qu'on lui peut faire.

L'Amour propre conduit par la raison dans la recherche de l'estime & de l'affection des hommes, imite si parfaitement la charité, qu'en le consultant sur les actions exterieures, il nous fait les mêmes reponses qu'elle, & nous engage dans les mêmes voyes.

Car si l'on demande par exemple à la charité, en quelle disposition nous devons être

sur

sur le sujet de nos defauts; elle nous dira que nous devons nous défier extrémement de nôtre propre lumiere à l'égard de ceux mêmes que nous ne croyons pas avoir; & que la persuasion où nous devons être en general de nôtre aveuglement en ce point nous doit disposer à en croire plus les autres que nous-mêmes; mais qu'à l'égard des defauts dont nous serions convaincus, il n'y auroit rien de plus injuste que de vouloir dementir & detruire en quelque sorte la lumiere de Dieu même en pretendant justifier ce qu'elle condamne, & qu'ainsi le moins que nous puissions faire pour éviter cet orgueïl si criminel, est de les avoüer sincerement, de nous en humilier devant Dieu & devant les hommes.

Que l'on fasse maintenant la même question à l'amour propre, & l'on verra que s'il ne parle pas le même langage au fond du cœur, il donne neanmoins le même conseil. Quoi qu'il soit dur, dira-t'il de reconnoître ses defauts, & qu'on desirât de les effacer de la memoire des hommes aussibien que de la sienne, il est clair neanmoins qu'il est impossible de les cacher. Plus on s'efforcera de les deguiser aux autres, plus ils serõt ingenieux à les decouvrir & malins à les faire remarquer. Ce desir même de les cacher passera dans leur esprit pour le plus grand des defauts, & l'on ne fera autre chose en voulant ou les dissimuler, ou les justifier, que s'attirer

rer l'aversion & le mépris. Il faut donc par necessité prendre une route toute contraire. Si l'on ne peut avoir la gloire d'être sans defauts, il faut avoir celle de les connoître, & de n'être pas dupes sur nous-mêmes: *bellum est sua vitia nosse.* Otons donc aux autres le plaisir de les remarquer, en les remarquant nous-mêmes premiers, & desarmons par là leur malignité.

C'est sur de semblables vûës que l'honnêteté forme sa conduite & c'est ce qui la porte à faire une profession ouverte de reconnoître de bonne foi tous ses defauts, & de ne point trouver mauvais que les autres les remarquent; & par là elle s'acquiert la reputation d'une équité aimable, qui fait qu'on juge de soi-même sans aveuglement, & sans passion, qui sait se faire justice à soi-même & avec qui on peut être d'accord, sans être obligé de temoigner exterieurement que l'on aprouve ce que l'on n'approuve pas.

Il est aisé de juger par là que la charité & l'amour propre doivent être fort conformes dans la maniere de recevoir les reprehensiõs & les avertissemens, & que des veuës & des motifs trés-differens, les doivent unir dans la même conduite exterieure. On connoit assez celle où la charité nous porte, car regardant ces avertissemens comme un trés-grand bien, & comme un moyen favorable pour nous delivrer de nos defauts, elle les reçoit non seulement avec joye, mais avec avidité. L'amertume même qui les accom-

pagne lui est agreable, parce qu'elle nous procure le bien de l'humilité, & qu'elle affoiblit l'amour propre, que la charité regarde comme son principal ennemi. Ainsi bien loin de temoigner du degoût & de l'aigreur à ceux qui nous procurent ce bien, elle n'oublie rien pour leur faire paroître sa reconnoissance; pour les soulager dans la crainte qu'ils ont de nous avoir blessez, pour les attirer à nous faire souvent la même faveur, & pour leur ôter toutes les craintes qui pourroient les rendre reservez, & les tenir dans la gêne & dans la contrainte.

A la verité l'amour propre est toûjours interieurement fort éloigné de cette disposition Il n'aimepointque les autres s'aperçoivent de nos defauts, & encore moins qu'on nous en avertisse. Mais il ne laisse pas d'agir exterieurement de mêmeque la charité. Car apprenant par ces avertissemens qu'on nous donne, la mauvaise impression que l'on a de nous, la raison lui fait conclure aussitôtqu'il faut tâcher de diminuer cette impression, ou du moins de ne la pas augmenter; & consultant en suite la disposition de l'esprit des autres pour savoircomment il s'y faut prendre, il reconnoit aisément que rien ne les choque davantage que la fierté de ceux qui ne peuvent souffrir qu'on les avertisse d'aucun defaut qui se revoltent contre la verité quelque clairequ'elle soit, & qui voudroient que tout le monde s'aveuglât sur leur sujet,

ou supprimât tous ses sentimens, sitôt qu'ils ne leur sont pas avantageux ; qu'au contraire rien n'adoucit davantage les gens que de ne pes trouver cette resistance ; & de voir qu'on defere à leur jugement, & à leur lumiere, & qu'ainsi on se soumet en quelque maniere à leur Empire. L'amour propre prend donc sans hesiter ce dernier parti, & par là il fait que nous nous insinuons si agreablement dans le cœur de ceux qui nous reprennent, qu'ils aiment mieux ceux qui se rabaissent de cette sorte, quelque defaut qu'ils ayent, que ceux qui n'en ayant point, n'ont pas lieu de leur donner ce même plaisir. Car il faut remarquer que nos defauts ne sont pas par eux-mêmes contraires à l'amour propre des autres, & que de même les plus belles qualitez ne lui sont pas aussi aimables par elles-mêmes. C'est le rapport que ces defauts ou ces belles qualitez ont à eux. De sorte que si ces defauts nous rendent plus humbles à leur égard, ou si ces belles qualitez nous rendent plus fiers, ils nous aimeront avec ces defauts, & ils nous haïront avec toutes ces belles qualitez.

Il est clair que cette conduite tend directement à la fin de l'amour propre, qui est de gagner l'estime & l'amitié des hommes. Et c'est pourquoi l'honnêteté humaine ne manque jamais de la suivre, & elle le fait même souvent plus exactement que la vraye pieté, lors qu'elle n'est pas parfaite. Car com-

comme la charité est souvent moins agissante que l'amour propre, il arrive souvent aussi que les personnes de pieté paroissent plus sensibles & plus delicates que les honnêtes gens du monde, lorsqu'on les avertit des defauts qu'on remarque dans leur conduite ou dans leurs ouvrages, parce que n'ayant pas dans ces rencontres une charité bien vive, ils n'ont pas aussi cet amour propre éclairé qui y supplée à l'égard des actions exterieures.

CHAPITRE VIII.

Que l'amour propre se conduit de la même maniere que la charité à l'égard des soupçons injustes & des ennemis.

LA conduite que la charité fait garder aux gens de bien, lors que l'on conçoit d'eux des soupçons injustes & des impressions deraisonnables, n'est pas d'en faire des reproches, & de faire paroître du mecontentement & de l'aigreur, mais de s'en justifier modestement en temoignant qu'ils ne sont poins étonnez qu'étant hommes, on les ait soupçonnez des fautes des hommes, & en un mot c'est de ne se pas plaindre de ces soupçons, mais de travailler à les guerir, parcequ'on les doit regarder comme un mal dangereux pour ceux qui les ont conçûs, & que

que le moyen de les en delivrer, n'eſt pas de leur faire des reproches, lorſqu'ils ne ſont pas encore perſuadez qu'ils ayent tort, mais de leur montrer doucement la fauſſeté de leurs ſoupçons, pour les obliger par là de les condamner eux-mêmes.

A la verité ſi nous ſuivons dans ces occaſions les premiers mouvemens de l'amour propre, nous ſerons bien éloignez de cette moderation. Ce ne ſeront au contraire qu'emportemens pleins de reſſentimens, & d'aigreur. Mais ſi nous conſultons la raiſon, dans la reſolution de la ſuivre pour arriver à la fin que nous devons avoir, qui eſt d'effacer ces ſoupçons injurieux & de retablir nôtre reputation dans l'eſprit de ceux qui les ont conçûs, il faut que nous prenions le méme chemin Car tout ce qui ſent l'emportement & la paſſion n'eſt capable que d'augmenter les mauvaiſes impreſſions que l'on a conçûës contre nous. Et au lieu qu'il n'y a ſouvent que l'eſprit qui en ſoit prevenu, on porte par là l'aigreur dans la volonté même, & on l'intereſſe à ſoutenir les impreſſions de l'eſprit. Ainſi l'amour propre prevoyant ce mauvais effet, ſe reduit malgré qu'il en ait à imiter cette conduite douce & moderée que la charité preſcrit.

Mais qui croiroit jamais que l'amour propre, lors même qu'il auroit intention de decrier ſes ennemis, de les rendre odieux, & de les faire condamner par tout le monde,

de, de bassesse, & d'injustice, ne pût mieux faire pour y réüssir que de suivre les pas de la charité? Cependant c'est ce qui arrive trés-souvent. Car il n'y a rien d'ordinaire qui fasse mieux remarquer les procedez bas & peü honnêtes, dont on use envers nous, que d'y opposer un procedé plein de moderation & d'honnêteté. Cette opposition qui fait remarquer la difference de ces deux conduites contraires, met l'une & l'autre dans un plus grand jour. L'honnêteté en paroît plus belle d'un côté, & la mal-honnêteté plus honteuse de l'autre. Et ainsi l'amour propre a tout ce qu'il pretend, qui est que nous nous relevons par là, & que nous rabaissons ceux qui nous ont choquez.

Je me souviens sur ce sujet que lorsqu'on publia un certain livre, dans lequel l'Auteur avoit pretendu ramasser diverses fautes contre la langue, qu'il croyoit avoir trouvées dans des ouvrages de pieté, qui passoient pour bien écrits, on examina dans une compagnie, par maniere d'entretien, ce que ceux qui s'y trouvoient interessez devoient faire en cette rencontre. Chacun convint d'abord que les remarques de cet Autheur étant si peu considerables, qu'elles n'auroient pas dû être proposées contre des écrits même où l'on n'auroit eu pour but que d'acquerir la reputation de bien écrire, ceux qu'il attaquoit ne devoient pas avoir la moindre pensée de former une contestation sur un si petit su-

ſujet, quelque tort que cet Auteur pût avoir dans quelques-unes de ſes remarques. Mais quand on vint à parler de ce qu'ils devoient faire, on ne fût plus de même avis. Il y en eut qui ſoutinrent qu'ils ne devoient pas même temoigner qu'ils euſſent vû ce livre. Mais le plus grand nombre crut qu'ils devoient prendre un autre parti, & que pour toute reponſe ils n'avoient qu'à corriger de bonne foi dans les autres éditions de ces livres tout ce que cet Auteur y avoit repris avec quelque apparence de juſtice. La raiſon qu'ils en alleguoiẽt, outre le motif general d'honnorer la vertu en tout, c'eſt qu'il n'y avoit point de meilleur moyen pour faire que le public rendît juſtice à cet Auteur, & à ceux qu'il auroit attaquez, que d'uſer envers lui d'une conduite ſi moderée. J'avoüe que je fus de ce ſentiment, & que je crus qu'il n'y en avoit point de plus conforme ni à la charité qui tend toûjours à nous humilier, ni à l'amour propre qui eſt bien aiſe de mettre en veuë les defauts de ceux qui nous ont voulu rabaiſſer. Je le pratiquerai même trés volontiers ſi j'en ai occaſion, ſans pretendre obliger perſonne de croire que ce ſoit une action d'humilité, puiſque je reconnois qu'elle peut avoir trés-aiſément un autre principe.

CHA-

CHAPITRE IX.

Que l'amour propre se conduit par les mêmes voyes que la charité à l'égard des bonnes & des mauvaises qualitez des autres.

IL n'est pas difficile de juger par tout ce que l'on a dit jusques ici que la conduite de l'honnêteté ne doit pas être differente de celle de la charité à l'égard des bonnes & des mauvaises qualitez des autres. On voit aisément à quoi la charitéporte à l'égard du bien qu'elle remarque en autrui Comme elle s'en rejoüit interieurement, elle en temoigne aussi sa joye au dehors, en toutes les manieres qu'elle le peut ; & bien loin de tendre à l'obscurcir, elle fait son possible pour le relever & le faire valoir. Le bien des autres est son propre bien par l'amourqu'elle leur porte, & elle s'y arrête même plus volontiers qu'au sien, parcequ'elle n'y craint point la complaisance & la vanité.

Or quoi que l'amour propre bien loin d'avoir cette bonté & cette tendresse pour les autres, soit au contraire naturellement malin, jaloux, envieux, plein de venin & de fiel : Bien que ce qui releve les autres, l'incommode & le chagrine, & que l'on ne le voit gueres favorable de bonne foi aux loüanges

anges qu'on leur donne ; à moins qu'il n'en tire quelque avantage, & qu'elles ne lui servent de degré pour s'élever.

Quand on vient neanmoins à considerer l'effet qu'on feroit sur l'esprit des autres, si l'on montroit ces mouvemens à découvert, on conclut tout d'un coup à les cacher. On voit bien que ce seroit le moyen de se faire regarder comme un ennemi public, & qu'on deviendroit par là l'objet de la haine & de la detestation de tout le monde: Que non seulement on seroit odieux à ceux contre qui on exerceroit sa malignité, mais à ceux même qu'on épargneroit; personne ne pouvant s'assurer de recevoir justice des gens en qui on remarque ce mauvais fond ; & chacun craignant avec raison de devenir l'objet de leur jalousie. L'honêteté nous fait donc prendre justement le contrepied. Elle fait que nous affectons de faire paroître au dehors une extrême équité, de loüer volontiers ce qui est loüable, de faire valoir, autant que nous le pouvons, toutes les bonnes qualités des autres, & de ne refuser pas même à nos ennemis les témoignages d'estime qu'ils meritent : & par là on réüssit dans le dessein de se faire aimer, on acquiert des amis ; on adoucit ses ennemis, & on se met bien avec tout le monde.

C'est par ces mêmes vûës qu'elle témoigne une extrême indulgence pour les défauts des autres ; que bien loin de les exagerer,

ou de les divulguer, elle les couvre & les excuse autant qu'elle peut; qu'elle ne méprise jamais personne; qu'elle explique tout en bonne part, qu'elle se satisfait aisement, & qu'elle n'affecte poind'être fine & subtile à decouvrir des défaut dans des personnes, qui sont generalement estimées; qu'elle évite les soupçons temeraires & mal fondez, & qu'elle aime mieux en quelque sorte se tromper, que de se laisser aller à des soupçons injurieux au prochain. Tout cela tend fort droit à la fin de l'amour propre. Car comme on ne sçauroit ignorer tout à fait qu'on a des défauts, on hait par avance ceux dont on s'imagine qu'on sera méprisé quand ils s'en appercevront, & l'on ne sçauroit au contraire, ne pas aimer ceux dont on espere du support, de la condescendance & de la bonté.

CHAPITRE X.

Ressemblance entre la charité & l'amour propre à l'égard des autres Vertus.

IL n'y a qu'à parcourir les autres vertus, pour decouvrir ẽcore plusieurs autres ressemblances entre la charité & l'amour propre: car si la charité est patiente dans les injures, parce qu'elle tâche d'adoucir par là l'ai-

l'aigreur de ceux qui nous outragent, qu'elle fait que nous souffrõs toutes sortes de mauvais traitemens avec joye, pour satisfaire à la justice de Dieu, & qu'elle nous persuade que nous en meritions encore de plus durs, l'amour propre a aussi une patience d'interêt & de vanité qui produit au dehors les mêmes effets. Il nous empêche de vouloir passer pour fiers & pour présomptueux. Il nous apprend qu'il est toûjours bon de n'aigrir pas les gens plus qu'ils ne le sont, & sur cela il nous fait prendre le parti de dissimuler les injures que nous recevons.

Si la charité est bien faisante par un desir sincere de servir les autres, l'amour propre veut aussi que nous le soyons pour regner par là dans leur esprit, & pour joüir des mouvemens que les biens-faits y excitent.

Si la charité tâche de se cacher, quand elle fait du bien aux autres, afin de ne s'en attribuer rien; l'amour propre en fait autant pour se rendre plus redevables ceux qu'il oblige, parce qu'on se tient d'autant plus obligé que celui qui fait du bien le fait moins remarquer.

Si la charité étend ses bien-faits à ceux dont elle n'espere rien, & aux ennemis même parcequ'elle ne regarde que leur bien & non pas ses interêts, l'amour propre en fait de même, parce qu'il sçait que plus les bien-faits paroissent desintereslez & exempts de toute recherche propre; plus ils

attirent une affection generale, par l'esperance qu'ils donnent à tout le monde d'en recevoir de pareils.

Si la charité est reconnoissante envers tout le monde, parce que sa gratitude envers Dieu se répand sur tous les instrumens dont il se sert pour nous procurer du bien ; l'amour propre nous fait affecter de l'être, de peur de mécontenter celui des autres, qui se blesse quand on y manque.

Enfin, si la charité nous rend fidelles envers tout le monde par un amour sincere de la justice, l'amour propre nous fait pratiquer la même fidelité pour attirer la confiance des hommes.

La charité, comme dit l'Apôtre, n'est point ambitieuse, parce que ceux qui en sont animez estiment peu ces honneurs humains & ces grandeurs temporelles que l'ambition recherche ; qu'ils les craignent plus qu'ils ne les souhaitent, & qu'ils se trouvent toujours bien dans la place où la providence de Dieu les a mis. On n'en peut pas dire autant de l'honnêteté humaine, & si l'on en veut juger par son fond ; non seulement elle n'est pas exempte d'ambition, mais elle n'est rien autre chose qu'une ambition fine & delicate. Cependant elle ne laisse pas d'imiter encore exterieuremẽt en cela la conduite de la charité : car elle sçait si bien cacher ses desirs ambitieux, de peur de trouver de l'opposition dans l'amour propre des autres, qui est toûjours

jours en garde de ce côté-là, qu'on diroit qu'elle n'a aucune prétention, qu'elle ne ſonge qu'aux autres & qu'elle s'oublie elle-même. Si elle penſe à s'élever, c'eſt ſans empreſſement & ſans baſſeſſe, & elle fait ſi bien qu'il ſemble toûjours que la fortune la ſoit venuë trouver d'elle-même, ſans qu'il lui ait fallu faire aucune démarche, ni aucune avance pour l'attirer.

Il y en a même que l'amour propre porte plus avant, & à qui il donne un éloignement effectif des grandes fortunes & des grands emplois, quoi qu'il ne leur fût pas impoſſible de s'y élever. Le repos d'une vie douce & tranquille, dans lequel on entretient quantité d'amitiez illuſtres, & l'on rend ſervice à beaucoup de gens de qualité, & de merite, ſans interêt, & ſans dépendance, en ſe contentant d'avoir dans le monde la reputation d'un homme civil, obligeant, deſintereſſé, bon ami; cette vie, dis-je, a des charmes, qui la peuvent faire preferer à toutes les grandeurs du monde par un amour propre, ſage, & éclairé, & qui ſçait comparer les avantages & les deſavantages de divers états. C'eſt l'idée que s'étoit propoſé Pomponius Atticus, & qu'il ſuivit ſi heureuſement, que s'étant trouvé entre tant de partis ennemis qui déchirerent de ſon tems la Republique de Rome; il fut toûjours ami de tous, & les ſervit tous, ſans en irriter aucun. On voit encore de ces imitateurs d'Atticus, & l'on

peut dire à leur avantage, que s'il étoit permis ou possible de se rendre heureuxen cette vie, ils en auroient trouvé le secret, & que leur choix est infiniment plussage que celui de ces autres, qui voulant toûjours s'élever par une ambition sans borne, se privent par là des deux principaux biens de la vie, qui sont la sûreté & le repos.

Il est aisé de voir aussi que comme la charité nous éloigne des plaisirs des sens; parce qu'elle tient l'ame dans son ordre, & ne lui permet de s'attacher qu'àDieu seul l'honnêteté doit faire le même, parce que l'asservissement auxplaisirs du corps a toûjoursquelque chose de bas & de méprisable, qui avilit & defigure l'idée que nôtre amour propre desire imprimer de nous dans l'esprit des autres.

On a même raison de se defier de ceux qui sont dominez par leurs plaisirs , & d'apprehender d'eux toutes sortes de lâchetez & d'injustices.Car quelle assûrance peut on avoir que leur passion ne l'emportera pas lors qu'elle sera contraire à leur devoir envers les hommes, puisqu'on voit qu'elle l'emporte si souvent sur ce qu'ils doivent àDieu.

Ainsi l'honnêté qui veut se conserver sur tout la reputation d'une fidelité inviolable, & d'une fermeté inflexible dans ses devoirs, affecte de paroître exempte de cette passion pour les plaisirs qui donne un si juste sujet de defiance.

Enfin,

Enfin pour ne pousser pas cette conformité de la charité & de l'amonr propre à un détail ennuyeux; je me contenterai d'ajoute à ce que j'en ai dit, qu'il est si vrai que l'amour propre peut imiter toutes les actions de la charité, qu'il s'insinuë même souvent dans celles où il semble qu'il puisse avoir le moins de part, & qui sont destinées pour le mortifier & pour le détruire.

Il sçait quelquefois faire jeûner les Religieux, ou les soulager au moins d'une partie de la peine de leur jeûne. Les haires, les cilices & les disciplines sont quelquesfois à son usage, & il n'y a presque point d'humilation qu'il ne soit capable de pratiquer. Et quoi qu'il trouve moins son compte dans la solitude, dans le silence & dans les austeritez secrettes, qu'en quoique ce soit, il y a pourtant de certains conduits cachez & de certaines voyes soûterraines par où il pourroit peut être trouver quelque entrée. Enfin, il est même capable de nous faire souffrir la mort avec joye. Et ainsi qu'il n'y ait pas de voye certaine de le distinguer de la charité même par le martire, les Saints nous apprennent aprés S. Paul, qu'il y a des Martyrs de vanité aussi bien que de charité. C'est pourquoi S. Augustin aprés avoir dit que *la vanité imite de si prés les œuvres de la charité, qu'il n'y a presque point de differẽce entre leurs effets: que la charité nourrit les pauvres, &*

que la vanité les nourrit aussi ; que la charité jeûne ; & que la vanité sçait aussi jeûner ; que ces œuvres là nous frapent bien les yeux, mais que nous ne sçaurions distinguer celles qui viennent du bon ou du mauvais principe. Il ajoûte enfin , *que la charité meurt & nous mêne au martire , & que la vanité meurt aussi & souffre le martire.* VIDETE *qualia opera faciat superbia , quam similia faciat & prope paria charitati. Pascit esurientem charitas , pascit & superbia : charitas ut Deus laudetur , superbia ut ipsa laudetur. Jejunat charitas , jejunat & superbia. Opera videmus , in operibus non discernimus. Moritur charitas; moritur superbia.*

Aug. in Epis. 1. Jo. tr. 8.

Mais il y a pourtant cette difference entre les actions de vertus qui sont dures, penibles & humiliantes , & celles qui n'ont rien que d'éclatant sans être penibles , que lorsque l'amour propre porte les gens à l'humilité, à la patience , & la souffrance , c'est par une espece de bizarerie & de dereglement. Car il est bien clair , par exemple, que le moyen d'arriver aux fins naturelles qu'il se propose, n'est pas de s'enfermer dans une solitude pour ne converser avec personne , ou pour n'y entendre parler que de ses pechez , & de ses défauts. Et ainsi il n'est gueres probable qu'il y en ait qui embrassent ces guerres de vie si contraires aux inclinations de la nature , & qui y perseverent par d'autres motifs que ceux du salut. Mais il n'en est pas de même

mode la plûpart des actions de vertus qu'on peut faire dans le monde. L'amour propre ne fait qu'aller mieux à son but en les pratiquant. Il ne les sçauroit ometre sans s'écarter de sa fin : & il faut qu'il soit emporté par quelque passion déraisonnable contre ses veritables interêts pour prendre d'autres routes que celles-là.

CHAPITRE XI.

L'amour propre éclairé pourroit corriger tous les défauts exterieurs du monde, & former une societé trés reglée. Qu'il seroit utile d'avoir cela dans l'esprit en instruisant les Grands.

ON peut conclure de tout ce que l'on a dit, que pour reformer entierement le monde ; c'est à dire, pour en bannir tous les vices, & tous les desordres grossiers, & pour rendre les hommes heureux dés cette vie même, il ne faudroit au défaut de la charité, que leur donner à tous un amour propre éclairé, qui sçût discerner ses vrais interêts, & y tendre par les voyes que la droite raison lui decouvriroit. Quelque corrompuë que cette societé fût au dedans & aux yeux de Dieu, il n'y auroit rien au dehors

de mieux reglé, de plus civil, de plus juste, de plus pacifique, de plus honnête, de plus genereux : & ce qui seroit de plus admirable ; c'est que n'étant animée & remuée que par l'amour propre, l'amour propre n'y paroîtroit point, & qu'étant entierement vuide de charité ; on ne verroit par tout que la forme & les caracteres de la charité.

Peut-être qu'il ne seroit pas inutile que ceux qui sont chargez de l'éducation des Grands eussent cela gravé dans l'esprit, afin que s'ils ne pouvoient leur inspirer les sentimens de charité qu'ils voudroient bien, ils tâchassent au moins de former leur amour prorpre, & de leur apprẽdre combien la plûpart des voyes qu'ils prennent pour le contenter sont fausses, mal entenduës, & contraires à leurs veritables interês, & combien il leur seroit facile d'en prendre d'autres qui les conduiroient sans peine à l'honneur & à la gloire ; & leur attireroient l'affection, l'estime & l'admiration de tout le monde. S'ils ne réüssissoient pas par ce moyen à les rendre utiles à eux-mêmes, ils réüssiroient au moins à les rendre utiles aux autres, & ils les mettroient dans un chemin qui seroit toûjours moins éloigné de la voye du Ciel, que celui qu'ils prennent, puisqu'ils n'auroient presque qu'à changer de fin & d'intention pour se rendre aussi agreables à Dieu par une vertu vraiment Chrêtienne, qu'ils le seroient aux hommes par l'éclat de cette
hon-

honnêteté humaine, à laquelle on les formeroit.

CHAPITRE XII.

Qu'il est très-difficile de discerner en nous-mêmes si nous agissons par charité ou par amour propre. Trois raisons de cette difficulté.

MAis ce seroit peu de choses que ces deux principes si differens, dont l'un porte des fruits de vie, & l'autre des fruits de mort, fussent confondus dans les actions exterieures, s'il étoit au moins facile à chacun de discerner celui qui le fait agir, & qu'il peut ainsi juger par là de ses actions & de son état. Ce qui est de plus étrange, c'est que souvent ce mélange & cette confusion commence dans le cœur même, en sorte que nous ne sçaurions distinguer si c'est par charité, ou par amour propreque nous agissons, si c'est Dieu ou nous mêmes que nous cherchons, si c'est pour le Ciel ou pour l'Enfer que nous travaillons. Cette obscurité vient de diverses causes, & j'en remarquerai ici trois principales.

La premiere est que ces veuës des jugemẽs des hommes & des mouvemens de leur

cœur à nôtre égard, qui sont la regle, la source & l'objet de l'honnêteté humaine, ne sont pas toûjours accompagnées de reflexions formelles & expresses, & que les mouvemens qu'elles produisent nous sont encore souvent plus imperceptibles. Ce ne sont quelquesfois à l'égard de l'esprit que de certains regards & de certaines pensées passageres, par lesquelles il se porte comme à la dérobée vers ces jugemens qu'on fait de nous; & à l'égard du cœur, que de certaines pentes cachées, qui le tournent doucement de ce côté là; en sorte que l'on ne fait point de reflexion expresse ni sur cette pente, ni sur la pensée qui la produit, quoi que ce soit ce qui donne la branle à nos actions exterieures, & qui en est le principe.

La seconde est qu'il arrive souvent que lors même qu'on n'est remué en effet que par la crainte de déplaire aux hommes, ou par le desir de leur plaire, on n'ait absolument aucune cõnoissance ni aucune pensée distincte de l'une ni de l'autre, & cela, parce qu'on agit souvent sans connoissance distincte, & par une simple habitude, qui n'est conduite que par une pensée confuse. A force de regarder certaines actions, comme capables de nous attirer l'infamie publique & l'aversion des honnêtes gens, il s'en forme dans l'esprit une idée confuse, qui nous les represente comme haïssables, sans que l'esprit démêle pourquoi; & cette idée suffit pour exciter

dans

dans le cœur un mouvement d'aversion & d'éloignement. Or ces idés confuses & ces mouvemens qui les suivent, approchent si fort des vrayes veuës de charité qui font haïr les mauvaises actions, à cause de l'injustice qu'elles renferment, qu'il n'y a presque que Dieu qui en puisse faire le discernement.

Enfin la troisiéme est, que lors même que l'on a la charité dans le cœur, & qu'elle nous porte aux objets qui lui sont propres, neanmoins comme la cupidité marche souvent sur les mêmes voyes, & se porte vers les mêmes objets, quoi que par des motifs differens, il se fait un mélange dans l'Esprit & dans le cœur de ces deux sortes de vûës & de mouvemens, sans que l'on sçache avec certitude quel est celui qui l'emporte, & qui est le vrai principe de nos actions. On cherche Dieu & le monde tout ensemble. Le cœur est bien-aise de plaire à l'un & à l'autre, & il ignore si c'est Dieu qu'il rapporte au monde, ou le monde qu'il rapporte à Dieu: Ce discernement ne se pouvant faire que par la penetration d'un certain fond qui est dans le cœur, & qui n'est connu avec évidence que de Dieu seul.

CHAPITRE XIII.

Que l'ignorance où nous sommes, si nous agissons par charité, ou par amour propre, nous est utile par plusieurs raisons.

VOilà quelle est la condition ordinaire des hommes en cette vie lors même qu'ils sont à Dieu. L'amour propre agit plus grossierement dans les uns que dans les autres, mais il vit & agit en tous jusqu'à quelque degré, & il est rare qu'ils se puissent assûrer d'aucune action en particulier qu'elle soit entierement exempte de toute recherche propre. Mais quoi que cet état soit pour eux un grand sujet de gemissement & de crainte, ils y peuvent neanmoins trouver de grands sujets de consolation, s'ils entrent dans les raisons pour lesquelles Dieu permet qu'ils y demeurent & ne les éleve pas à un plus haut dégré de vertu.

Il est visible premierement que le dessein que Dieu a de cacher le Royaume du Ciel, qu'il est venu établir sur la terre, demande que les gens de bien soient confondus à l'exterieur avec les méchans, & qu'ils n'en soient pas distinguez par des marques claires & sensibles. Car si les fideles qu'il anime par son esprit, & dans lesquels il reside com-

comme dans ſon temple, étoient un certain genre d'hommes ſeparés des autres, & comme une nation à part que le monde pût diſcerner par des actions qui ne ſe rencontraſſent jamais dans les autres, ils ſeroient tous des miracles publics, continuels & ſubſiſtans, qui détruiroient l'état de la foi, par lequel Dieu veut ſauver les hommes. Les méchans qui ſe verroient dans l'impuiſſance de les imiter, ſauroient par là clairement que la nature ne ſauroit atteindre à l'état des gens de bien. Il faut donc qu'il y ait des actions purement humaines qui reſſemblent ſi fort aux actions ſurnaturelles & divines, que la diſtinction n'en ſoit pas ſenſible. Et comme les gens de bien ne commettent point de crimes, & qu'ainſi ils ne peuvent êtreconfondus par là avec les méchans, il faut que les méchans puiſſent imiter leurs actions vertueuſes, & en faire qui y ſoient tellement ſemblables à l'exterieur qu'on ne les en puiſſe diſcerner.

Mais ce n'eſt pas ſeulement un effet de la juſtice de Dieu de ſouſtraire à la vûë des méchans les treſors des graces qu'il met dás les juſtes; c'en eſt auſſi un de ſa miſericorde envers les juſtes mêmes. Il leur eſt utile de ne ſe cõnoître pas, & de ne voir pas en eux leur propre juſtice: Cette veuë ſeroit capable de les en faire déchoir. L'homme eſt ſi foible dans ſa force même qu'il n'en ſçauroit ſoûtenir le poids. Et par un étrange renverſe-

ment qui a sa source dans la corruption de son cœur, quoique son bien consiste à posseder les vertus,& son mal à être plein dedéfauts, il lui est pourtant plus dangereux de connoître ses vertus que ses défauts.La connoissance de son humilité le rend orguëilleux,& la connoissance de son orguëil le rēd humble. Il est fort quand il se connoît foible, & il est foible quand il se croit fort. Ainsi cette obscurité qui l'empêche de discerner clairement s'il agit parcharité ou par amour propre, bien loin de lui nuire, lui est salutaire. Elle ne lui ôte pas les vertus, mais elle l'empêche de les perdre, en le tenant toûjours dans l'humilité & dans la crainte, & en faisant qu'il se defie de toutes ses œuvres, & qu'il s'appuye uniquement sur la misericorde de Dieu.

C'est la grande utilité de cette ressemblance exterieure des actions de l'amour propre avec celles de la charité. Mais on en peut encore remarquer quelques autres qui ne sont pas peu considerables.

Il arrive souvent que la charité est foible dans certaines ames, & dans cet état de foiblesse elle seroit facilement éteinte par les tentations violentes, si Dieu ne permettoit que ces tentations fussent affoiblies & comme entrepesées par certains motifs humains qui en arrêtent l'effort, & qui donnent moyen à l'ame de suivre l'instinct de la grace. La crainte des ju-

gemens des hommes eſt un de ces motifs, & il n'y en a gueres qui faſſent plus d'impreſſion ſur l'eſprit. Elle ne ſuffit pas ſeule à la verité pour ſurmonter les tentations d'une maniere Chrétienne, puiſque cette crainte ne naît que de vanité; mais elle ſuſpend leur effort, & s'il ſe trouve que l'ame ait quelque étincelle de vraye charité, elle la met en état de la ſuivre; & c'eſt pourquoi l'on voit que les Sts. Legiſlateurs des Ordres Religieux n'ont pas negligé ces moyens humains & qu'ils ont attaché à certaines fautes des penitences qui donnoient de la confuſion devant les hommes; afin que la crainte de cette confuſion humaine rendît les Religieux plus exacts à les éviter. Ce n'eſt pas qu'ils pretendiſſent les faire agir par ce ſeul motif, mais leur intention a été qu'ils s'en ſerviſſent pour ſe fortifier contre la negligence, & que cette crainte humaine ſervit d'armes & d'inſtrument à la charité, afin de mieux reſiſter à la pente de la nature.

Il n'eſt donc pas inutile aux hommes, dans l'état de foibleſſe où ils ſont d'être éloignez des vices non ſeulemẽt par la charité, mais auſſi par cette ſorte d'amour propre, qu'on appelle honneteté, afin que dans les langueurs de la charité cette honnêteté puiſſe ſoûtenir l'eſprit, l'empêcher de tõber dans des excés dangereux. Et c'eſt cequi fait qu'on voit ſouvent d'étranges renverſemẽs dans ceux qui étant peu ſenſibles aux juge-

gemens des hommes, & se souciant peu de leur plaire ou de leur déplaire, sont quelquefois touchez de quelques mouvemens passagers de pieté. Car lors que ces mouvemens viennent à leur manquer; n'ayant plus alors de frein qui les arrête, ils sont capables de se laisser emporter à toutes sortes de bizarreries & de caprices. Ainsi quand il s'agit de se fier aux gens, il est bon de considerer si outre la conscience qui les éloigne du mal, ils ont encore une certaine honnêteté qui leur fasse apprehender de faire des choses qui soient condamnées par les personnes sages & sensées, n'y ayant gueres d'esprits plus dangereux que ceux qui sont capables de soûtenir une conduite deraisonnable & bizarre contre le jugement public, & de se mettre sans raison, au dessus des jugemens de tous ceux qui les connoissent.

N'est-ce pas encore un avantage considerable aux gens de bien de se pouvoir cacher aux hommes par le moyen de cette obscurité qui empêche qu'on ne discerne la vraye pieté de l'amour propre, & qui fait que des actions de charité peuvẽt passer dans l'esprit du monde pour des effets d'une simple honnêteté. Car combien leur seroit-il dangereux & importun, si toutes leurs bonnes actions étoient remarquées, & qu'ils en fussẽt recompensez sur le champ par les loüanges qu'elles leur attireroient ? ce seroit le moyen de les obliger à se separer entierement du com-

commerce des hommes; au lieu qu'à la faveur de cette confusion, ils ont un peu plus de liberté de traiter avec le monde & de suivre les mouvemens de leur charité, dans la pensée qu'ils ne seront pris que pour de simples civilitez. Ainsi l'on peut dire que comme l'honneteté est bien aise de passer pour charité, & qu'elle fait tout ce qu'elle peut pour emprûter sa forme & ses caracteres; la charité au contraire est bien-aise qu'on la prenne pour honneteté: & qu'encore qu'elle ne contribuë pas directement à établir cette impression, elle ne fait rien aussi pour le détruire, tant parce qu'elle ne sçait pas absolumēt s'il n'en est point quelque chose, que parcequ'il lui est avantageux qu'on le croye.

Enfin n'est ce pas un motif assez pressant pour s'exciter à la pratique des vertus, de se pouvoir dire à soi même qu'on seroit bien malheureux de s'écarter du chemin où la charité & l'interêt propre nous portent également, & de se rendre en s'en éloignant, également odieux, à Dieu, & aux hommes! N'est-ce pas un sujet de loüer Dieu, qu'il ait voulu que la plûpart des dereglemens qu'il nous défend, soient contraires au bien des hommes dés cette vie même, & se doivent éviter par le seul motif d'un interêt humain? Enfin n'est-ce pas un moyen de mieux connoître l'étrange corruption de la nature, & la violence de nos passions, devoir qu'elles nous font oublier non seulemēt ce que nous de-

devons à Dieu, mais aussi ce que nous devons à nous mêmes, & qu'elles nous rendent malheureux dans ce monde ici, & dans l'autre? Car s'il y a moins de gloire & de merite à servir Dieu quand on y trouve son interêt, il y a sans doute plus de dereglement & de desordre à ne le pas servir, quand on se prive en même tems de ce que l'interêt même nous porte à desirer & à rechercher pour nôtre propre avantage.



TROI-

TROISIE'ME TRAITE',

DES DIVERSES MANIERES DONT ON TENTE DIEU.

CHAPITRE I.

Fondement de la défense qui nous est faite de tenter Dieu. En quoi consiste ce peché.

IL y a quantité de devoirs qui sont connus de tous les Chrêtiens jusques à un certain degré, & qui leur sont fort inconnus au delà de ce degré ; ce qui vient d'ordinaire de ce que n'en penetrant pas les veritables principes, ils ne sçauroient en comprendre l'étenduë. La deffence que Dieu nous a faite de le tenter, est proprement de ce genre. Peu de personnes ignorent que Dieu nous ordonne par là de ne pas demeurer sans rien faire, lorsque nous avons entre les mains des moyens humains que nous pouvons employer. Mais comme on ne sçait pas pourquoi

quoi Dieu nous défend de negliger ces moyens humains, on en demeure là, & on ſonge d'autant moins à s'inſtruire de ce precepte, qu'il ſemble qu'il n'y ait rien de plus rare que de tenter Dieu en cette maniere; l'eſprit humain étant infiniment plus porté à s'attacher trop aux moyens humains par un défaut d'eſperance en Dieu, qu'à les negliger par un excés de confiance. C'eſt ce qui a fait croire qu'il ne ſeroit pas utile d'expliquer un peu au long ce que c'eſt que tenter Dieu, & d'éclaircir les fondemens & les principes de la défenſe que Dieu nous en fait. Voici ceux auſquels on la peut reduire.

Dieu n'eſt pas ſeulement ſouverainement puiſſant, il eſt auſſi ſouverainement ſage dans ſa conduite. Comme puiſſant il eſt le principe de toutes choſes, ſoit dans le monde corporel & viſible, ſoit dans le monde inviſible & ſpirituel. Comme ſage il opere toutes choſes par certains moyens, & dans un certain ordre.

L'orgueïl & le dereglement des hommes tend également à ſe ſouſtraire à la puiſſance & à la ſageſſe de Dieu: comme la pieté ſolide tend à s'aſſujettir de plus en plus à l'une & à l'autre. Pour ſe ſouſtraire à ſa puiſſance, les uns ont nié entierement la providence & l'operation de Dieu, même dans les choſes naturelles, comme les Epicuriens. Les autres l'ont nié dans les choſes ſpirituel-

tuelles & dans les actions de nôtre ame qui nous conduisent au bonheur & au malheur éternel, comme les Pelagiens. Et les autres n'osant pas aller jusqu'à cet excés d'impieté, ne l'ont pas voulu reconnoître dans le discernement des bons & des méchans, des Elûs & des Reprouvez, comme les Semipelagiens.

Mais la maniere dont on se soustrait à la sagesse de Dieu, n'étant pas moins criminelle, est beaucoup plus inconnuë. Et c'est ce qu'on appelle tenter Dieu, qui est un peché que peu de personnes comprennent.

Il consiste à se retirer de l'ordre de Dieu, en pretendant le faire agir à nôtre fantaisie & en negligeant la suite des moyens, ausquels il attache ordinairement les effets de sa puissance divine. Et pour concevoir de quelle maniere on y tombe en ce qui regarde la vie de l'ame, il ne faut que considerer de quelle maniere on y peut tomber, en ce qui regarde la vie du corps.

Il est certain que c'est Dieu qui entretient nôtre être & nôtre vie, & qu'il n'en est pas moins proprement la cause, que s'il la faisoit subsister par un miracle visible, indépendamment de tous les moyens exterieurs. Nous la soûtenons par la nourriture. Mais qui est-ce qui produit cette nourriture? *Ce n'étoit*, dit Saint Augustin, *ni ma mere, ni mes nourrices qui remplissoient pour moi leurs ma-*

mamelles du lait qu'elles me donnoient; mais c'étoit vous seul, Seigneur : c'étoit vous seul qui me donniez par leur entremise la nourriture dont j'avois besoin selon l'ordre naturel que vous avez établi, & selon les richesses de vôtre bonté & de vôtre providence, qui étend ses soins jusques dans les principes les plus cachez, & les causes les plus secrettes de la subsistance de vos creatures ..... Vous êtes l'autheur de tous les biens, ô mon Dieu, & je vous dois toute la conservation de ma vie.

Soit qu'il nous fasse vivre de cette maniere commune, soit qu'il le fasse d'une maniere extraordinaire & miraculeuse, c'est toûjours lui qui agit & qui nous soûtient. Et ainsi nous sommes obligez de reconnoître également sa main, & son operation toute puissante soit qu'il la cache, soit qu'il la dacouvre. Mais il y a neanmoins cette differẽce entre ces deux manieres dont il agit sur les corps & sur les ames, que la premiere est la voye commune parlaquelle il conduit ses creatures, & l'autre est une voye extraordinaire, dont il ne se sert que rarement, & qui n'a point de regles certaines. C'est dans la premiere que consiste l'ordre de la providẽce qu'il permet aux hommes de cõnoître, & la seconde ne renferme que certains effets que nous ne pouvõs jamais prevoir de nous même; parce que les conseils selon lesquels Dieu les produit en un tems & ne les produit

duit pas en un autre, ſont trop élevez au deſſus de l'eſprit des hommes.

Sa ſageſſe étant donc rabaiſſée à couvrir ordinairement ſon operation divine des moyens humains, il eſt juſte que les hommes s'aſſujettiſſent à ces moyens; & c'eſt un extrême orguëil à eux de les negliger, & de pretendre forcer Dieu d'agir de cette maniere extraordinaire, dont il ne nons a pas rendus capables de penetrer les principes. C'eſt là ce qu'on appelle proprement tenter Dieu, comme Jeſus-Chriſt nous l'apprend dans l'Evangile : car le diable le preſſant de ſe jetter du haut du temple en bas, en lui alleguant qu'il eſt écrit : que *Dieu a commandé à ſes Anges, de ſoûtenir le juſte & de l'empêcher de ſe bleſſer contre les pierres.* Jeſus-Chriſt le repouſſa, en lui diſant qu'il eſt écrit auſſi : *Vous ne tenterez point le Seigneur vôtre Dieu*, ſuppoſant que ce ſeroit tenter Dieu, que de pretendre qu'il dût faire ſoûtenir par ſes Anges un juſte qui ſe ſeroit expoſé temerairement à ce danger, en quitant la voye commune qui conſiſte à l'éviter.

CHAPITRE II.

Preuve de cette verité par saint Augustin; qu'il n'est pas permis de negliger les moyens ordinaires pour attendre des mirales.

SAint Augustin établit cette maxime de la morale Chrêtienne sur l'exemple de JESUS-CHRIST & de saint Paul. La „ sainte doctrine nous enseigne, dit-il, que „ quand nous pouvons employer des mo- „ yens humains, c'est tenter Dieu que de les „ negliger. Le Sauveur ne manquoit pas „ de pouvoir pour garantir ses disciples par „ des miracles, & neanmoins il leur ordon- „ ne si l'on les persecute dans une Ville de „ s'enfuïr en une autre, & il a voulu mê- „ me leur montrer l'exemple de cette con- „ duite en sa personne. Car quoi qu'il fût „ maître absolu de sa vie, & que person- „ ne ne la lui pût ôter s'il ne le vouloit, il „ n'a pas laissé dans son enfance, d'éviter „ la mort par la fuite, en faisant que ses „ parens le portassent en Egipte. L'Evan- „ gile remarque de même qu'il ne voulut „ pas aller publiquement une fois à la Fête „ de Pasques, quoi qu'en d'autres rencon- „ tres il aït parlé aux Juifs sans se cacher „ lors même qu'ils étoient le plus en colere

„ con-

contre lui, & qu'ils écoutoient ce qu'il „ leur disoit avec le plus de haine, parce qu'ils „ ne pouvoient mettre la main sur lui, son „ tems n'étant pas encore venu. Ce n'est „ pas que ce tems le contraignît de mourir „ mais c'est qu'il l'avoit choisi volontaire- „ ment pour permettre aux Juifs de lui ôter „ la vie. Ainsi il a fait paroître la puissan- „ ce d'un Dieu, lors qu'en enseignant & en „ reprenant publiquement ses ennemis, il „ ne permit pas que leur rage eût aucun pou- „ voir sur lui, mais en fuyant & en se ca- „ chant, il a instruit l'infirmité de l'hom- „ me à ne tenter point Dieu, en negligeant „ de faire ce qu'il peut pour se garentir „ des maux qu'il doit éviter. L'Apôtre, saint Paul ne desesperoit pas du secours „ de Dieu & n'avoit pas perdu la foi lors „ qu'il se fit descendre dans une corbeille „ du haut des murailles de Damas, pour „ éviter de tomber entre les mains de ses „ ennemis, & sa fuite ne marquoit pas que „ sa foi fût éteinte, mais seulement qu'il „ ne vouloit pas tenter Dieu, comme il au „ roit fait en obmettant ce moyen de se „ sauver.

C'est encore par le même principe & par les mêmes exemples que ce S. Docteur refute dans le livre qu'il a fait *du travail des Religieux*, la phantaisie de certains Moines d'Afrique qui ne vouloient point travailler; parce qu'il est dit dans l'Evangile, que Dieu

nourrit les oiseaux, quoi qu'ils ne sement ni ne moissonnent, en établissant contre eux cette belle regle qui défend aux hommes de tenter Dieu, & leur apprend en même tems à n'avoir pas moins de reconnoissance pour lui, quand il les nourrit par leur travail, que s'il leur procuroit leur nourriture, sans qu'ils y contribuassent rien de leur part. S'il nous „ arrive, dit il, des infirmitez & des occu- „ pations qui nous empêchent de travailler „ nous devons esperer que Dieu nous nour- „ rira comme il nourrit les oiseaux, & nous „ revêtira comme il revêt les lis, sans que „ les oiseaux ni les lis y contribuent rien. Mais quand nous sommes en état de travailler, nous ne devons pas tenter Dieu en negligeant de le faire, puisque le pouvoir que nous en avons, est un don de Dieu; & qu'ainsi en nous procurant par ce moyen ce qui est necessaire pour conserver la vie, c'est toûjours de Dieu que nous la tenons, parce que c'est lui qui nous donne le pouvoir de travailler.

Ainsi ce seroit tenter Dieu que de refuser de prendre de la nourriture, sous pretexte qu'il lui est aisé de nous conserver la vie sans le secours des alimens. Ce seroit tenter Dieu à un Gouverneur de Place, que de ne vouloir point faire de preparatifs pour la défendre des ennemis; sous pretexte qu'il est écrit: *Si Dieu ne garde la Ville, c'est en vain qu'on veille pour la garder.* Car encore qu'il la puisse con-

conserver en effet, en la maniere qu'il conserva Jerusalem contre l'armée de Sennacherib, neanmoins la voye ordinaire dont il conserve ses Villes, est d'inspirer la vigilance aux Capitaines, & la valeur aux soldats. Et l'on peut dire generalement que tous les paresseux tentent Dieu en quelque sorte, parce qu'ils negligent les moyens par lesquels on obtient les graces & l'assistance de Dieu.

CHAPITRE III.

Pourquoi Dieu cache ses operations, sous l'apparence de celles de la nature, dans les effets exterieurs qu'il produit sur les corps, & dans ce qu'il fait sur les ames.

IL n'y a que Dieu qui sçache toutes les raisons pour lesquelles il cache ses operatiōs sous un certain ordre de causes, qui peroissent toutes naturelles. Nous en connoissons seulement quelques-unes. Il retire par ce moyen les hommes de la paresse: il les oblige à la vigilance & au travail: il les occupe, il les exerce, il les punit par ces emplois laborieux: il leur fait plus estimer les choses qui leur coûtent plus de peine. Mais on peut dire qu'un de ces principaux desseins est de se

cacher lui-même, & de rendre sa conduite inconnuë à ceux qui ne meritent pas de la connoître.

S'il agissoit toûjours d'une maniere miraculeuse, on seroit comme forcé de le reconnoître en tout, & cette évidence ne seroit conforme ni à sa justice ni à sa misericorde. Il est de sa justice de laisser les méchans en des tenebres qui les portent à douter de sa providence & de son être; & il est de sa misericorde de tenir ses Elus à couvert de la vanité par cette obscurité saulutaire.

La vie de la foi qui est la vie des justes en ce monde consistant donc à servir Dieu sans le voir d'une maniere sensible, il est clair que des miracles continuels détruiroient entierement cét état. Ainsi étant necessaire d'une part que Dieu agisse, & de l'autre que nous ne connoissions pas sensiblement son action, il faloit qu'il se cachât sous de certains moyens qui parussent comme naturels, & qui étant toûjours exposez aux yeux des hommes, n'excitassent plus leur admiration ;afin qu'il n'y fût decouvert que par ceux à qui il ouvriroit les yeux de l'ame par une lumiere qu'il donne à qui il lui plaît.

Mais s'il étoit necessaire, que Dieu se couvrît de cette sorte dans l'ordre de la nature, & dans les effets exterieurs qu'il produit sur les corps, il ne l'étoit pas moins qu'il se cachât dans ses operations interieures sur les ames; parce que l'evidence de l'operation divine

dans

dans ces sortes d'actions ne tireroit pas moins les ames de l'état de foi, par lequel il veut qu'elles operent leur salut en cette vie. Etc'est pourquoi il ne donne ordinairement ses plus grandes graces, que par une suite de moyens qui paroissent tout humains & tout ordinaires, & qui semblent humainement proportionnez à la fin à laquelle on les destine.

Il veut que nous desirions les vertus; que nous travaillons à les acquerir; que nous cherchions les occasions de les pratiquer; que nous nous separions des choses qui nous peuvent porter au peché. C'est lui qui nous inspire ce desir, qui opere en nous ce travail, qui nous fait retrancher ces empêchemens. Il lui seroit facile de nous donner les vertus sans toute cette suite de moyens; mais en nous les donnant dans cét ordre, & par ces moyens, il se cache à nous & nous conserve dans l'humilité.

Il pourroit de même nous avertir à chaque moment de ce que nous avons à faire; mais s'il le faisoit de cette sorte, ce seroit une conduite visiblement miraculeuse. Il veut donc que nous prevoyons nos actions & nos paroles, que nous les considerions devant lui, afin de les regler selon ses loix, & que nous employons tout le soin qui nous est possible pour reconnoître ce qu'il veut de nous en chaque rencontre. Il est lui même l'auteur de ces preparations, de cette recherche, de

ce soin, & il s'en sert comme d'un moyen ordinaire pour nous communiquer la sagesse dont nous avons besoin pour nôtre conduite.

Il est vrai que Jesus Christ dit à ses Disciples, qu'ils ne doivent pas se mettre en peine de ce qu'ils diront aux Rois & aux Princes lors qu'ils les forceront de paroître devant eux, parce qu'il leur sera donné à l'heure même ce qu'ils leur doivent repondre. Mais le dessein de J. C. dans cet avertissent étoit seulement d'exclure les prevoyances, & les reflexions de défiance & d'amour propre: & il vouloit plûtôt les disposer à ne se pas étonner quand on les obligeroit de parler aux Rois sans y être preparez, que de leur défendre de s'y preparer. De même que quand J. C. défend à ses Disciples de se mettre en peine du vivre & du vêtement, il ne leur interdit pas, selon les Peres, les soins & les precautions raisonnables, & il ne les oblige pas à attendre que Dieu leur procure l'un & l'autre par des voyes extraordinaires; mais il leur commande seulement de bannir de leur cœur les inquietudes & les défiances, qui sont injurieuses à sa providence, & à sa bonté, & qui les empêchent de chercher le Royaume de Dieu avant toutes choses.

Il y a souvent ainsi des contrarietez apparentes dans les veritez Chrêtiennes quand on ne les regarde que d'une veuë superficielle, qui disparoissent & s'évanoüissent quand on les penetre jusques dans le fond. On

On pourroit croire, par exemple, à ne ſuivre que la premiere lueur qui naît d'une connoiſſance imparfaite de la verité, que la vie Chrétienne étant une vie ſurnaturelle, & qui ſurpaſſe la force de tous les hommes, on ne doit pas plûtôt choiſir un genre de vie qu'un autre, ni ſe mettre en peine d'éviter les occaſions du peché. On peut tout avec Dieu, dira-t-on, & l'on ne peut rien ſans Dieu. Ainſi avec l'aide de Dieu je puis demeurer inébranlable dans les plus dangereuſes occaſions, & ſans cette aide je ne puis me ſoûtenir dans la retraite la plus aſſurée.

Mais ceux qui parlent de cette ſorte ne comprennent pas le ſecret de la conduite de la grace. Il eſt vrai que Dieu eſt capable de nous ſoûtenir dans les plus grands perils; & il le fait quelquefois quand c'eſt lui-même qui nous y engage: mais il ne donne pas ordinairement ſa grace d'une maniere ſi éclatante. Ainſi pour nous faire reſiſter aux tentations, il nous inſpire le ſoin de les éviter. C'en eſt le moyen ordinaire; & qui conque le neglige n'a pas droit de pretendre que Dieu le ſoûtienne d'une autre maniere.

Si l'on étoit ordinairement auſſi recüeilli dans l'agitation que dans le repos, ſi l'on ne ſuccomboit pas plus ſouvent aux tentations en vivant dans les occaſions du peché qu'en les évitant, ſi l'on ne contractoit pas plus de taches dans le commerce du monde que dans la retraite; ſi les grands emplois ne por-

toient pas plus à la vanité que les occupations basses & humilantes, ce seroit sans doute une espece de miracle visible. Dieu en fait de cette sorte quand il lui plaît pour quelques ames choisies. Mais comme il ne veut pas que sa conduite sur nous paroisse si visiblement miraculeuse, il ne les fait pas souvent & il nous oblige par là à nous reduire à la voye ordinaire, & à preferer, autant que nous le pouvons, le repos à l'agitation; la retraite, au commerce du monde; les emplois humilians, aux emplois relevez; & enfin la fuite des occasions, à la confiance qui porte à s'y exposer. Ce n'est pas qu'il ne soit aussi facile à Dieu de nous sauver en une maniere qu'en une autre; mais il nous a appris qu'il nous sauve ordinairement de cette seconde maniere, parce qu'il y est plus caché & moins reconnoissable: & par là il nous oblige à nous y reduire.

CHA-

CHAPITRE IV.

Que toutes les regles que les Peres donnent pour la vie ſpirituelle, ſont établies ſur ce principe, que Dieu cache ſes operations ſurnaturelles ſous l'apparence d'un ordre tout naturel.

C'Eſt ſur cét ordre de la grace & ſur cette ſuite de moyens, ſous leſquels Dieu cache ſes operations ſurnaturelles, que ſont établies toutes les regles, & tous les avis ſpirituels que les Saints inſpirez de Dieu, ont donnez à ceux qu'ils ont conduits dans ſes voyes.

Ces grands Saints n'ignoroient pas que c'eſt de lui qu'il faut attendre toutes les vertus, & qu'il eſt la cauſe de toutes les bonnes actions des Chrêtiens. Ils étoient perſuadez qu'il eſt le maître des cœurs, & qu'il opere en euxtout ce qu'il veut par uneforce invincible & toute-puiſſante. Cependant ils nous preſcrivent des regles & des pratiques comme pourroient faire des Philoſophes, qui pretendoient acquerir lavertu par leurspropres forces. Ils veulent que nous tenions toûjours nôtre eſprit occupé de ſaintes penſées, que nous nous appliquions ſans ceſſe à

la lecture & à la meditation de la parole de Dieu; que nous vivions dans l'éloignement du monde; que nous reduisions nôtre corps en servitude par le travail & la mortificatiō; que nous évitions tout ce qui nous peut affoiblir,& tout ce qui nous peut être une occasion de cheute;que nous fassions un effort continuel pour resister à nos passions; que nous menions une vie uniforme,reglée,occupée, en passant par la suite d'actions que l'on nous aura prescrites, comme étant les plus conformes à nôtre état & à nos devoirs. Ce n'est pas qu'ils ne sçussent parfaitement que Dieu nous peut donner ses plus grandes graces, nous faire passer par ces exercices, mais ils sçavoient en même tems que l'ordre commun de sa providence est de ne nous les accorder qu'en suite de ces exercices, & par ces exercices mêmes, qu'ainsi il fait premierement aux ames la grace de les pratiquer,pour leur faire ensuite celle de parvenir aux vertus où il desire de les élever,étant aussi bien l'auteur des actions qu'il leur fait faire pour acquerir les vertus, que des vertus qu'elles acquierent par ces actions.

Ils n'ont pas ignoré non plus qu'il n'y avoit rien de plus facile à Dieu,que de nous faire connoître nos fautes de tems en tems, par l'infusion d'une lumiere qui nous les remît tout d'un coup devant les yeux; qu'il pourroit même nous en corriger en nous donnant les vertus opposées, sans que nous

nous fuſſions obligez de nous affliger continuellement de la veuë de nos miſeres : mais comme ils connoiſſoiẽt les voyes dont Dieu ſe ſert ordinairement pour purifier les ames, ils n'ont pas laiſſé de nous recommander cet examen & cette vigilance ſur nous-mêmes, comme un des principaux devoirs de la pieté, qui ne doit finir qu'avec nôtre vie. *Mes Freres*, dit Saint Auguſtin, *en attendant* hom.
la venuë de ce jour heureux, où nous ſerons 15.
joints aux Anges du Ciel pour loüer Dieu dans toute l'éternité ; en attendant que nous ſoyons parvenus àcette joye ineffable que nous eſperons, appliquons nous autant que nous le pourrons, à la pratique des bonnes œuvres ; examinons tous les jours nôtre conſcience, & regardons avec ſoin s'il n'y a rien de rompu & de dechiré dans la robe ſpirituelle de nôtre ame, ſi nous n'y avons point fait quelques taches par nôtre intemperance, ſi nous ne l'avons point brûlée par la colere, ni diviſé par l'envie, ſi nous n'en avons point terni l'éclat par l'avarice. Hâtons nous de guerir les bleſſures de nos ames, pendant qu'il eſt encore en nôtre pouvoir de le faire avec l'aide de la grace.

Le grand S. Gregoire, que Dieu a donné particulierement à ſon Egliſe pour l'inſtruire des regles de la vie ſpirituelle, ne recommande rien tant auſſi dans ſes morales, que cette vigilance ſur ſoi-même & cet examen de ſes bonnes & de ſes mauvaiſes actions. *Il*

faut

r. *faut dit-il, purifier les actions même de vertu*
. 1. *par une discussion exacte, de peur de prendre*
7. *pour bon ce qui est mauvais, & pour un bien*
18 *parfait ce qui est imparfait & defectueux. C'est ce qui nous est marqué par l'holocauste que Job offroit pour chacun de ses enfans. Car c'est offrir à Dieu un holocauste pour chacun de ses enfans, que de lui offrir des prieres pour chaque action de vertu, de peur que la sagesse ne s'éleve, que l'intelligence ne s'égare, que la prudence ne s'embarrasse, & ne se confonde, que la force ne degenere en presomption. Et parce que l'holocauste est un sacrifice qui se consume tout entier, il est necessaire que nôtre ame soit embrazée par le feu de la componction, & qu'elle consume dans ce feu tout ce qu'il y a d'impur dans ses pensées. Mais nul n'est capable de le faire, s'il n'a soin d'examiner tous ses mouvemens interieurs avant qu'ils passent jusques aux*
d. *actions. Il faut*, dit encore ce Saint, *broyer les parfums, c'est à dire considerer en détail tout ce qui se passe dans nôtre ame, & le reduire comme en poussiere par cet examen. Il faut ôter la peau de la victime, & la couper en morceau, c'est à dire qu'il faut ôter à nos actions cette surface exterieure, qui nous les fait paroître vertueuses, pour les regarder jusques dans le fond.*

Cette instruction est si souvent repetée dans les ouvrages de S. Gregoire, que l'on peut dire que c'est un des principaux fonde-

mens

mens de sa conduite spirituelle. Et bien loin qu'il exemte les justes plus avancez de cette pratique, il met au contraire leur avancement dans l'accroissement de cette vigilance & de cette attention sur eux-mêmes.

Enfin, Saint Bernard a fait quatre livres exprés pour porter les ames à cet exercice, d'examiner devant Dieu leurs actions & leur conduite; & il en fait tellement le principal devoir de la vie Chrêtienne, que pour representer en un mot l'idée qu'il avoit de la veritable pieté, il dit que c'est s'appliquer à la consideration. *Quid est pietas, vacare considerationi*, & que cette consideration consiste à prevoir ses actions, à les regler devant Dieu; à corriger ses défauts, & à penser à ses devoirs. Et il est remarquable que ce Saint ne donne pas ces instructions à un Novice, mais à un grand Pape, qu'il devoit supposer être dans l'état de perfection; ayant été élevé à cette premiere dignité de l'Eglise, à cause de ses vertus éminentes.

Lorsque les Philosophes, qui supposoient que la vertu n'a point d'autre source que la nature, prescrivoient des regles pour l'acquerir, ils n'en prescrivoient point d'autre que celle-là. Ils nous recommandent comme ces Saints, cet examen & cette vigilance continuelle sur nos actions, comme on le peut voir dans les vers attribuez à Pythagore, & dans plusieurs endroits de Seneque.

Est-ce

Est-ce donc que Saint Augustin, Saint Gregoire & Saint Bernard ne sçavoient pas que la vertu est un pur effet de la misericorde de Dieu, & non pas de nos efforts & de nos reflexions? Ils le sçavoient sans doute, puis qu'ils l'enseignoient en tant d'endroits de leurs Livres. Mais ils sçavoient aussi que Dieu ne la donne ordinairement aux hommes, que par la pratique de certains moyens & de certains exercices ausquels il les applique par sa grace; qu'ainsi le principal soin de ceux qui conduisent les ames, est de les mettre dans la pratique de ces moyens, par lesquels on obtient les graces de Dieu, & que c'est le tenter que d'agir autrement, & de vouloir qu'il nous les accorde par une autre voye, que par celle que sa sagesse a choisie, & qu'il nous a fait connoître par l'exemple de tous les Saints.

Pourquoi croit-on de même que les Peres ayent témoigné tant de défiance du salut de ceux qui ne pensent à se convertir, que lors qu'ils sont prêts de mourir? Est-ce qu'il n'est pas aussi facile à Dieu de toucher les pecheurs par sa grace à la derniere heure, qu'en tout autre tems; ou que celui de le mort soit exclus de la promesse generale que Dieu a fait aux hommes de les recevoir en sa grace s'ils se convertissent sincerement? Ce n'est sans doute riẽ de tout cela. Dieu est toûjours également puissant, & le sein de sa misericorde est toûjours également ouvert aux pecheurs

cheurs cõvertis. Mais c'est que les Peres ont crû que ces conversions n'étoient pas ordinairement sinceres, & qu'elles étoient plûtôt un effet de l'état où ils se trouvent, que du changement de leur cœur. Et la raison est que dans la voye commune, le cœur ne change point ainsi tout d'un coup d'objets & de fin. On peut bien changer en un moment d'actions exterieures; mais l'amour qui tient la principale place dans le cœur ne change gueres en un moment. Il faut pour l'ordinaire qu'il s'affoiblisse peu à peu, & qu'il y en ait un autre qui prenne sa place par divers progrés. C'est ainsi que les passiõs humaines se changent; Dieu qui veut que les operations de sa grace ne se distinguent pas sensiblement de celles de la nature, suit ordinairement le même ordre. Il commence à ébranler le cœur par la crainte, avant que de le toucher par son amour, & il le touche souvent long-tems par des commencemens d'amour, avant que de s'en rendre maître par un amour dominant, qui tourne le cœur vers lui comme vers sa derniere fin, & qui le délivre de la servitude de l'amour des creatures. Ainsi comme la convesion des pecheurs mourans ne sçauroit passer par ces degrez; il faudroit qu'elle fut miraculeuse pour être vraye. L'Eglise ne desespere pas de ce miracle; & c'est ce qui la porte à accorder les Sacremens aux mourans: mais elle craint aussibeaucoupque ces senti-

mens

mens qui paroissent dans les pecheurs qui sont en cet état, ne soient que de ces legers commencemens ou de crainte ou d'amour de Dieu, qui ne suffisent pas pour une veritable conversion. Et c'est ce qui oblige les pecheurs non seulement à travailler, mais à se hâter même de travailler serieusemẽt à leur salut; afin que leur amour ait le temsde croître, & de parvenir à un état où l'on puisse dire qu'ils sont convertis. Agir autrement c'est tenter Dieu, & le tenter d'une maniere trés-dangereuse, en voulant qu'il fasse un miracle dans l'ordre de sa grace pour nous sauver. Et ainsi tous ceux qui attendent à se convertir à Dieu à la mort, outre leurs autres pechez, commettent encore celui de tenter Dieu qui en fait souvent le comble.

Les richesses spirituelles sont toutes gratuites de la part de Dieu, & neanmoins il est écrit: Que la main de ceux qui travaillent fortement amasse des richesses. *Manus fortium divitias parat.* Et l'Ecriture attribuë au contraire la pauvreté spirituelle au défaut de ce travail: *Egestatem operata est manus remissa*; c'est à dire que la negligence & la paresse causent la pauvreté & la misere des ames; tant Dieu a soin de cacher les œuvres de sa grace sous la ressemblance de celles de la nature.

Cela paroit encore plus clairement dans la priere; c'est sans doute celle de toutes les actions Chrêtiennes où le besoin de la grace pa-

paroit davantage. C'eſt pourquoi l'eſprit de Dieu eſt appellé par un titre particulier l'eſprit de prieres *Spiritus precum.* Et il eſt dit de lui, qu'il prie pour nous avec des gemiſſemens ineffables. Il ſembleroit donc que cet exercice ſi divin n'auroit point beſoin de preparation ni de regles, & qu'il n'y auroit qu'à attendre l'inſpiration de la grace. Et neanmoins le Sage nous avertit expreſſément qu'il faut preparer ſon ame avant la priere de peur d'être comme un homme qui tente Dieu : *ante orationem prapara animam tuã, & noli eſſe quaſi homo qui tentat Deum.* Et il fait voir ainſi que tous ceux qui prient ſans preparation tombent dans le peché de tenter Dieu, & qu'une des principales cauſes de la tiedeur de nos prieres, eſt le peu de ſoin que nous avons de nous y preparer, par les moyens que l'Ecriture nous preſcrit, qui conſiſtent à retirer nôtre cœur & nôtre eſprit de la diſſipation & des vains amuſemens, afin de le trouver quand il le faut preſenter à Dieu dans la priere; parce qu'il eſt impoſſible que le cœur ne coure aprés ſon treſor, & qu'il ne s'occupe des objets dont il ſe trouve rempli.

C'eſt ainſi que la verité allie ce qui paroit contraire à ceux qui ne la connoiſſẽt qu'imparfaitement. Tout dépend de Dieu; donc il ne faut point travailler, diſoient certains Heretiques. Il faut travailler, donc la vertu ne dépend pas de la grace, diſoient les Pela-

giens

giens. Mais la doctrine Catholique consiste à unir ces veritez & à rejetter ces fausses conclusions. Il faut travailler, dit-elle, & neanmoins tout dépend de Dieu. Le travail est un effet de la grace, & le moyen ordinaire d'obtenir la grace. Croire que le travail & les vertus ne sont pas des dons de Dieu, c'est une presomption Pelagienne. Mepriser les moyens dont Dieu se sert ordinairement pour communiquer sa grace aux hommes, c'est tenter Dieu en voulant renverser l'ordre de la sagesse divine. Ainsi la pieté veritable consiste à pratiquer ces moyens, & à reconnoître que c'est Dieu qui nous les fait pratiquer.

CHAPITRE V.

Comment cette doctrine s'accorde avec la necessité de la grace efficace ; éclaircissement des difficultez qu'on peut former sur ce point.

JE sçai bien que l'esprit humain qui s'ébloüit par l'éclat des veritez divines, & qui s'embarrasse dans ses vains raisonnemens peut trouver encore de la difficulté dans cette alliance du travail & de la grace, & qu'en supposant avec S. Augustin & S. Thomas, que quelque pouvoir que l'on ait de faire les actions de pieté par d'autres gra-

ces, on ne les fait neanmoins jamais effectivement si Dieu n'y determine la volonté par une grace efficace, il se porte aisément à conclurre que nous n'avons donc qu'à demeurer en repos, jusqu'à ce que nous sentions ces mouvemens efficaces qui nous les font pratiquer; que lorsque nous les sentirons nous ne manquerons pas de travailler, puisque la grace nous y appliquera par une vertu toute puissante, & que ne les ayant pas, il est certain que nous ne les pratiquerons jamais d'une maniere qui soit utile.

C'est une objection qui naît facilement dans l'esprit de ceux qui suivēt leurs raisonnemens dans ces matieres, qui regardent la conduite de Dieu sur les ames. Et les Peres qui ne l'ont pas ignorée, y ont repondu en diverses manieres trés solides, en faisāt voir de quelle sorte on peut dire veritablement qu'il est toûjours au pouvoir des hōmes de satisfaire aux devoirs de la pieté Chretiēne, & que c'est leur faute de ne les acomplir pas.

Mais comme ce n'est pas ici le lieu d'y répondre d'une maniere Theologique, il suffit de faire voir qu'elle n'a rien de solide même selō la raison humaine; & que le besoin que nous avons de la grace efficace pour pratiquer les vertus Chrêtiennes, peut bien servir à humilier les hommes, & à les tenir dans un état de crainte & de tremblement; mais qu'il ne les peut jamais justement porter, ni à la paresse, ni au trouble, ni au desespoir;

poir, parce que nous avons toûjours par la nature même un moyen qui suffit pour nous tenir l'esprit en repos, & pour en bannir le trouble & l'inquietude. La raison est, qu'encore que pour travailler selon Dieu, à combattre nos défauts d'une maniere Chrétienne pour prier, & pour pratiquer les bonnes œuvres par l'esprit d'une veritable charité, on ait besoin d'une grace surnaturelle & efficace, il est certain neanmoins que chacune de ces actions en particulier se peut faire quelquefois sans grace par un mouvement d'amour propre, de respect humain, & de crainte purement servile. Or encore qu'il y ait une difference infinie entre l'amour propre & l'amour de Dieu, neanmoins les mouvemens & les actions qui naissent de ces deux principes si differens, sont quelquefois si semblables, & nous avons si peu de lumiere pour penetrer le fond de nôtre cœur, que nous ne distinguons pas avec certitude par quel principe nous agissons, & si c'est par cupidité ou par charité. Nous pouvons bien dire avec Saint Paul, que nous ne nous sentons coupables de rien, mais nous devons ajoûter avec lui, que nous ne sommes pas pour cela justifiez, & que nous ne nous jugeons pas nous-mêmes, parce que nous ne nous connoissons pas parfaitement.

Nous avons donc toûjours en nous un principe pour accomplir ce qu'il y a d'exterieur & de sensible dans ces exercices de la

vie Chrêtienne. Et comme nous ne ſaurions ſavoir avec certitude, quand même nous avons la grace efficace, ſi ce n'eſt point par un principe humain que nous agiſſons, nous ne ſavons pas auſſi toûjours, lors que nous agiſſons par un principe d'interêt humain, que la grace ne ſoit pas le principe de nôtre action. Nous pouvons prendre la charité pour l'amour propre & l'amour propre pour la charité ; & dans cette obſcurité la raiſon nous oblige à prendre le parti de faire toûjours ce qui eſt commandé, en laiſſant à Dieu le diſcernement du principe qui nous fait agir.

Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit de nôtre devoir de nous purifier, autant qu'il nous eſt poſſible, de tout amour propre, & de tout interêt; mais ce deſir ne nous aſſûre pas que nous en ſoyons exemts. Car on peut deſirer par amour propre d'être délivré de l'amour propre, comme l'on peut ſouhaiter l'humilité, par orguëil. Il ſe fait un cercle infini de retours ſur retours, de reflexiõs ſur reflexions dans ces actions de l'ame, & il y a toûjours en nous un certain fond, & une certaine racine qui nous demeure inconnuë durant toute nôtre vie.

C'eſt l'état où Dieu veut que les hommes vivent dans ce monde. Nous ſommes condamnez à ces tenebres par ſa juſtice ; & ſa miſericorde nous les rend avantageuſes, quand elle fait que nous nous en ſervons pour être plus humbles. Et ainſi il eſt viſible

que ces tenebres étant inévitales d'une part; & de l'autre étant utiles, ce que nous avons à faire est de demeurer en repos & d'adorer en paix la bonté de Dieu qui les ordonne pour nôtre bien, & de faire cependant de la maniere la plus pure & la plus desinteressée qu'il nous est possible, ce qui nous est prescrit par ses loix, en attendant le jugement qu'il portera de nous en l'autre vie, en nous faisant cõnoître le fond de nôtre cœur que nous ne connoîtrons jamais clairement en celle-ci. Et cela suffit pour nous procurer une paix humaine, qui ne se distingue pas sensiblement de la paix de Dieu, & qui vaut toûjours mieux que l'inquietude qui accable l'ame, & qui la reduit à la paresse & au desespoir.

Cette raison nous doit faire preferer la pratique de tous ces exercices de la vie Chrétienne, à une vie molle, negligente, & paresseuse; car il est certain que ceux qui ne les pratiquent pas, ne sont pas dans la voye de Dieu, & qu'il y en aura trés-peu de sauvez de ceux qui passent leur vie dans le desordre, puis qu'ils ne le peuvent être, à moins que Dieu ne les convertisse par une misericorde extraordinaire, qui est trés-rare dans l'ordre même de la grace.

Au ctonraire ceux qui pratiquent ces saints exercices, sont tous en quelque sorte dans la voix de la paix; ils sont dans la compagnie de ceux qui vont au Ciel, & ils ont mê-

même cette consolation, qu'il y en a peu de ceux qui les pratiqueront pendant un long tems qui n'arrivent au salut. La perseverance dans la vie reglée étant la plus certaine marque de la charité ; parce que la cupidité est inconstante d'elle-même, & ne demeure pas d'ordinaire longtems dans la poursuite d'un même dessein.

Ainsi la connoissance du besoin de la grace efficace pour agir Chrêtiennement n'embarasse jamais en effet ceux qui écoutent & suivent la raison. Car ils voyent toûjours leur chemin. Ils savent qu'il faut prier Dieu sans cesse, qu'il faut mortifier sans cesse leurs passions ; qu'il faut veiller continuellement sur eux-mêmes ; qu'il faut combattre jusqu'à la mort ; qu'il ne se faut jamais lasser de pratiquer les bonnes œuvres, & de se regler en toutes choses. Ils sçavent que l'incertitude où ils sont, si c'est la grace ou l'amour propre qui les fait agir ne les doit pas empêcher d'agir. Faites, faites ces choses, dit Saint Augustin, par la crainte de la peine, si vous ne le pouvez pas encore par l'amour de la justice, c'est-à-dire, par la charité. Ils les doivent donc toûjours pratiquer. C'est ce qui est certain & indubidable ; & en les pratiquant ils ne doivent pas juger, qu'ils n'agissent que par cupidité & par interêt, puisque leur cœur leur est inconnu, & qu'ils ne doivent pas juger temerairement d'eux-mêmes, non plus que des autres.

Aug. Serm. 13. de verb. Apos.

En un mot il faut prier, travailler, & demeurer en repos jusqu'à la mort, en s'abandonnant à Dieu, & en lui disant avec le Prophête: *In manibus tuis sortes meæ*, mon sort est entre vos mains pour cette vie & pour l'autre, pour le tems & pour l'éternité. En marchant de cette sorte dans la voye de Dieu avec une fidelité perseverante, si nous n'avons jamais une certitude entiere que le S. Esprit habite en nous, & que c'est lui qui nous fait agir, nous ne laisserons pas neanmoins d'en avoir une juste confiance; & cette confiance s'augmentant de plus en plus à mesure que nous avancerons dans la vertu, ne nous laissera qu'autant de crainte, qu'il est necessaire d'en avoir pour resister à la tentation de la presomption & de l'orguëil.

CHAPITRE VI.

Diverses autres manieres de tenter Dieu.

IL y a encore beaucoup d'autres manieres de tenter Dieu, outre celles que nous avons rapportées. Car comme ce peché consiste à se soustraire à la sagesse de Dieu, & à le vouloir obliger d'agir contre les regles ordinaires de sa providence, soit dans l'ordre de la nature, soit dans celui de la grace, on peut tenter Dieu en autant de façons que l'on

l'on peut se dispenser de ces regles, dans l'esperance que Dieu agira envers nous d'une maniere extraordinaire.

C'est tenter Dieu, par exemple, de s'engager dans des charges de l'Eglise sans vocation legitime;en se flatantde l'esperance que Dieu rectifieranôtre entrée,& ne laisserapas de nous accorder les graces necessaires pour nous aquiter du ministere auquel nous nous serons engagez temerairement. Car la voye ordinaire d'obtenir les graces necessaires pour ces emplois, est d'y entrer par la porte d'une sainte vocation; & si Dieu repare ce defaut dans quelques-uns, en les faisant comme rentrer de nouveau dans le ministere qu'ils ont usurpé, c'est une grace extraordinaire que personne ne sçauroit se promettre sans temerité & sans tenter Dieu.

Il en est de même de tous les autres engagemens dans les divers états de la vie. On tente Dieu quand on y entre, sans avoir une assurance raisonnable qu'on a les dispositions necessaires pour s'aquiter des devoirs qui y sont attachez. Un homme qui entre dans la Magistrature tente Dieu, s'il ne sent enlui uneforce capable de resister à l'injustice, selon ce que dit l'Ecriture: *Noli quærere fieri judex nisi valeasperrumpere iniquitates.* Ceux qui s'engagentdans le mariage tentent Dieu, s'ils ne sont disposez à satisfaire aux obligations de cet état, & s'ils n'ont assez de force pour souffrir tout cequ'il y faut

souffrir, & pour se soutenir contre les tentations qui naissent, ou de cet état en general, ou du choix particulier qu'ils font de la personne avec laquelle ils s'unissent. Ceux qui embrassent la vie Religieuse tentent Dieu, s'ils n'ont les qualitez necessaires pour perseverer dans cette sainte vocation, & pour en souffrir les peines & les travaux. Et c'est pourquoi ceux qui en excluent les personnes qui n'ont pas ces qualitez; bien loin de leur faire tort, leur font au contraire la plus grande charité qu'on leur puisse faire, puisqu'ils les empêchent de contracter un engagement dont les suites ne leur pourroient être heureuses. Enfin quelque entreprise que l'on forme, quelque dessein de vie que l'on prenne, quelque état que l'on embrasse, il faut toûjours, selon l'Evangile, avoir supputé les frais, c'est à dire, avoir examiné ce que Dieu nous a donné de force & de bonne volonté, pour juger par là si nous ne serons pas temeraires en nous y engageant.

Si l'on fait reflexion sur la conduite des hommes dans le choix de l'emploi & de l'état auquel ils passent leur vie, on trouvera, non seulement qu'il n'y a rien de plus commun que cette maniere de tenter Dieu, mais que c'est la source la plus ordinaire des dereglemens qui regnent dans tous les états, & dans toutes les conditions. Car il est visible qu'on ne les choisit point par la vûë du rapport & de la proportion qu'elles ont avec les dispo-

diſpoſitions que Dieu a miſes en nous, mais par certaines loix d'opinion que la vanité des hommes a établis dans le monde ſelon leſquelles on croit, que parce qu'on eſt de telle ou de telle naiſſance, & que l'on a une certaine quantité de biens de fortune, on ne peut embraſſer que certain genre de vie, & que tous les autres ne ſont pas pour nous. Ainſi il y en a qui s'imaginent qu'il n'y a point d'autre parti à prendre pour eux que celui de l'épée, ou de la profeſſion Eccleſiaſtique, d'autres ſont perſuadez qu'ils ne ſauroient demenrer dans le monde ſans être Magiſtrats. Il faut que cette fille ſoit Religieuſe, parce qu'elle ne peut pas être mariée ſelon ſa condition. On ſe reduit ainſi à l'étroit par ces loix chimeriques: & comme Dieu ne les ſuit pas dans la diſtribution de ſes graces & de ſes talens, il arrive de là que l'on s'interdit par fantaiſie tous les emplois que Dieu nous permet, & que l'on ne ſe porte qu'à ceux qu'il nous interdit. On s'y engage donc temerairement, & l'on y demeure de même. On tente Dieu continuellement par l'exercice de ſes emplois mal choiſis, & au lieu d'attirer ſa grace & ſon ſecours, on attire ſans ceſſe les effets de ſa colere & de ſon abandonnement. L'on peut juger quelles peuvent être les ſuites de cette conduite.

Il faut remarquer encore ſur ce ſujet, que quoi que les hommes dans cette vie ſoient toûjours dans un beſoin continuel de la

grace ils ne sont pas neanmoins dans un égal degré de foiblesse ni de force; & que la differente mesure, avec laquelle Dieu leur distribuë ses graces, fait que selon le langage de l'Ecriture & des Peres on peut dire qu'il y a des œuvres & des emplois qui sont proportionnez à la grace de certaines ames & qui ne le sont pas à celles des autres. Il y en a qui se perdroient en voulant imiter certaines actions des Saints, parce qu'ils n'ont pas la force de les soutenir comme ces Saints. Il faut donc que chacun connoisse la mesure qu'il a receuë de Dieu; & s'il n'en sçauroit juger par lui-même, qu'il en juge au moins par la lumiere des personnes éclairées. Autrement en s'avançant audelà des dons de Dieu, on le tente, & on se met en danger de faire de grandes fautes par ces avances temeraires.

On commet la même faute en voulant discerner par sa propre lumiere ce que l'on devroit discerner par celle d'autrui. Car Dieu ayant voulu pour lier les hommes entr'eux par les devoirs reciproques de la charité, les rendre dependans les uns des autres, aussibien à l'égard de la vie spirituelle que de la vie temporelle; & leur communiquant pour cela plus ordinairement les lumieres dont ils ont besoin pour les conduire, par l'entremise des Pasteurs & des personnes spiritueles qu'ils consultent, que par lui-même; il s'ensuit de là que c'est aussi tenter Dieu en quelque sorte, de refuser de se soumettre à cet

ordre, en ne prenant conseil de personne, & en ne suivant dans la conduite de sa vie que ses propres pensées, & ses propres raisonnemens; parce que c'est vouloir obliger Dieu à nous communiquer ses lumieres d'une maniere extraordinaire.

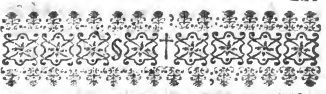
On peut dire aussi que tout peché mortel que l'on commet dans l'esperance de s'en relever par la penitence, est une maniere de tenter Dieu. Car la voye ordinaire du salut, soit pour ceux qui n'ont point encore perdu l'innocence du Baptême, soit pour ceux qui l'ont reparée par la Penitence, est de conserver la grace qu'ils ont receuë, & de travailler à l'augmenter tous les jours par l'exercice des vertusChrétiennes. Pretendre donc que Dieu nous fera rentrer dans la voye du salut, quoi que nous en sortions par des crimes, c'est se soustraire à sa conduire ordinaire, & le vouloir obliger à faire dans l'ordre de la grace des miracles en nôtre faveur.

Enfin les justes mêmes & les personnes reglées ne laissent pas de tenter Dieu en bien des manieres, & souvent sans qu'ils s'en aperçoivent. Car l'Evangile nous aprenant que le moyen d'obtenir les graces qui nous sont necessaires, soit pour nous acquiter de nos devoirs, soit pour entrer saintemnt dans les moindres engagemens, & pour former les plus petits desseins, c'est de le consulter sur tout & de le prier continuellemẽt toutes les fois qu'ils negligent de pratiquer

ces moyens, & qu'ils s'engagent dans de petites entreprises, dans des visites, dans des conversations, dans des œuvres de pieté, sans s'adresser à Dieu, sans jetter un regard vers lui, sans le consulter, sans le prier, on peut dire en quelque sorte qu'ils le tentent. Et comme toutes les fautes que l'on commet dans la vie, viennent de ce qu'on manque à la pratique des moyens de les éviter, il est clair que l'on ne peche, que parce que l'on tente Dieu, & qu'ainsi ce peché que l'on croit si rare, & auquel on songe si peu, est la cause de toutes les chûtes des justes, & de la perte de tous ceux qui perissent.



QUA-



QUATRIE'ME TRAITE'. DE LA COMEDIE.

CHAPITRE I.

Interêt que les hommes ont eu à justifier la Comedie. Moyen dont ils se sont servis pour cela.

IL n'y a gueres eu que ce siecle ici où l'on ait entrepris de justifier la Comedie, & de la faire passer pour un divertissement qui se pouvoit allier avec la devotion. Les autres étoient plus simples dans le bien & dans le mal. Ceux qui y faisoient profession de pieté temoignoient par leurs actions & par leurs paroles, l'horreur qu'ils avoient de ces spectacles profanes. Ceux qui étoient possedez de la passion du theatre, reconnoissoient au moins qu'ils ne suivoient pas en cela les regles de la Religion Chrêtienne. Mais il s'est trouvé des gens dans celui ci, qui ont pre-

rendu pouvoir allier ſur ce point la pieté & l'eſprit du monde. On ne ſe contente pas de ſuivre le vice, on veut encore qu'il ſoit honoré, & qu'il ne ſoit pas fletri par le nom honteux de vice, qui trouble toûjours un peu le plaiſir que l'on y prend, par l'horreur qui l'accompagne. On a donc tâché de faire en ſorte que la conſcience s'accommodât avec la paſſion & ne la vint point inquieter par ſes importuns remors. Et c'eſt à quoi on a beauceup travaillé ſur le ſujet de la Comedie. Car comme il n'y a gueres de divertiſſement plus agreable aux gens du monde que celui là; il leur étoit fort important de s'en aſſurer une joüiſſance douce & tranquille, afin que rien ne manquât à leur ſatisfaction. Le moyen qu'employent pour cela ceux qui ſont les plus ſubtils, eſt de ſe former une certaine idée methaphiſique de Comedie, & de purifier cette idée de toute ſorte de peché. La Comedie, diſent-ils, eſt une repreſentation d'actions & de paroles cõme preſentes. Quel mal y a-t'il en cela? Et aprés avoir ainſi juſtifié leur idée generale de Comedie, ils croyent avoir prouvé qu'il n'y a point de peché aux Comedies ordinaires. Mais le moyen de ſe deffendre de cette illuſion, eſt de conſiderer au contraire la Comedie non dans une ſpeculation chimerique, mais dans la pratique commune & ordinaire dont nous ſommes temoins. Il faut regarder quelle eſt la vie d'un Comedien & d'une Comedienne,

quelle

quelle est la matiere & le but de nos Comedies: quels effets elles produisent d'ordinaire dans les esprits de ceux qui les representent, ou qui les voyent representer; quelles impressions elles leur laissent; & examiner ensuite si tout cela a quelque raport avec la vie, les sentimens & les devoirs d'un veritable Chrétien. C'est ce qu'on a dessein de faire dans cet écrit. Mais comme la plûpart des raisonsdont on se servira contre laComedie s'étendent naturellement à la lecture des Romans, on les y comprendra souvent, & l'on prie ceux qui les liront de les y comprendre quand on ne le fera pas expressément.

CHAPITRE II.

Premiere raison contre la Comedie tirée de ce que le metier de Comedien étant illicite & mauvais, on l'autorise en y assistant.

IL est impossible de considerer le metier de Comedien, & le comparer avec les devoirs du Christianisme sans reconnoître qu'il n'y a rien de plus indigne d'un enfant de Dieu & d'un membre de Jesus-Christ, que cet emploi. Je ne parle pas seulement des dereglemens grossiers tel qu'est la maniere dissoluëdont les femmesparoissent sur le

le Theatre, parce que les defenſeurs de la Comedie en ſeparent toûjours ces ſortes de deſordres par l'imagination, quoi qu'on ne les en ſepare jamais effectivement. Je ne parle que de ce qui eſt entierement inſeparable. C'eſt un métier où des hommes & des femmes repreſentent des paſſions de haine, de colere, d'ambition, de vengeance, & principalement d'amour. Il faut qu'ils les expriment le plus naturellement, & le plus vivement qu'il leur eſt poſſible; & ils ne le ſçauroient faire s'ils ne les excitent en quelque ſorte en eux-mêmes, & ſi leur ame ne ſe les imprime, pour les exprimer exterieurement par les geſtes, & par les paroles. Il faut donc que ceux qui repreſentent une paſſion d'amour en ſoient en quelque ſorte touchez pendant qu'ils la repreſentent. Or il ne faut pas s'imaginer que l'on puiſſe effacer de ſon eſprit cette impreſſion qu'on y a excitée volontairement, & qu'elle ne laiſſe pas en nous une grande diſpoſition à cette même paſſion qu'on a bien voulu reſſentir. Ainſi la Comedie par ſa nature même eſt une école & un exercice de vice, puiſqu'elle oblige neceſſairement à exciter en ſoi même des paſſions vitieuſes. Que l'on conſidere que toute la vie des Comediens eſt occupée dans cet exercice; qu'ils la paſſent toute entiere à aprendre en particulier, ou à repeter entr'eux, ou à repreſenter devant des ſpectateurs, l'image de quelque vice; qu'ils

n'ont presque autre chose dans l'esprit que ces folies ; on verra facilement qu'il est impossible d'allier ce métier avec la pureté de nôtre Religion. Et ainsi il faut avoüer que c'est un emploi profane & indigne d'un Chrêtien : que ceux qui l'exercent sont obligez de le quiter, comme tous les Conciles l'ordonnent ; & par consequent qu'il n'est point permis aux autres de contribuer à les entretenir dans une profession contraire au Christianisme, ni de l'autoriser par leur presence.

CHAPITRE III.

Deuxiéme raison tirée du danger de la passion de l'amour qui regne dans toutes les Comedies.

COmme la passion de l'amour est la plus forte impression que le peché ait faite sur nos ames ; ce qui paroît assez par les desordres horribles qu'elle produit dans le monde, il n'y a rien de plus dangereux que de l'exciter, de la nourir, & de detruire ce qui la tient en bride & qui en arrête le cours. Or ce qui y sert le plus est une certaine horreur que la coûtume & la bonne éducation en impriment ; & rien ne diminuë davantage cette horreur que la Comedie & les Romans

mans, parce que cette passion y paroît avec honneur & d'une maniere qui au lieu de la rendre horrible, est capable au contraire de la faire aimer. Elle y paroît sans honte & sans infamie. On y fait gloire d'en être touché. Ainsi l'esprit s'y apprivoise peu à peu. On apprend à la souffrir & à en parler ; & l'ame s'y laisse ensuite doucement aller en suivant la pente de la nature.

Il est inutile de dire pour justifier les Comedies & les Romans, qu'on n'y represente que des passions legitimes & qui ont pour fin le mariage ; car encore que le mariage fasse un bon usage de la concupiscence, elle est neanmoins en soi toûjours mauvaise & dereglée, & il n'est pas permis de l'exciter, ni dans soi-même, ni dans les autres. On doit toûjours la regarder comme le honteux effet du peché, comme une source du poison capables de nous infecter à tous momens, si Dieu n'en arrêtoit les mauvais effets. Ainsi de quelque honnêteté apparente dont les Comedies & les Romans tâchent de la revêtir, on ne peut nier qu'en cela même ils ne soient contraires aux bonnes mœurs, puis qu'ils impriment une idée agreable d'une passion vicieuse, & qu'ils en font même une qualité heroïque, n'y en ayant point qui paroisse avec plus d'éclat que celle-là dans ces Heros de Theatre & de Roman.

Le mariage regle la concupiscence, mais il ne la rend par reglée. Elle retient toûjours

quel-

quelque chose du reglement qui lui est propre ; & ce n'est que par force qu'elle se contient dans les bornes que la raison lui prescrit. Or en excitant cette passion par les Comedies, on n'imprime pas en même tems l'amour de ce qui la regle. Les spectateurs ne reçoivent que l'impression de la passion, & peu ou point de la regle de la passion. L'auteur l'arrête où il veut dans ses personnages par un trait de plume ; mais il ne l'arrête pas de même en ceux en qui il l'excite. La representation d'un amour legitime & celle d'un amour qui nel' est pas, font presque le même effet, & n'excitent qu'un même mouvement qui agit ensuite diversement selon les differentes dispositions qu'il rencontre, & souvent même la representation d'une passion couverte de ce voile d'honneur est plus dangereuse ; parce que l'esprit la regarde avec moins d'horreur, & que le cœur s'y laisse aller avec moins de resistance.

CHAPITRE IV.

Tentations que la Comedie cause en ce genre-là, plus dangereuse que les autres par plusieurs raisons. Qu'elles font souvent beaucoup de tort sans qu'on s'en apperçoive. Qu'il suffit méme pour être obligé de fuir la Comedie qu'elle soit dangereuse à d'autres.

CE qui rend ce danger plus grand, est que la Comedie éloigne tous les remedes qui peuvent empêcher la mauvaise impression qu'elle fait. Le cœur y est amolli par le plaisir. L'esprit y est tout occupé des objets exterieurs, & entierement enyvré des f[illegible] liesque l'on y voit representer, & par consequent hors de l'état de la vigilance Chrêtienne, necessaire pour resister aux tentations, & comme un roseau capable d'être emporté par toute sorte de vents. Je ne sai s'il y en a qui puissent dire qu'ils ayent jamais songé à s'y preparer par la priere; Et quand il y en auroit, ce ne pourroient être que des prieres toutes humaines, où l'esprit de Dieu n'auroit point de part. Car le Saint Esprit porteroit bien plûtôt à éviter ces divertissemens dangereux, qu'à demander la grace d'être preservé de la corruption qui s'y ren-

con-

contre. Si donc les perſonnes qui viventdans la retraite & dans l'éloignement du monde, ne laiſſentpas de trouver de grandesdifficultez dans la vie Chrétienne au fond même des Manaſteres; s'ils reçoivent des atteintes du commerce du monde lors même que c'eſt la charité & la neceſſité qui les y engagent, & qu'ils ſe tiennent ſur leurs gardes autant qu'ils peuvent pour y reſiſter: quelles peuvent être les playes & les chûtes de ceux qui menant une vie toute ſenſuelle, s'expoſent à des tentations, auſquelles les plus forts ne pourroient s'empêcher de ſuccomber? Ne doit-on pas dire d'eux en les comparant avec lesperſonnes ſaintes, ce que Job ditde l'homme en le comparant avec les Anges: *Ecce qui ſerviunt ei non ſunt ſtabiles, & in Angelis ſuis reperit pravitatem, quantò magis qui habitant domos luteas conſumentur velut à tinea*: Si ces eſprits qui ſervent à Dieu de miniſtres ne ſont pas fermes, & s'il trouve des defauts dans ſes Anges mêmes, à combien plus forte raiſon des amesrenfermées dans des corps, comme dans des maiſons de bouë, ſeront-elles ſujettes à la corruption & au peché? Ou ce que dit Iſaïe: *ſuper humum populi mei ſpina & vepres aſcenderunt; quantò magis ſuper omnem domum gaudii civitatis exultantis*? Si la terrede mon peuple, dit le Seigneur, eſt couverte de ronces & d'épines, c'eſt à dire, ſi les ames ſpiritueles ſontquelquefois percées par les poin-

tes

tes du peché, à quels desordres ne s'emporteront point ceuxqui vivent dans les plaisirs & qui ont le cœur rempli de toutes les folles joyes du monde? *Quantò magis super omnem domum gaudii civitatis exultantis*?

On doit considerer de plus que la Comedie est une tentation recherchée de gayeté de cœur, ce qui éloigne bien plus la grace de Dieu, & le porte davantage à nous abandonner à nôtre propre corruption que celles où l'on tombe sans les prevoir. Il y a de la temerité, de l'orguëil, & de l'impiété à se croire capable de resister sans la grace aux tentations que l'on rencontre dans la Comedie, & il y a de la presomption & de la folie à croire que Dieu nous delivrera toûjours par sa grace d'un danger, où nous nous exposons volontairement.

Ce qui trompe bien des gens sur ce point, est qu'ils ne s'aperçoivent point des mauvaises impressions que la Comedie fait sur eux. Ce qui leur fait conclure que ce n'est pas une tentation pour eux, mais c'est qu'ils ne conoissent pas que ces tentations ont divers degrez, dont les premiers ne sont pas sensibles. On n'en vient pas d'abord à une entiere corruption d'esprit & de cœur; & c'est toûjours beaucoup nuire à l'ame que de ruiner les ramparts qui la mettoiēt à couvert des tentations. C'est beaucoup lui nuire que de l'accoûtumer à regarder ces sortes d'objets sans horreur & avec quelque sorte de com-

complaiſance, & de lui faire croire qu'il y a du plaiſir à aimer & à être aimé. L'averſion qu'elle en avoit lui ſervoit de dehors qui fermoient l'entrée au diable; & quand ils ſont ruinez par la Comedie, il y entre enſuite facilement. Il y a ſouvent longtems que l'on commence à tomber, quand on vient à s'en appercevoir. Les chûtes de l'ame ſont longues; elles ont des depravations & des progrez, & il arrive ſouvent qu'on ne ſuccombe à des tentations que parce qu'on s'eſt affoibli dans des occaſions de peu d'importance.

Que ceux donc qui ne ſentent point que les Romans & les Comedies excitent dans leur eſprit aucune de ces paſſions que l'on apprehende d'ordinaire, ne ſe croyent pas pour cela en ſeureté, & qu'ils ne s'imaginent pas que ces lectures & ces ſpectacles ne leur ayent fait aucun mal. La parole de Dieu qui eſt la ſemence de la vie, & la parole du diable qui eſt la ſemence de la mort, ont cela de commun qu'elles demeurent ſouvent longtemps cachées dans le cœur ſans produire aucun effet ſẽſible. Dieu attache quelquefois le ſalut de certaines perſonnes à des paroles de verité, qu'il a ſemées dans leur ame vingt ans auparavant, & qu'il réveille quand il lui plaît, pour leur faire produire des fruits de vie: & le diable ſe contente auſſi quelquefois de remplir la memoire de ces images, ſans paſſer plus avant, & ſans en former encore

au-

aucune tentation sensible; mais ensuite aprés un long tems il les excite & les reveille, sans même qu'on se souvienne comment elles y sont entrées, afin de leur faire porter des fruits de mort, *ut fructificent morti*, qui est l'unique but qu'il se propose en tout ce qu'il fait à l'égard des hommes. L'on peut donc dire à ceux qui se vantent que la Comedie & les Romans n'excitent pas en eux la moindre mauvaise pensée, qu'ils attendent un peu, que le diable saura bien prendre son tems, qu'il en trouvera l'occasion favorable. Peut-être que les tenant attachez par d'autres, il neglige maintenant de se servir de ceux-là qui sont plus visibles, mais s'il en a besoin pour les perdre, il ne manquera pas de les employer.

Mais quand il seroit vrai que la Comedie ne feroit aucun mauvais effet sur certains esprits, ils ne pourroient pourtant pas la prendre pour un divertissement innocent, ni croire qu'ils ne sont point coupables en y assistant. On ne jouë point la Comedie pour une seule personne. C'est un spectacle que l'on expose à toute sorte d'esprits, dont la plûpart sont foibles & corrompus, & à qui par consequent il est extrêmement dangereux. C'est leur faute, direz-vous d'y assister en cet état. Il est vrai, mais c'est aussi la vôtre, puisque vous contribuez à leur faire regarder la Comedie comme une chose indifferente. Plus vous êtes reglez dans vos autres

actions

actions, plus ils sont hardis à vous imiter en celle-là. Pourquoi, disent-ils, ferons-nous scrupule d'aller à la Comedie, puisque des gens qui font profession de pieté y vont bien ? Vous participez donc à leur peché, & si la Comedie ne vous fait point de playes par elle-même, vous vous en faites vous-mêmes par celles que les autres reçoivent de vôtre exemple; & ainsi vous êtes les plus coupables de tous. Les personnes du monde sur qui on ne prend point exemple, ne sont presque coupables que de leurs propres pechez : mais ceux qui passent pour vertueux, & qui pratiquent en effet quelques bonnes œuvres, sont coupables de leurs propres pechez & de ceux des autres, & non seulement ils perdent par là le merite de leurs bonnes actions, mais ils les empoisonnent en quelque sorte, en les faisant servir à engager les autres dans le peché.

CHA-

CHAPITRE V.

Que quelque soin qu'on ait de separer de la Comedie les objets deshonnêtes, on ne la peut rendre permise, parce-qu'elle inspire le plaisir d'aimer & d'être aimé, & qu'elle apprend le langage des passions.

DIeu ne demande proprement des hommes que leur amour : mais aussi il le demande tout entier : il n'y veut point de partage. Et comme il est leur souverain bien il ne veut pas qu'ils cherchent leur repos dans aucune creature, parce que nulle creature n'est leur fin. La plenitude de la charité que nous devons à Dieu, dit S. Augustin, ne permet pas que l'on en laisse couler au dehors aucun ruisseau. *Nullum rivum duci extra patitur.* C'est pourquoi quelque honêteté qu'on se puisse imaginer dans l'amour d'une creature mortelle, cet amour est toûjours vicieux & illegitime, lorsqu'il ne naît pas de l'amour de Dieu; & il n'en peut naître lors que c'est un amour de passion & d'attache, qui nous fait trouver nôtre joye & nôtre plaisir dans cette creature. Un Chrêtien qui sçait ce qu'il doit à Dieu ne doit point souffrir dans son cœur aucun mouvement, ni aucune attache de cette sorte sans la

la condamner, sans en gemir, & sans demander à Dieu d'en être delivré; & il doit avoir une extrême horreur d'être lui même l'objet de l'attache & de la passion de quelque autre personne, & d'être ainsi en quelque façon son idole; puis que l'amour est un culte qui n'est dû qu'à Dieu, comme Dieu ne peut être honoré que par l'amour. *Nec col tur nisi amando.* C'est ce qui fait voir qu'il y a une infinité de femmes, qui se croyant innocentes, parce qu'elles ont en effet quelque horreur des vices grossiers, ne laissent pas d'être trés criminelles devant Dieu, parce qu'elles sont bien aises de tenir dans le cœur des hommes une place qui n'apartient qu'à Dieu seul Elles prennent plaisir d'être l'objet de leur passion. Elles sont bien aises qu'on s'attache à elles, qu'on les regarde avec des sentimens non seulement d'estime, mais de tendresse; & elles souffrent sans peine qu'on la leur témoigne par ce langage prophane, que l'on appelle cajolerie. C'est pourquoi, quelque soin que l'on prenne de separer de la Comedie & des Romans ces images des dereglemens honteux, l'on n'en ôtera jamais le venin, puis que l'on y voit toûjours une vive represẽtation de cette attache passionnée des hommes envers les femmes, qui ne peut être innocente; & que l'on n'empêchera jamais que les femmes ne s'y remplissent du plaisir qu'il y a d'être aimées & d'être adorées d'un homme; ce qui n'est

n'eſt pas moins dangereux, ni moins contagieux pour elles, que les images des deſordres viſibles & criminels.

Mais les Comedies & les Romans n'excitent pas ſeulement les paſſions; elles enſeignent auſſi le langage des paſſions; c'eſt à dire l'art de s'en exprimer & de les faire paroître d'une maniere agreable & ingenieuſe, ce qui n'eſt pas un petit mal. Il y a bien des gens qui étouffent de mauvais deſſeins, parce qu'ils manquent d'adreſſe pour s'en exprimer: & il arrive quelquefois que des perſonnes ſans être touchées de paſſion, & voulant ſimplement faire paroître leur eſprit, ſe trouvent enſuite inſenſiblement engagées dans des paſſions qu'elles ne faiſoient au commencement que contrefaire.

CHAPITRE VI.

Que le plaiſir de la Comedie eſt mauvais, parce qu'il naît d'une ſecrette approbation du vice.

POur être convaincu que le plaiſir de la Comedie eſt un mauvais plaiſir, qui ne vient ordinairement que d'un fond de corruption, qui eſt excité en nous par les choſes que l'on y voit, il ne faut que conſiderer, que lorſque nous avons une extrême horreur

horreur pour une action, on ne prend point de plaisir à la voir representer, & c'est ce qui oblige les Poëtes de derober à la veuë des spectateurs tout ce qui leur peut causer cette horreur. Quand on ne sent donc pas la même aversion pour les dereglemens qu'on represente dans les Comedies, & qu'on prend plaisir à les regarder c'est une marque qu'on ne les hait pas, & qu'ils excitent en nous je ne sçai quelle inclination pour ces vices, qui naît de la corruption de nôtre cœur. Si nous avions l'idée du vice dans sa naturelle difformité, nous ne pourrions pas en souffrir l'image. C'est pourquoi un des plus grands Poëtes de ce tems remarque qu'une de ses plus belles pieces n'a pas été agreable sur le Theatre, parce qu'elle frappoit l'esprit des spectateurs de l'idée horrible d'une prostitution à laquelle une sainte Martire avoit été condamnée. Mais ce qu'il tire de là pour justifier la Comedie, qui est que le Theatre est maintenant si chaste, que l'on n'y sçauroit souffrir les objets deshonnêtes, est ce qui la condamne manifestement. Car on peut apprendre de cét exemple, que l'on approve en quelque sorte tout ce que l'on souffre & que l'on voit avec plaisir sur le Theatre, puis qu'õ n'y peut souffrir ce que l'on a en horreur. Et par consequent y ayant encore tant de corruptions, & de passions vicieuses dans les Comedies les plus innocentes, c'est une mar-

que qu'on ne hait pas ces déreglemens, puis qu'on prend plaisir à les voir representer.

Ce danger, ou plûtôt ce mal que la Comedie cause, s'étend beaucoup plus loin qu'on ne pense; car c'est encore un trés grand abus, & qui trompe beaucoup de monde, que de ne considerer point d'autres mauvais effets dans ces representations, que celui de donner des pensées contraires à la pureté, & de croire ainsi qu'elles ne nous nuisent point lors qu'elles ne nous nuisent point en cette maniere: comme s'il n'y avoit point d'autres vices que celui-là, & que nous n'en fussions pas aussi susceptibles. Cependant si l'on considere les Commedies de ceux qui ont le plus affecté cette honnêteté apparente, on trouvera qu'ils n'ont évité de represen-ter des objets entierement deshonnêtes, que pour en peindre d'autres aussi criminels, & qui ne sont gueres moins contagieux. Toutes leurs pieces ne sont que des vives representations de passions d'orgueil, d'ambition, de jalousie, de vengeance, & principalement de cette vertu Romaine, qui n'est autre chose qu'un furieux amour de soi-même. Plus ils colorent ces vices d'une image de grandeur & de generosité, plus ils les rendent dangereux, & capables d'entrer dans les ames les mieux nées, & l'imitation de ces passions ne nous plaît, que parce que le fond de nôtre corruption excite en même tems un mouvement tout semblable, qui nous transfor-

forme en quelque sorte, & nous fait entrer dans la passion qui nous est representée.

Il est si vrai que la Comedie est presque toûjours une representation de passions vicieuses, que la plus part des vertus Chrêtiennes sont incapables de paroître sur le Theatre. Le silence, la patience, la moderation, la sagesse, la pauvreté, la penitence ne sont pas des vertus, dont la representation puisse divertir les spectateurs ; & sur tout on n'y entend jamais parler de l'humilité, ni de la souffrance des injures. Ce seroit un étrange personnage de Comedie qu'un Religieux modeste & silencieux. Il faut quelque chose de grand & d'elevé selon les hommes, ou du moins quelque chose de vif & d'animé ; ce qui ne se rencontre point dans la gravité & dans la sagesse Chrêtienne. Et c'est pourquoi ceux qui ont voulu introduire des Saints & des Saintes sur le Theatre, ont été contraints de les faire paroître fiers, & de leur mettre dans la bouche des discours plus propres à ces Heros de l'ancienne Rome, qu'à des Saints & à des Martyrs. Il faut aussi que la devotion de ces Saints de Theatre soit toûjours un peu galante. C'est pourquoi la disposition au martire n'empêche pas la Theodore de Monsieur de Corneille de parler en ces termes,

Si mon ame à mes sens étoit abandonnée,
Et se laissoit conduire à ces impressions

Que forment en naissant les belles passions.

Et l'humilité de Theatre souffre qu'elle reponde de cette sorte en un autre endroit.

Cette haute puissance à ses vertus renduë,
L'egale presque aux Rois, dont je suis descenduë,
Et si Rome & le tems m'en ont ôté le rang,
Il m'en demeure encor le courage & le sang.
Dans mon sort ravalé je sçai vivre en Princesse,
Je suis l'ambition, mais je hay la foiblesse,

Non seulement il faut des passions dans les Comedies, mais il en faut de vives & de violentes, car les affections communes ne sont pas propres pour donner le plaisir qu'on y cherche, & il n'y auroit rien de plus froid qu'un mariage Chrêtien degagé de passion de part & d'autre. Il faut toûjours qu'il y ait du transport, que la jalousie y entre, que la volonté des parens se trouve contraire, & qu'on se serve d'intrigues pour faire reüssir ses desseins. Ainsi l'on montre le chemin à celles qui seront possedées de la même passion, de se servir des mêmes adresses pour arriver à la même fin.

Enfin, le but même de la Comedie engage les Poëtes à ne representer que des passions vi-

vicieuſes. Car la fin qu'ils ſe propoſent eſt de plaire aux ſpectateurs, & ils ne leur ſauroient plaire qu'en mettant dans la bouche de leurs Acteurs des paroles & des ſentimens conformes à ceux des perſonnes qu'ils font parler, ou à qui ils parlent. Or on ne repreſente gueres que des mechans, & on ne parle que devant des perſonnes du monde qui ont le cœur & l'eſprit corrompu par des paſſions dereglées & de mauvaiſes maximes.

C'eſt ce qui fait qu'il n'y a rien deplus pernicieux que la Morale Poëtique & Romaneſque; parce que ce n'eſt qu'un amas des fauſſes opinions qui naiſſent de la concupiſcence, & qui ne ſont agreables qu'en ce qu'elles flattent les inclinations corrompuës des lecteurs, ou des ſpectateurs. Et c'eſt de là que vient le plaiſir que l'on prend à ces vers, qu'un grand Poëte de ce tems met en la bouche d'un jeune homme qui avoit tué en duel celui qui avoit outragé ſon pere.

Car enfin n'attend pas de mon affection,
Un lâche repentir d'une bonne action,
Tu ſçais comme un ſoufflet touche un homme de cœur.
J'avois part à l'affront, j'en ay cherché l'auteur.
Je l'ay veu, j'ay vangé mon honneur & mon pere.
Je le ferois encor, ſi j'avois à le faire.

C'est par la même corrupriton d'esprit qu'on entend sans peine ces horribles sentimens d'une personne qui veut se battre en duel coutre son ami, parce qu'on le croyoit auteurd'une chose dont il le jugeoit lui même innocent.

C'est peu pour negliger un devoir si pressant,
Que mon cœur en secret vous declare innocent,
A l'erreur du public c'est peu qu'il se refuse.
Vous étes criminel dés-là qu'on vous accuse;
Et mon honneur blessé sçait trop ce qu'il se doit
Pour ne vous pas punir de ce que l'on en croit.
Telle est de mon honneur l'impitoyable loy;
Lors qu'un ami l'arrête il n'a d'yeux que pour soi,
Et dans ses interêts toûjours inexorable,
Veut le sang le plus cher au defaut du coupable.

On écoute avec plaisir ces paroles barbares d'un pere qui donne charge à son fils de le vanger.

Va contre un arrogant éprouver ton
courage.
Ce n'eſt Que dans le ſang qu'on lave
un tel ouvrage.
Meurs ou tuë.

Et cependant en conſiderant ces ſentimens ſelon la raiſon il n'y a rien de plus deteſtable.

Il ne fautpas s'imaginer que ces méchantes maximes dont lesComedies ſont pleines ne nuiſent point,parce qu'on n'y va paspour former ſes ſentimens , mais pour ſe divertir:Car elles ne laiſſent pas defaire leurs impreſſions ſans qu'on s'en aperçoive; & un Gentilhomme ſentira plus vivement un affront, & ſe portera plus facilement à s'en venger par la voye criminelle qui étoit ordinaire en France, lors qu'il aura oüi reciter ces Vers;

Mourir ſans tirer ma raiſon:
Rechercher un trepas ſi mortel à ma
gloire;
Endurer que l'Eſpagne impute à ma
memoire
D'avoir mal ſoutenu l'honneur de ma
maiſon;
N'écoutons plus ce penſer ſuborneur.

Et la raison en est que les passiós ne s'excitent pas seulement par les objets, mais aussi par les fausses opinions dont l'esprit est prevenu. L'opinion que la chimere de l'honneur est un si grand bien, & qu'il le faut conserver aux depens même de la vie, est ce qui a produit si long tems la rage brutale des Gentils-hommes de France. Si l'on ne parloit jamais de ceux qui se battent en duel, que comme des gens insensez & ridicules, comme ils le sont en effet; si l'on ne representoit jamais ce phantôme d'honneur qui est leur idole, que comme une chimere & une folie, si l'on n'avoit soin de ne former jamais d'image de la vengeance, que comme d'une action basse & pleine de lâcheté, les mouvemens que sentiroit une personne offensée seroient infiniment plus lents. Mais ce qui les rend plus vifs c'est la fausse impression qu'il y a de la lâcheté à souffrir une injure. Or on ne peut nier que les Comedies qui sont toutes pleines de ces mauvaises maximes ne contribuent beaucoup à fortifier cette impression, parce que l'esprit y étant transporté & tout hors de soi, au lieu de corriger ses sentimens s'y abandonne sans resistance, & met son plaisir à sentir les mouvemens qu'ils inspirent, ce qui le dispose à en produire de semblables dans l'occasion.

CHA-

CHAPITRE VII.

Que les Poëtes ont pour but de farder les passions vicieuses; afin de les rendre aimables.

CE qui rend encore plus dangereuse l'Image des passions que les Comedies nous proposent, c'est que les Poëtes pour les rendre agreables sont obligez non seulement de les representer d'une maniere fort vive mais aussi de les depoüiller de ce qu'elles ont de plus horrible, & de les farder tellement par l'adresse de leur esprit: qu'au lieu d'attirer la haine & l'aversion des spectateurs, elles attirent au contraire leur affection. De sorte qu'une passion qui ne pourroit causer que de l'horreur si elle étoit representée telle qu'elle est, devient aimable par la maniere ingenieuse dont elle est exprimée. C'est ce qu'on peut voir dans ces Vers où la rage de la sœur d'Horace est representée.

Oüi je lui ferai voir par d'infaillibles marques
Qu'un veritable amour brave la main des Parques,
Et ne prend point de loix de ces cruels tirans,
Qu'un sort injurieux nous donne pour parens:
Tu blâme ma douleur, tu l'ose nommer lâche,
Je l'aime d'autant plus que plus elle te fâche.
Impitoyable pere; & par un juste effort,
Je la veux rendre égale aux rigeurs de mon sort

Ensuite parlant à son frere, elle fait cette horrible imprecation contre sa patrie.

Rome l'unique objet de mon ressentiment,
Rome à qui vient ton bras d'immoler mon amant;
Rome qui t'a veu naître & que ton cœur adore,
Rome enfin que je hai, parce qu'elle t'honnore.
Puissent tous ses voisins, ensemble conjurez
Sapper ses fondemens encor mal assurez.
Et si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie
Que cent peuples unis du bout de l'univers
Passent pour la detruire & les monts & les mers.
Qu'elle même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles
Que le couroux du Ciel allumé par mes vœux,
Fasse pleuvoir sur elle un deluge de feux.
Puissai-je de mes yeux voir tomber cette foudre,
Voir ses maisons en cendre, & tes lauriers en poudre;
Voir le dernier Romain en son dernier soupir.
Moy seule en être cause & mourir de plaisir,

Si

Si l'on dépoüille l'image de cette passion de tout le fard dont le Poëte l'a deguisée ; & qu'on la considere par la raison, on ne sçauroit s'imaginer rien de plus detestable que la furie de cette fille insensée, à qui une folle passion fait violer toutes les loix de la nature. Cependant cette même disposition d'esprit si criminelle en soi, n'a rien d'horrible lors qu'elle est revetuë de ces ornemens: & les spectateurs sont plus portez à aimer cette furieuse qu'à la haïr. On s'est servi à dessein de ces exemples, parce qu'ils sont moins dangereux à rapporter. Mais il est vrai que les Poëtes pratiquent cet artifice de farder les vices en des sujets beaucoup plus pernicieux que celui-là Et si l'on considere presque toutes les Comedies & tous les Romans, on n'y trouvera guere autre chose que des passions vicieuses embellies & colorées d'un certain fard, qui les rend agreables aux gens du monde. Que s'il n'est pas permis d'aimer les vices, peut on prendre plaisir à ce qui a pour but de les rendre aimables ?

CHAPITRE VIII.

Que la neceßité de se divertir ne peut excuser la Comedie.

C'Est un principe de la Religion Chrêtienne, qu'un Chrêtien ayant renoncé au monde, à ses pompes, & à ses plaisirs, ne peut rechercher le plaisir pour le plaisir, ni le divertissement pour le divertissement. Il faut afin qu'il en puisse user sãs peché qu'ils lui soient necessaires en quelque maniere, & que l'on puisse dire veritablement qu'il s'en sert avec la moderation de celui qui en use, & non avec la passion de celui qui les aime : *Utentis modestia, non amantis affectu.* Or comme la seule utilité du divertissement est de renouveler les forces de l'esprit & du corps, lors qu'elles sont abatuës par le travail; il est clair qu'il n'est permis de se divertir tout au plus, que comme il est permis de manger.

Il est aisé de conclure de là que ce n'est point une vie Chrêtienne, mais une vie brutale & payenne de passer la plus grande partie de son tems dans le divertissement ; puis que le divertissement n'est pas permis pour soi-même, mais seulement pour rendre l'ame plus capable de travail. Car si personne ne doute que ce ne fût une vie trés-criminelle que celle d'un homme qui ne feroit

que

que manger, & qui seroit à table depuis le matin jusqu'au soir, ce que le Prophête condamne par ces paroles : *Va qui consurgitis manè ad ebrietatem sectandam, & potandum usque ad vesperam*; il est facile de voir que ce n'est pas moins abuser de la vie que Dieu nous a donnée pour le servir, que de la passer dans tout ce qu'on appelle divertissement; puisque le mot même nous avertit, qu'on ne s'y doit porter que pour se divertir, & se distraire des pensées & des occupations laborieuses, qui causent dans l'ame une espece de lassitude qu'on a besoin de reparer.

Cela suffit pour condamner la plû-part de ceux qui vont à la Comedie. Car il est visible qu'ils n'y vont pas pour se delasser l'esprit des occupations serieuses; puisque ces personnes, & particulierement les femmes du monde ne s'occupent presque jamais serieusement. Leur vie n'est qu'une vicissitude continuelle de divertissement. Elles la passent toute dans les visites, dans le jeu; dans le bal, dans les promenades, dans les festins, dans les Comedies. Que si avec cela elles ne laissent pas de s'ennuyer, comme elles font souvent, c'est parce qu'elles ont trop de divertissemens, & trop peu d'occupations serieuses. Leur ennui est un dégoût de satieté, pareil à celui de ceux qui ont trop mangé, & il doit étre gueri par l'abstinence, & non pas par le changement des plaisirs.

El-

Elles se doivent divertir en s'occupant, puis que la faineantise & l'oisiveté sont la principale cause de leur ennui.

Il s'ensuit de là que tous ceux qui n'ont point besoin de divertissement, c'est-à-dire, que la plûpart de ceux qui vont à la Comédie, ne le peuvent faire sans peché, quand il n'y auroit point d'autre raison de la croire defenduë. Mais il ne s'ensuit pas que ceux qui ont veritablement besoin de se delasser l'esprit, puissent y aller sans peché, parce que la Comedie ne peut passer pour un divertissement, ne pouvant avoir l'effet qu'il est permis d'y chercher. Car le Chrêtien ne peut rechercher qu'un simple délassement d'esprit, qui le rende plus capable d'agir Chrétiennement, & dans des dispositions Chrétiennes. Or tant s'en faut que la Comédie y puisse servir, qu'il n'y a rien qui rẽde l'ame plus mal disposée, non seulement aux principales occupations Chrétiennes, comme la priere, mais aux actions mêmes les plus communes, lors qu'on les veut faire dans un esprit de Chrétien, c'est-à-dire, avec un esprit recüeilli & attentif à Dieu, qu'il faut tâcher autant que l'on peut de conserver dans les actions exterieures; ainsi comme le besoin que nous avons de manger ne fait pas qu'il nous soit permis de manger des viandes qui ne servent qu'à affoiblir le corps, de même le besoin de se divertir ne peut excuser ceux qui cherchent des divertissemens qui ne font que rendre leur esprit

moins

moins propre à agir Chrétiennement.

Non seulement les Comedies & les Romans rendent l'esprit mal disposé pour toutes les actions de Religion & de pieté, mais il en conçoit du dégoût pour toutes les actions serieuses & communes. Comme on n'y represente que des galanteries ou des avátures extraordinaires, & que les discours de ceux qui y parlent sont assez éloignez de ceux dont on use dans la vie commune; on y prend insensiblement une disposition d'esprit toute Romanesque, on se remplit la tête de Heros & de heroïnes & les femmes principalemēt prenant plaisir aux adorations qu'on y rend à celles de leur sexe, dont elles voyent l'image & la pratique dans les compagnies de divertissement où de jeunes gens leur debitēt ce qu'ils ont apris dans les Romans, & les traitent en Nimphes & Déesses; s'impriment tellement dans la fantaisie cette sorte de vie, que les petites affaires de leur menage leur deviennent insupportables. Et quand elles reviennent dans leurs maisons avec cet esprit évaporé, elles y trouvēt tout desagreable, & surtout leurs maris, qui étant occupez de leurs affaires, ne sont pas toûjours en humeur de leur rendre ces complaisances ridicules qu'on rend aux fēmes dans les Comedies & dans les Romās.

C'est donc en vain qu'on allegueroit la necessité de se divertir pour justifier la Comédie. La necessité que nous avons de reparer la défaillance de nos corps par la nourriture ne

peut

peut pas servir d'excuse à ceux qui mangeroient volontairement des viandes qui imprimeroient une qualité venimeuse, qui troubleroient les humeurs, & y causeroient une intemperie dangereuse, parce que cette sorte de nourriture seroit contraire à la fin du manger, qui est de conserver la vie du corps. Le besoin que l'on a de se delasser quelquefois, ne peut donc aussi excuser ceux qui prennent la Comédie pour un divertissement, puisqu'elle imprime, comme nous avons déja dit, de mauvaises qualitez dans l'esprit, qu'elle excite les passions, & qu'elle y déregle toute l'ame.

Mais si l'on veut examiner les choses de bonne foi, on trouvera que le besoin que les hommes ont de se divertir est beaucoup moindre que l'on ne croit, & qu'il consiste plus en imagination, ou en coûtume qu'en une necessité réelle. Ceux qui sont occupez aux travaux exterieurs n'ont besoin que d'une simple cessation de leur travail. Ceux qui sont employez dans des affaires penibles à l'esprit, & peu laborieuses pour le corps, ont besoin de se recüeillir de la dissipation qui naît naturellement de ces sortes d'emplois, & non pas de se dissiper encore davantage par des divertissemens qui attachent fortement l'esprit. C'est une moquerie de croire qu'on ait besoin pour cela de passer trois heures dans une comédie à se remplir l'esprit de folies. Les hommes de ce tems ici

n'ont

n'ont pas l'eſprit autrement fait que ceux du tems de S. Loüis, qui s'en paſſoient bien, puiſqu'il chaſſa les Comedies de ſonRoyaume. Ceux qui ſentent en eux ce beſoin, le doivent conſiderer non comme une foibleſſe naturelle, mais comme un vice d'accoûtumance, qu'il faut guerir en s'occupant ſérieuſement. Un homme qui a bien travaillé eſt ſatisfait quand il ceſſe de travailler, & il ſe divetit à tout ce qui le deſoccupe. La Comédie n'eſt neceſſaire qu'à ceux qui ſe divertiſſent toûjours, & qui tâchent de remedier au dégoût qui accompagne naturellement la continuation des plaiſirs. Et comme cette neceſſité ne vient que de leur mauvaiſe diſpoſition qu'ils ſont obligez de corriger; on peut dire qu'elle n'eſt neceſſaire à perſonne, & qu'elle eſt dangereuſe à tout le monde.

CHAPITRE IX.

Oppoſition de la Comédie à toutes les diſpoſitions Chrêtiennes, comme à l'eſprit de priere, à l'amour de la parole de Dieu, à l'amour de Dieu, au recüeillement.

MAis il n'y a rien qui faſſe mieux voir le danger de la Comedie, & combien elle eſt defenduë aux Chrêtiens, que l'oppoſition qu'elle a avec les principales diſpoſitions

sitions dans lesquelles ils doivent être, ou ausquelles ils doivent tendre, quoi qu'ils en soient encore éloignez par la foib.esse de leur vertu. La premiere est la priere continuelle dont l'Apôtre fait un cōmandement exprés par ces paroles : *Sine intermissione orate. PRIEZ sans discontinuation*: & Jesus-Christ par celle-ci *Vigilate & orate ne intretis in tentationem*: *veillez & priez afin que vous ne succombiez pas à la tentation.* Car les tentations étāt en quelque sorte cōtinuelles, la priere qui en est le remede le doit être aussi.

Il est vrai que cette continuité de la priere ne peut consister dans une attention perpetuelle de l'esprit à Dieu, & qu'il suffit qu'elle demeure quelquefois dans un simple desir que Dieu connoit dans le cœur ; mais il est certain que ce desir s'éteint facilemēt, si l'on n'a soin de le nourrir par des prieres actuelles, & par la meditation des choses divines.

C'est pourquoi les Cherétiens ne pouvant passer toute leur vie dans l'acte de la priere, sont obligez au moins de se renouveller de tems en tems devant Dieu : & comme c'est par ces prieres actuelles qu'ils entretiennent celle qui doit être toûjours dans le fond de leur cœur ; ils doivent éviter avec un grand soin tout ce qui peut rendre ces prieres indignes d'être representées devant la Majesté divine : ce qui les oblige non seulement d'éviter les distractions qui leur surviennent dans la priere, mais beaucoup plus les sour-

ces de distractions qui remplissant l'ame de vaines pensées, la rendent incapable de s'apliquer à Dieu.

Ce devoir enferme par une suite necessaire celui de fuir les Comédies & les Romans, parce qu'il n'y a rien au monde qui fasse plus sortir l'ame hors de soi, qui la rende plus incapable de s'apliquer aux choses de Dieu, & qui la rēplisse davantage de vains fantômes. Ce sont d'étrāges prieres que celles que l'on fait en sortant de ces spectacles, ou de ces lectures, ayāt la tête pleine de toutes les folies que l'on y a veuës. L'on ne se peut pas procurer à soi-même l'esprit de priere, ni cette Ste. ardeur qui s'excite quand il plait à Dieu par la meditatiō: *Et in meditatione mea exardescet ignis.* Mais le moins que l'on puisse faire, c'est de n'y mettre pas d'obstacle en faisant volontairement ce qui est directement opposé à cet esprit. Autrement on se rend coupable dans les distractions mêmes qu'on apelle volontaires. Car Dieu pardonne aisément celles qui naissent de la fragilité de la nature; mais il n'en fait pas de même quand elles sont volontaires dans leur source comme celle là. C'est pourquoi il y a sujet de craindre que toutes les prieres de ceux qui y vont, étant pleines de ces sortes de distractions, ne soient plus capables d'irriter Dieu que de l'appaiser, & qu'elles ne soient du nombre de celles dont le Prophête dit: *Et oratio ejus fiat in peccatum*: QUE *son oraison*

oraison lui soit imputée à peché. Que si leurs prieres qui doivent attirer l'esprit de Dieu sur tout le corps de leurs œuvres sont elles-mêmes soüillées, que doit-on juger de tout le reste des actions? *Si lumen quod in te est, tenebræ sunt, ipsæ tenebræ quantæ erunt.*

Une des principales parties de la pieté, & un des principaux moyens de la conserver, est d'aimer la parole de Dieu, & d'y trouver sa consolation. C'est par le sentiment de la douceur que le Prophête avoit éprouvée dans cette nourriture spirituelle qu'il dit à Dieu: *inventi sunt sermones tui, & comedis eos, & factum est verbum tuum in gaudium & in lætitiam cordis mei. J'ai trouvé vos paroles, & je m'en suis nourri, & elles ont rempli mon cœur de joye & d'allegresse.* C'est cette consolation divine, qui entretient nôtre esperance, selon Saint Paul, & qui nous soûtient dans les traverses de cette vie. Or l'experience peut faire connoître à tout le monde, que rien n'éteint davantage la joye spirituelle que la lecture de la parole de Dieu pourroit donner, que les joyes seculieres & sensuelles, & principalement celle de la Comédie. Ces deux joyes sont entierement incompatibles. Ceux qui trouvent leur plaisir dans ces divertissemens profanes, ne le peuvent trouver dans la verité; & ceux à qui la verité plaît, n'ont que du dégoût pour ces sortes de plaisirs. C'est pourquoi ce même Prophête à qui Dieu avoit

avoit donné ce dégoût spirituel pour sa parole, témoigne incontinent aprés qu'il ne pouvoit souffrir les assemblées de jeux & de divertissemens; & qu'il mettoit toute sa gloire & toute sa joye à considerer les merveilles des ouvrages de Dieu : *Non sedi cum concilio ludentium, & gloriatus sum à facie manus tuæ.* Et le Saint Roi David qui avoit aussi goûté la douceur de la loi divine, témoigne le même mépris qu'elle lui faisoit concevoir de tous les discours des gens du monde : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua* C'est le sentiment que le S. Esprit inspire à tous ceux à qui il donne de l'amour pour sa sainte parole. Tous ces divertissemens qui sont si agréables à ceux qui aiment le monde, leur sont une viande fade, dont ils ne sçauroient manger; parce qu'ils n'y voyent que du vuide, du neant, de la vanité, de la folie, & qu'ils n'y trouvent point le sel de la verité & de la sagesse, ce qui leur fait dire avec Job, qu'ils n'en sçauroient goûter : *An poterit comedi insulsum quod non est sale conditum ? QUI pourroit manger de cette viande qui n'a point de sel ?*

Mais si l'ame au contraire s'abandonne à ces faux plaisirs, elle perd incontinent le goût des spirituels, & n'en trouve plus dans la parole de Dieu. Ce sont ces raisins verds dont le Prophête dit, qu'ils agacent & engour-

gourdissent les dents de ceux qui en mangent: *Omnis homo qui comedit uvam acerbam, obstupescent dentes ejus.* C'est à dire, selon l'explication de saint Gregoire, que lors qu'on se repaît des vaines joyes du monde, les sens spirituels deviennent engourdis; & incapables de goûter & d'entendre les choses de Dieu. *Qui presentis mundi delectatione passitur, interni ejus sensas ligantur, ut jam spiritualia mandere & intelligere non valeant.* Or entre les joyes du monde qui éteignent l'amour de la parole de Dieu, on peut dire que la Comedie & les Romans tiennent le premier rang, parce que l'esprit de Dieu, comme dit saint Bernard, étant un un esprit de verité, ne peut avoir de part avec la vanité du monde. *Sed nec erat ei unquam pars cum mundi vanitate, cum veritatis sit spiritus.*

Cependant si Dieu ne nous impute pas les froideurs qui viennent de la soustraction de ses lumieres: ou simplement de la pesanteur du corps, il nous impute sans doute celles ausquelles nous avons contribué par nôtre negligence, & par nos vains divertissemens. Il veut que nous n'estimions rien tant que le dont precieux qu'il nous a fait de son amour, & que nous ayons soin de l'entretenir en lui donnant de la nourriture. C'est le commendement qu'il a fait à tous les Chrêtiens en la personne des Prêtres de l'ancienne Loi, ausquels il ordonne d'entretenir toûjours

jours le feu sur l'Autel & d'avoir soin d'y mettre tous les jours du bois le matin. *Ignis in altari semper ardebit, quem nutriet Sacerdos subjiciens mane ligna per singulos dies.* Cét Autel est le cœur de l'homme : & chaque Chrêtien est le Prêtre qui doit avoir soin de nourrir sur l'autel de son cœur le feu de la charité, en y mettant tous les jours du bois, c'est à dire en l'entretenant par la meditation des choses de Dieu, & par les exercices de pieté. Or bien loin que ceux qui vont à la Comedie s'acquitent de ce devoir, s'ils ont encore quelque sentiment de pieté, ils ne peuvent desavoüer qu'elle n'eteigne & n'amortisse entierement la devotion. Et ainsi ils ne doivent point douter que Dieu ne les juge trés coupables, d'avoir fait si peu d'état de son amour, qu'au lieu de le nourrir & de tâcher de l'augmenter, ils n'ayent point craint de l'éteindre ou de l'affoiblir, & qu'il ne leur impute ainsi comme un grand peché le refroidissement, ou la perte de leur charité. Car si la dissipation des biens du monde, & de l'or terrestre, par le jeu & par le luxe, n'est pas un petit peché; que doit on juger de la dissipation des biens de la grace, & de cét or enflammé, dont parle l'Ecriture, que nous devrions acheter par la perte de tous les biens, & de tous les plaisirs de la vie.

Les Peres blâment comme une temerité dangereuse la conduite de ceux qui n'étant pas encore bien affermis dans l'amour de

Dieu

Dieu s'employent avec trop d'ardeur dans les bonnes œuvres exterieures sous pretexte de charité? parce qu'il est difficile que l'esprit ne se dissipe beaucoup dans ces exercices: *In terrenis quippe actibus* dit Saint Gregoire, *valde frigescit animus, si necdum fuerit per intima solidatus: Si l'ame n'est fortifiée & affermie par la grace, elle se refroidit beaucoup dans les occupations terrestres & seculieres.* Quel jugement auroit-il donc fait de ceux qui étant encore foibles, ne font pas neanmoins difficulté d'aller à la Comedie, qui dissipe plus l'esprit que les plus grandes occupations, & ne peut être excusé ni par la charité, ni par le zele, puis qu'on n'y recherche que le plaisir.

CHAPITRE X.

Opposition de la Comedie, aux obligations du Baptême, à ce que nous devons à JESUS-CHRIST, *à l'esprit de penitence & de crainte, à l'amour de la verité.*

PErsonne n'approuveroit sans doute qu'un Chartreux allât à la Comedie, parce que tout le monde voit assez l'extrême disproportion de ce devertissement avec sa vie sainte dont il fait profession. Mais on n'est

pas

pas choqué de même de ce que plusieurs Chrêtiens ne sont pas difficulté d'y aller, parce qu'on ne connoît pas la sainteté à laquelle ils sont obligés par le vœu de leur Batême. On ne considere pas, comme dit St. Paulin, que par la grace de ce Sacrement, ils ont été ensevelis avec J. C. qu'ils ont fait vœu d'embrasser sa Croix, de n'être plus vivans à eux-mêmes ni au monde, mais de faire vivre J. C. en eux. On ne considere pas que la vie Chrêtienne doit être non seulement une imitation, mais une continuation de la vie de J. C. puis que c'est son esprit qui doit agir en eux, & imprimer dans leurs cœurs les mêmes sentimens qu'il a imprimez dans celui de J. C. Si on regardoit la vie Chrêtienne par ces veuës; on connoîtroit aussi-tôt combien la Comedie y est opposée, & il ne faudroit point de raisons pour en convaincre ceux qui seroient persuadez de ces veritez capitales de nôtre Religion, comme il n'en faut point pour convaincre un Chartreux instruit dans sa regle, que ces divertissemens profanes lui sont interdits.

Pourroit-on jamais aussi se resoudre d'aller à la Comedie, si on pensoit bien que toutes nos actions sont dûës à J. C. non seulement comme à nôtre Dieu; mais comme à celui qui nous a rachetez d'un grand prix, pour nous obliger à le glorifier dans toutes nos œuvres selon S. Paul. Qu'il faut que toutes nos actions soient rapportées à sa gloire & qu'el-

les temoignent que nous voulons imiter Jesus-Christ crucifié, ques nous aimons ce qu'il a aimé, & que nous haïssons ce qu'il a haï. Et que comme il est le principe de toutes nos bonnes œuvres, & que la grace par laquelle nous les faisons est le fruit de sa Croix; nous le devons remercier de toutes celles que son esprit nous fais faire. Qu'il faut enfin que nous puissions dire veritablement que nous les faisons pour lui & par son amour. Car ne seroit-ce pas se mocquer de Dieu & des hommes, que de dire que l'on va à la Comedie pour l'amour de J. C. ? Oserions-nous lui offrir cette action, & lui dire, Seigneur, c'est pour vous obéïr que je veux aller à la Comedie; ce sera vôtre esprit qui m'y conduira; ce sera vous qui serez le principe de cette action; c'est par vôtre Croix que vous me l'avez meritée? Y a-t'il quelqu'un assez aveugle ou assez endurci pour pouvoir souffrir sans horreur l'impieté de ce langage? Et ceux-mêmes qui travaillent le plus à justifier la Comedie, ont-ils jamais osé offrir cette action à Dieu? Ont-ils jamais pensé à rendre graces à Dieu de l'avoir faite. N'est-ce pas une preuve sensible que leur conscience dement leurs fausses lumieres, & qu'ils sont eux mêmes convaincus au fond de leur cœur du mal qu'il y a dans la Comedie, quoi qu'ils tâchent de le dissimuler par les fausses raisons que leur esprit leur fournit. Car toute action qu'on n'oseroit of-

offrir à Dieu ; toute action, dont l'esprit de JESUS-CHRIST n'est point le principe ; toute action que l'on ne sçauroit faire pour lui obeïr, toute action qui ne sçauroit être un fruit & un effet de sa Croix, enfin toute action dont on n'oseroit le remercier, ne peut être bonne ni permise à un Chrêtien.

En quelle qualité un Chrêtien pourroit-il prendre part à ce divertissement prophane, car s'il se considere comme pecheur, il doit reconnoître qu'il n'y a rien de plus contraire à cet état qui oblige à la penitence, aux larmes & à la fuite des plaisirs que la recherche d'un divertissement aussi vain, & aussi dangereux que celui-là. S'il se considere comme enfant de Dieu, comme membre de JESUS-CHRIST, illuminé par sa verité, enrichi de ses graces, nourri de son corps, heritier de son Royaume; il doit juger qu'il n'y a rien de plus indigne d'une si haute qualité que de prendre part à ces folles joyes des enfans du siecle.

Il est clair aussi que l'ame ne sçauroit conserver une veritable pieté sans le secours d'une crainte salutaire qu'elle conçoit à sa veuë des dangers, dont elle est environnée. Elle ne peut ignorer la puissance & la malice de ses ennemis qui font la ronde autour d'elle pour la devorer, comme parle l'Ecriture. Elle sçait comme dit saint Paulin, que toutes les creatures corporelles qui attirent nos cœurs par l'entremise de nos yeux sont, autant de filets

dont le diable se sert pour nous prendre ; autant d'épées dont il tâche de nous percer le cœur. Elle sçait qu'elle marche au milieu de ses ennemis & de mille pieges, & qu'elle y marche sans lumiere & sans force ; parce qu'elle ne voit que tenebres dans son entendement, que foiblesse dans sa volonté, que revolte dans ses sens. L'experience de tant d'ames qui se perdent à ses yeux, & le dereglement general qui regne par tout, lui fait connoître qu'il n'y a rien de plus rare que la vertu Chrêtienne ; rien de plus facile que de se perdre, rien de plus difficile que de se sauver. Comment pourroit elle donc allier avec une crainte si juste des maux effroyables qui la menacent, les vaines rejoüissances du monde, & repaître son esprit des chimeres dont les Comedies le remplissent ? N'est-il pas visible que comme l'effet naturel de la Comedie est d'étouffer cette crainte si salutaire, aussi l'effet de cette crainte doit être d'étouffer le desir d'un divertissement si dangereux, & de faire conclure à l'ame qu'elle a bien d'autres choses à penser & à faire dans ce monde, que d'aller à la Comedie ; que le tems que Dieu lui donne est trop precieux, pour le perdre malheureusement dans ces vains amusemens. De sorte que lorsqu'elle s'y abandonne, il faut que ce soit en s'aveuglant elle-même, en perdant le souvenir de ses dangers, & en étouffant ainsi cette disposition, par laquelle le Saint Esprit entre

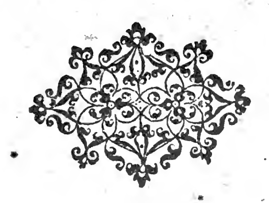
entre dans le cœur, & qu'il y entretient presque toûjours dans cette vie où la charité est rarement assez parfaite, pour n'avoir plus besoin du secours qu'elle tire de la crainte.

Enfin, un des premiers effets de la lumiere de la grace, étant de decouvrir à l'ame le vuide, le neant, & l'instabilité de toutes les choses du monde, qui s'écoulent & s'évanoüissent comme des phantômes, & de lui faire voir en même tems la grandeur & la solidité des biens éternels. Cette disposition doit produire d'elle-même une aversion particuliere pour les Comedies, parce qu'elle y voit un vuide & un neant tout particulier. Car si toutes les choses temporelles ne sont que des figures & des ombres, en quel rang doit on mettre les Comedies qui ne sont que les ombres des ombres, puisque ce ne sont que de vaines images des choses temporelles, & souvent de choses fausses?

Si le peché a donc ouvert les yeux aux hommes pour leur faire voir les vanitez du monde avec plaisir; la grace du Christianisme en ouvrant les yeux de l'ame pour les choses de Dieu, les doit fermer pour les choses seculieres, par un aveüglement beaucoup plus heureux que cette veuë miserable que le peché nous a procurée. C'est aussi cét aveuglement salutaire, que le Prophete demandoit à Dieu selon saint Paulin, lors qu'il dit *: empéchés mes yeux de voir la vanité*, & que le Seigneur prefere aux yeux clair-voyans des Juifs

qu'il leur dit: *Si caci essetis, non haberetis peccatum: Si vous êtiez aveugles, vous n'auriez point de peché.*

Si nous sommes donc obligez en qualité de Chrêtiens de demander à Dieu qu'il nous rende aveugles pour toutes les folies du monde, dont la Comedie est comme l'abregé, & qu'il nous en imprime la haine, & l'aversion dans le cœur: comment pourrons-nous croire qu'il nous soit permis de repaître nos yeux de ces vains spectacles, & de mettre nôtre contentement dans ce qui doit être l'objet de nôtre aversion & de nôtre horreur ?



CIN-

CINQUIE'ME TRAITE', DES RAPORTS.

CHAPITRE I.

Que les regles qu'on doit garder dans les raports, sont peu connuës, quoi que trés-importantes. Que peu de personnes se font justice sur ce point. Pourquoy il est difficile de n'y faire point de fautes. Jusqu'où il faut s'attacher à ces regles.

ON ne voit presque personne qui ne se plaigne des raports qu'on fait de lui, & qui ne pretende que les autres violent à son égard les regles de l'honnêteté & de la justice. Et comme ces sortes de plaintes n'ont pas seulement lieu dans le monde, mais parmi les personnes même de pieté, & dans les societez les plus reglées, il semble qu'on a droit d'en conclure que les regles sur lesquelles on doit juger de l'équité, & de la necessité des raports ne sont pas assez con-

nués. Cependant on peut dire qu'il n'y a gueres de devoir plus important que de s'en éclaircir, puis que les raports indiscrets sont la cause la plus ordinaire des broüilleries & des divisions qui arrivent non seulement dans les amitiez particulieres, mais aussi dans les Societez, & qu'il est difficile qu'on n'y fasse beaucoup de fautes, si l'on n'est instruit des regles qu'on y doit garder.

Ce qui est étrange, est que chacun se plaignant des autres sur ce point, personne ne croit donner sujet aux autres de se plaindre de lui. On en voit assez qui disent des autres, que ce sont des gens qui prennent tout de travers, qui le raportent de même, qui gâtent & empoisonnent les discours les plus innocens, qui n'ont aucune fidelité ni aucun secret : mais l'on n'en voit point qui s'attribuent ces défauts, & qui croyent manquer de sincerité ni d'honnetêté. Enfin chacun feroit volontiers cette loi, qu'il lui seroit permis de rapporter tout ce qu'il voudroit des discours des autres, & qu'il ne seroit permis à personne de rien rapporter des siens.

Mais comme tout le monde prétendant à ce privilege; personne ne l'obtient en effet, il faut faire état que les choses iront toûjours à peu prés comme elles vont, que le monde suivra toûjours ses fantaisies & ses passiõs; qu'on trouvera toûjours des gens qui se permettront de raporter ce qu'il leur plaira

ra & qui se plaindront des raports qu'on fera d'eux, & ainsi il ne faut songer qu'à se regler soi-meme, pour garder sur ce point à l'égard des autres ce que l'honnêteté, la charité & la justice demandent de nous.

C'est aussi presque le seul interêt réel que nous y ayons. Car pourveu que nous ne fassions point nous mêmes de fautes, l'indiscrétion & la malignité des autres ne nous sauroient gueres nuire. Ce sont des maux pour eux, & souvent pour ceux qui les écoutent, mais non pour ceux de qui on fait ces raports s'ils les souffrent comme il faut. Dieu s'en sert même quelquefois pour leur procurer de trés grands biens, & pour faire réüssir par là les desseins que sa misericorde a sur eux. Ainsi nous n'avons qu'à être en garde contre nous-mêmes, & nous serons à couvert de tout le reste.

L'on yest d'autant plus obligé qu'à moins que d'être fort attentif sur soi-même, il est difficile d'éviter de faire des fautes dece genre là; parce que la discretion n'a pas de regles bien certaines, & bien precises, & qu'on ne peut gueres établir sur ce point des maximes générales. Il n'est pas vrai qu'on ne puisse jamais rien rapporter de ce qu'on nous a dit. Il n'est pas vrai qu'il ne soit jamais permis de rapporter ce qui peut déplaire à ceux qui l'ont dit. Il n'est pas vrai qu'il soit permis de raporter tout ce qu'on peut redire sans leur déplaire. Et enfin à l'exception de la ma-

xime qui ordonne de ne rien raporter que de vrai, toutes les autres ne sont pas universellement vrayes, & il les faut toutes resserrer par diverses conditions pour les rendre justes.

Mais il n'est pas inutile neanmoins de sçavoir ces regles, & de les avoir presentes; parce qu'il faut s'y attacher, àmoins qu'on ne voye clairement qu'on est dans le cas de l'exception Il n'est point besoin de raisons particulieres pour observer les loix generales du secret; mais il en faut de trés-claires & de trés-pressantes pour s'en dispenser. De sorte que lors qu'il y a le moindre doute, il faut prendre le parti de la regle, & non celui de l'exception. C'est là la premiere des maximes qu'on doit avoir dans l'esprit sur ce sujet: & elle suffiroit même pour nous marquer nôtre devoir dans la plûpart des rencontres. Car l'on ne manque gueres au secret que par une legereté qui nous fait passer par dessus les doutes, & les scrupules raisonnables que nous sentons tous formés dans nôtre esprit.

CHA-

CHAPITRE II.

Fondement de l'obligation au ſecret. Convention ſecrette entre les hommes ſur ce point. Pourquoi les Religieux n'y ſont point compris. Qu'il n'eſt pas neceſſaire que le ſecret ait été promis pour y être obligé.

LE fondement general de l'obligition que l'on a communement au ſecret, à l'égard de ce que l'on nous dit dans l'entretien, eſt que Dieu ayant eu en veuë dans toutes ſes loix de lier les hommes entr'eux, & de les faire vivre dans une ſocieté reglée, tout ce qui détruit cette ſocieté, doit être regardé comme mauvais & pernicieux. Or il eſt clair qu'il ſeroit impoſſible que cette ſocieté ſubſiſtât, ſi les hommes étoient en une continuelle défiance les uns des autres; s'ils ſe regardoient tous comme ennemis, & s'ils ne croyoient pas pouvoir communiquer leurs penſées à qui que ce ſoit avec ſeureté. C'eſt une gêne dont le commun du monde n'eſt pas capable, que d'être toûjours en garde pour ne rien dire qui puiſſe être mal pris. On ne ſçauroit même éviter abſoulement cét inconvenient: car les eſprits étant differents, ce que l'un croit bon, paroît ſouvent mauvais à un autre. Il y a d'ailleurs mille choſes

qui n'ont rien de mauvais quand on les dit, & qu'on ne sçauroit neanmoins reduire sans imprudence & sans danger. De sorte que si ceux à qui on parle, croyent avoir droit de raporter tout ce qu'on leur dit, il n'y a presque point d'entretiens dont on ne doive craindre de mauvais effets.

Aussi ne se porte-t'on à parler aux gens avec quelque confiance, qu'en les supposant dans une autre disposition, & en se persuadant qu'ils ont quelque sorte de fidelité & de secret. Et comme chacun peut juger que l'on s'y attend, & que l'on conte sur cela; on peut dire que l'on s'y engage en écoutant ce que les autres nous disent qu'on leur promet le secret, & qu'ainsi on est obligé de le garder non seulement par la consideration de l'utilité commune, mais en vertu de cette convention secrette. Si l'on n'avoit point dessein de s'y obliger, il faloit le declarer, & faire en sorte qu'on n'eût pas sujet de s'y attendre, puis qu'il est raisonnable que ceux qui ne veulent pas observer les loix communes, qui sont receuës parmi les hommes, avertissent au moins les autres de leur disposition, afin qu'ils prennent leurs mesures sur cela.

C'est par cette raison qu'on ne peut blâmer la conduite des Monasteres, où l'on observe comme une regle de raporter au Superieur tout ce qu'on entend dire de mal à ceux qui y vivent. Car la Regle qui oblige à ces raports,

étant

étant connuë de tous, chacun est suffisamment averti de ne rien dire que ce qu'il veut bien être raporté: aprés quoi ceux qui s'y hazardent s'en doivent prendre à eux, & non à ceux qui ne font que ce que l'on devoit juger qu'ils feroient. Mais comme la même loi n'est pas établie dans le monde, & que ce seroit même un mal de l'y établir, ceux qui manquent à ce qu'on peut attendre legitimement d'eux, blessent sans doute l'honnêteté & la justice, & il suffit pour les juger coupables d'infidelité, qu'on ne leur ait parlé avec ouverture que dans la pensée qu'ils n'en abuseroient point, & qu'ils tiendroient secret ce qui ne pouvoit être raporté sans faire tort à celui qui l'auroit dit.

Il y en a qui ne manquent jamais, quand ils veulent qu'une chose ne soit pas redite, d'exiger expressément le secret. Et la coûtume n'en est pas mauvaise, parce que cela applique davantage l'imagination de ceux à qui on parle, & les exemte de la peine de discerner s'ils peuvent, ou ne peuvent pas raporter ce qu'on leur a dit; puisqu'aprés avoir promis expressément le secret, il n'y a plus à deliberer. Mais outre que cette precaution seroit assez incommode dans un long entretien, & qu'il y en a même qui seroient choquez, qu'on eût si peu de confiance en leur discretion, il est difficile de la pratiquer toûjours, & il faudroit pour cela une application dont bien des gens ne sont pas capa-

bles. Il faut dõc que le secret naturel supplée au défaut d'un engagement exprés, n'yayant que cette seule difference entre l'obligation naturelle au secret, & celle qui vient d'une promesse expresse, que dans laderniere on ne laisse pas à celui qu'on y engage, la liberté de discerner s'il peut, on ne peut pas raporter ce qu'on lui a dit, au lieu que dans l'autre on s'en remet à sa discretion, & l'on suppose qu'il aura assez d'honnêteté pour ne rapporter pas ce qu'il jugera être prejudiciable à celui dont il a apris ce qu'il sçait. Mais l'obligation est pareille dans l'un & dans l'autre; & l'on peut dire en un sens qu'une personne vrayement honnête se doit croire d'autant plus obligée au secret qu'on a pris moins de précaution avec elle, & qu'on s'est fié davantage à sa discretion & à sa bonne foi.

Il n'y a qu'à consulter le fond de son cœur pour connoître l'equité de cette loi. Car qui est-ce qui ne voudroit pas que les autres la partiquassent envers lui? Qui est-ce qui ne seroit pas bien aise de trouver en eux cette exacte fidelité & qui ne croit pas avoir sujet de se plaindre de ceux qui y manquent? Il s'ensuit donc par la regle generale de l'équité naturelle, que chacun est obligé de pratiquer cette fidelité envers les autres. Il ne faut point pour cela de promesses & de conventions expresses. La force de cette loi naturelle est plus grande que celle de toutes les promesses & de toutes les conventions; & l'on peut

peut dire même que cette promesse s'y trouve, & que c'est ce qui est marqué par toutes les civilitez ordinaires que l'on se rend dans le monde. Car si ces civilitez sont sinceres, comme elles le doivent être, elles signifient du moins que l'on n'est pas ennemi de ceux à qui on les rend, que l'on n'a point dessein de leur nuire, & que l'on est disposé à pratiquer à leur égard les devoirs de l'honnêteté commune. Or la moindre qu'on leur puisse rendre, est de n'abuser pas à leur préjudice de ce qu'ils nous auront dit.

Le droit du dépôt a toûjours été sacré entre les hommes, & l'on a toûjours crû, avec justice, qu'on ne le pouvoit violer sans un excés de lâcheté, & de perfidie. Il n'est point besoin pour cela que celui qui confie son depôt à un autre, tire des assurances expresses de sa fidelité. Il s'y engage suffisamment en le recevant. Or qu'est-ce que l'on fait dans un entretien particulier, sinon de rendre celui à qui on parle, dépositaire des pensées secretes qu'on lui confie? Soit donc que l'on exige expressément le secret, soit qu'on ne l'exige pas, c'est toûjours un depôt, dont on ne doit pas croire pouvoir disposer que selon les intentions de celui qui l'a confié.

CHA-

CHAPITRE III.

Obligation au ſecret s'étend aux ennemis, à ceux qui l'ont violé, aux perſonnes qu'on n'a entretenuës qu'une fois.

IL y a aſſez de gens qui ſe croyent obligez à cette fidelité envers leurs amis;mais il y en a peu qui étendent cette obligation aux perſonnes ou indifferentes ou ennemis. Ainſi l'on penſe être à couvert de tout reproche dans les Raports,quand on peut dire que l'on n'avoit aucune liaiſon avec ceux qu'ils regardent, ni aucun engagement à les ménager. Mais ces excuſes ne viennent que de ce qu'on a une idée trop baſſe & trop étroite de la charité. Non ſeulement un vray Chrétien n'eſt ennemi de perſonne,parce qu'il aime tous les hommes, mais il les aime même également, ſelon ſaint Auguſtin,en leur deſirant à tous également le ſouverain bien. Que s'il témoigne plus d'affection à certaines perſonnes qu'à d'autres, c'eſt que les effets exterieurs de l'amitié étant bornez, il les doit particulierement à ceux auſquels la providence de Dieu l'a plus appliqué. Ce n'eſt donc pas l'affection qui lui manque, lors qu'il ne l'a fait pas paroître exterieurement c'eſt cette application. Or dés lors qu'on entre

entre en commerce avec quelqu'un par un entretien particulier, la providence nous ap·plique à lui, en nous donnant moyen de pratiquer la charité en son endroit ; & par consequent on est obligé de le traiter en ami, ce qui renferme au moins le devoir de n'abuser pas de sa confiance.

Mais faut-il étendre le secret à ceux mêmes qui l'auroient violé les premiers par des Raports indiscrets, & qui auroient abusé par malice, ou par imprudence de la confiance qu'on leur auroit temoigné? Ne s'ôtent-ils pas par là le droit d'exiger des autres, ce qu'ils n'ont pas eux-mêmes observé? Il semble d'abord que le premier sentiment nous conduise là ; mais si l'on l'examine de plus prés, on trouvera que c'est plûtôt un mouvement d'indignation que de justice. Car que seroit ce que l'amitié, si chacun croyoit être en droit de faire un magazin de tout ce qui échape à ses amis, pour leur nuire au cas qu'ils viennēt a manquer à leur devoir? Aussi S Augustin marque égalemēt entre les qualitez d'un homme de bien, de ne découvrir jamais ce qui lui a été confié, & de ne faire jamais rien qu'il craigne que l'on découvre : *Aliena peccata sibi commissa non produnt; quæ prodi timeant, ipsi nulla committunt.* Il ne faut donc point faire dépendre son devoir de celui d'un autre, ni commettre des infidelitez, parce qu'un autre en commet. Si un ami leger & infidelle ne merite pas qu'on le mê- *August. Epist. 15.*

nage

nage par son état present, il le merite par son état passé. Le secret est une dette de ce tems-là; & comme l'engagement n'étoit point conditionnel, il subsiste lors même que l'amitié ne subsiste plus: de même qu'on ne laisseroit pas de demeurer detteur à un ami leger & inconstant, si aprés avoir emprunté de l''argent de lui, il venoit à rompre avec nous.

Or ce qu'on a dit de l'amitié se peut dire de la confiance passagere que l'on prend en quelqu'un, en s'ouvrant à lui de choses que l'on ne seroit pas bien aise qu'il decouvrît. Car cette confiance est une espece d'amitié, qui quoi que moins forte & moins durable, se doit regler neanmoins par les mêmes principes. On doit aimer tous les hommes, comme nous l'avons déja dit, & cet amour general devient amitié, quand il est joint à la familiarité. Ainsi une familiarité de plusieurs années, est une amitié de plusieurs années; & une familiarité d'un jour est une amitié d'un jour. De sorte que comme toute amitié oblige au secret de ce qui se dit pendant l'amitié, les amis d'un jour ou d'une heure sont obligez de se garder le secret de tout ce qu'ils se confient pendant ce jour ou pendant cette heure; & la perfidie de l'un ne pourroit nullement servir d'excuse à celle de l'autre.

CHA-

CHAPITRE VI.

Exceptions legitimes de la loi du ſecret. Qu'il ne faut pas s'en diſpenſer ſur toutes ſortes d'utilitez. Que la volonté des autres n'eſt pas toûjours la regle de ce que nous pouvons ou ne pouvons pas raporter.

JE n'ai pretendu juſques ici qu'établir la regle generale qui conſiſte à juger de ce que nous devons tenir ſecret, de ce que nous pouvons decouvrir, par la volonté, & les intentions de ceux de qui nous l'avons apris, autant que cette volonté, & ces intentions nous ſont connuës. Il eſt vrai neanmoins que cette regle ſouffre diverſes exceptions, mais qui ſe rencontrant aſſez rarement dans la pratique, ne detruiſent nullement l'utilité de la regle. C'eſt par exemple, une exception indubitable à cette loi du ſecret, quand une perſonne nous communique un deſſein criminel qu'on peut empécher en le decouvrant. Car bien loin que l'on bleſſe la ſocieté civile en ne gardant pas le ſecret, on la bleſſeroit en le gardant. Les crimes ne ſont point matiere de confiance; & le commerce de l'entretien n'eſt point deſtiné pour ſe communiquer l'un

à

ſe communiquer l'un à l'autre de mauvais deſſeins. Ainſi c'eſt celui qui fait ces deteſtables ouvertures, qui abuſe le premier de ce lien de la ſocieté, & ceux qui rediſent ces mechans diſcours, afin d'en empêcher les mauvais effets, font un bon uſage de l'imprudence de ceux à qui ils échapent.

On doit dire le même de certains vices pernicieux à la ſocieté humaine, & dangereux pour certains miniſteres. Car s'il arrive que l'on nous les découvre dans un entretien de confiance; & qu'en ſuite celui qui les a découverts, veüille s'engager dans les emplois dont ces vices rendent incapables ceux à qui l'on s'en eſt ouvert, ne manquent point au ſecret, s'ils empêchent ces malheureux engagemens, en decouvrant ce qu'ils ſavent de ces perſonnes. Je ſçai par l'aveu d'un homme, qu'il a de mauvais ſentimens de la Religion, & cependant je le voi prêt d'entrer dans l'état Eccleſiaſtique: bien loin que ce ſoit une faute d'en avertir ceux qui l'en peuvent empêcher, ce ſeroit une trés-grande faute de ne le pas faire.

Enfin, on peut encore excepter de la loi du ſecret certaines occaſions où les gens découvrent dans l'entretien des deſſeins & des pretentions qui ſans être expreſſement mauvaiſes, ſont contraires neanmoins à d'autres pretentions, & à d'autres deſſeins que nous croyons de bonne foi plus legitimes, & que nous ſommes plus obligez de favoriſer; pour-

pourvû que cette obligation ſoit ſi claire, que celui qui s'eſt decouvert temerairement en puiſſe être lui-même couvaincu? Car cette diſpoſition où il pouvoit connoître que nous étions, devoit ſuffire pour l'avertir de ne ſe pas ouvrir à nous; & ſa legereté l'ayant porté à le faire, il ne paroît pas tout-à fait injuſte que nous profitions de ſon imprudence, pour apuyer ce que nous prenons pour un plus grand bien. Mais il eſt aiſé de voir que ce cas eſt aſſez rare, & qu'il ne fait pas ainſi une exception conſiderable à la loi du ſecret.

Ceux qui ont quelque conſcience, ou qui font profeſſion d'en avoir, ne manquent gueres à colorer de quelque pretexte d'utilité les raports qu'ils font des autres; & croyent par là être à couvert de tout reproche d'infidelité, quand ils n'ont point d'engagement particulier au ſilence. Mais pour ſe preſerver de cette illuſion, il faut conſiderer que toute utilité ne ſuffit pas pour juſtifier ces raports. Il faut qu'elle ſoit grande, certaine, & qu'on ne la puiſſe procurer par aucune autre voye. Car c'eſt un inconvenient réel que de manquer à la confiance qu'on a euë en nous C'eſt une ſource de deſunion, & c'eſt ſe priver du moyen de ſervir ceux que l'on commet. C'eſt bannir l'ouverture du commerce de l'entretien. Enfin c'eſt faire quelque tort à la ſocieté humaine, en la rempliſſant de defiance & de ſoupçon. Ainſi ce tort doit être au moins recom-

recompensé par quelque utilité certaine & considerable.

Quiconque se sent donc poussé à raporter ce qu'il ne sait que par un entretien particulier, doit examiner toutes les conditions suivantes; si la chose dont il s'agit, est bien certaine, & s'il ne s'est point mepris dans l'idée qu'il en a conceuë, si elle est si constamment mauvaise, qu'il n'y ait aucun lieu d'en douter, s'il est important qu'elle soit sceuë pour éviter quelque grand inconvenient, si cet inconvenient ne peut être évité que par ce moyen, s'il a pratiqué envers celui qui est interessé tous les moyens prescrits par l'Evangile pour l'en corriger. Et si ces conditions se rencontrant toutes, il se porte ensuite à la decouvrir, ce ne doit être precisément qu'à ceux qui y peuvent donner ordre, & non à ceux dont ces raports ne serviroient qu'à satisfaire la curiosité, ou irriter la malignité.

Il est donc trés-rare que la loi du secret reçoive les exceptions legitimes, & nous devons être beaucoup plus en garde contre les fausses raisons qui portent les hommes à s'en dispenser, & pour cela il est utile de faire souvent reflexion sur les consequences terribles des indiscretions qu'on y peut commettre. Car dés lors que quelque raport nous est échapé temerairement, nous n'en sommes plus les maîtres. Il se multiplie, il s'augmente, il se repand à l'infini, il sert d'instrument

à la

à la paſſion des uns, & de nourriture à la malice des autres: il produit ſouvent des deſunions & des animoſitez durables & permanentes, qui ont de longues & fâcheuſes ſuites, il engage une infinité de gens en des fautes conſiderables, & toute cette multiplication de pechez ſera imputée à ceux qui y auront donné lieu par leur imprudence.

Je n'ai conſideré juſques ici que l'obligation au ſecret, qui naît de l'interêt commun de la ſocieté civile, & de la fidelité, qui eſt une ſuite de cette amitié paſſagere que l'on contracte avec tous ceux qui nous parlent avec confiance, & ainſi j'ai pris leur volonté pour regle des raports qu'on peut faire honnêtement de ce qu'ils nous auroient dit. Mais comme il s'enſuivroit de là qu'on pourroit redire tout ce qu'ils ſeroient bien aiſes qu'on raportât, il faut ajoûter qu'on eſt ſouvent obligé au ſecret par la regle generale de la charité, qui defend de raporter bien des choſes, quoi que ceux qui les ont dites ne s'en tinſſent point deſobligez. Car on ne doit pas avoir ſeulement égard à leur volonté, mais auſſi à leur utilité & à celle des autres. Il nous doit ſuffire que nous ſçachions que quelque raport peut nuire tellement à quelqu'un pour ne le pas faire. En un mot, il faut regler ſes raports, non parce que les gens veulent dans leur paſſion, mais parce qu'ils doivent vouloir ſelon la raiſon: parce qu'on doit ſuppoſer que lorſque leur paſſion ſera ceſſée, ils ſeront

ront bien aises que l'on les ait ainsi menagez, & que quand elles ne cesseroient point, il ne faut pas s'en rendre les ministres pour nuire, ou aux autres, ou à eux-mêmes.

Ainsi un homme de bien ne tombera jamais dans ce defaut que Saint Augustin appelle *une peste horrible*, de raporter à ceux qui sont aigris contre d'autres les paroles d'animosité que ces personnes peuvent avoir dites contr'eux, & il suivra sans peine cette maxime de ce Saint Docteur, qu'il ne suffit pas à un homme vraiment charitable, de n'exciter ou de n'augmenter point par ses raports les inimitiés des hommes: mais qu'il doit même travailler de tout son pouvoir à les étouffer & à les éteindre : *Animo humano parum esse debet inimicitias hominum nec excitare, nec augere malè loquendo, nisi eas etiam extinguere benè loquendo studuerit.*

CHAPITRE V.

Qu'on peut faire de grandes fautes en croyant trop legerement les raports. Bizarrerie des hommes dans cette credulité, & sa source.

ON peut en suivant ces regles éviter une partie des fautes que l'on commet, en raportant indiscrettement ce que l'on ne sait que par des entretiens particuliers. Mais ce n'est

n'eſt pas le ſeul défaut que l'on eſt obligé d'éviter ſur cette matiere. Celui de croire legerement les raports que d'autres nous font, n'eſt gueres moins important; & l'on peut dire qu'il eſt encore plus dangereux, parce qu'on eſt moins en garde de ce côté là, & qu'on s'y laiſſe d'autant plus facilement aller, qu'il ſemble qu'on y a moins de part. On croit que c'eſt à celui qui raporte quelque choſe à en repondre, & que l'on peut ſe repoſer ſur lui de la verité des faits qu'il avance. Cependant il s'en faut bien que cela ne ſoit. Car l'ame de celui qui écoute ne demeure pas ſans action. Elle croit, elle juge, elle ſe laiſſe aller à des paſſions; elle agit même ſouvent en ſuivant ſes paſſions : & ſi elle n'a pas eu de ſujet de deferer à ces raports, ſes jugemens ſont faux, ſes paſſions injuſtes, ſes actions déreglées.

Pour comprendre ſur ce point l'injuſtice & la bizarrerie de l'eſprit de la plûpart des hommes, il ne faut que conſiderer que quand ils ſont revetus de certains ornemens que l'ordre du monde à attachez aux juges; qu'ils ſont aſſemblez dans un certain lieu; & que les choſes ſe propoſent & ſe traitent avec de certaines formes, ils agiſſẽt d'ordinaire d'une maniere ſage & équitable. Les diſcours d'une partie ne font point d'impreſſion ſur leur eſprit, à moins qu'ils ne ſçachent ce que l'autre y peut répondre. Ils examinent ſcrupuleuſement les preuves, ils rejettent celles

qui sont fausses ou incertaines ; ils donnent lieu à affoiblir les depositions des temoins, ils ne s'arrêtent qu'à celles qui ne sont point detruites par des reproches raisonnables ; & ils ne declarent jamais un homme coupable des crimes qu'on lui impute, à moins qu'il n'en soit absolument convaincu. Le seul defaut de preuves leur suffit pour absoudre l'accusé, & pour condamner l'accusateur. Et quand ils manquent à quelques-unes de ces formes, ils se condamnent eux-mêmes de temerité & d'injustice. Mais quand il s'agit de juger dequelqu'un en particulier, sans pouvoir ni authorité, ils agissent bien d'une autre sorte. Toutes preuves leur suffisent, toute authorité leur est bonne, tout temoin est bien reçû, & sur le simple raport de personnes ou prevenuës ou mal informées, ou legeres & sans jugement, on declarera sans scrupule des gens coupables de tout ce que d'autres auront voulu leur imputer.

On dira peut-être qu'il est impossible d'aporter dans les jugemens particuliers toutes les formalités des jugemens solennels ; mais si l'on n'en observe pas l'apareil & la pompe, on devroit au moins en observer ce qui est necessaire pour s'assurer de la verité. Or il n'est pas moins necessaire pour former son jugement en particulier, de sçavoir ce que dit chaque partie, que pour en porter un jugement juridique. Ce qu'un temoin passionné, leger & inconsideré raporte dans un en-

tretien, ne merite pas plus de creance, que ce qu'il depose devant un Juge, & il en merite même beaucoup moins; parce que les fermens que les juges exigent, appliquent davantage les gens, qui ont quelque conscience ou quelque honneur, à ne rien dire de faux. Enfin une preuve fausse & incertaine est fausse & incertaine par tout. Cependant ceux qui feroient conscience de juger dans les Tribunaux, sur des preuves & des témoins de cette nature, n'en font souvent aucune de condamner les gens en particulier, sur des preuves encore plus foibles, & des témoins encore moins recevables.

Il n'y a rien sans doute de moins raisonnable que cette inégalité de conduite; mais elle a une cause bien effective dans la corruption du cœur des hommes. S'ils temoignent quelque équité dans les jugemens publics, ce n'est pas qu'ils aiment réellement la justice, ils l'aimeroient par tout, s'ils l'aimoient veritablement: mais c'est d'une part, que les formes ausquelles ils sont liez, les empêchent de s'en écarter, & que de l'autre, les fautes qu'ils commettroient en public ne demeureroient pas entierement impunies, & seroient au moins vengées par le decri qu'ils s'attireroient, si elles ne l'étoient par des juges superieurs.

Il n'y a rien de cela dans les jugemens qu'ils font en secret sur les raports qu'on leur fait. Il n'y a ni formes à garder, ni infa-

mie à craindre. Ainsi comme on a une entiere liberté de suivre la pente de la nature, on la suit,& cette pente porte à recevoir sans examen tout ce qu'on nous raporte au desavantage du prochain, parce qu'on aime naturellement à voir les autres rabaissez & méprisez, & qu'on craint au contraire naturellement la retenuë & l'attention, qui ont toûjours quelque chose de génant & de penible; ce qui fait qu'on aime mieux juger au hazard que de prendre tant de peine pour bien juger.

CHAPITRE VI.

Diverses causes qui font faire de faux raports de bonne foi.

IL suffit d'avoir quelque idée & quelque amour de l'équité pour condamner cette conduite. Mais de peur qu'en prenant même resolution de juger sainement des raports qu'on nous fera, & de n'en croire aucun qui ne soit revêtu de circonstancesqui le rendent entierement assuré, on ne laisse pas de s'y tromper, en prenant pour certain ce qui ne l'est pas: il est bon de faire reflexion sur quantité de raports qu'on remarque tous les jours,qui paroissant constans & indubitables se trouvent neanmoins à la fin trés faux. Qui ne croiroit,par exemple,le temoignage d'un hom-

homme ſincere, qui dit qu'il a apris telle & telle choſe de le propre bouche d'un autre? Et cependant il arrive tous les jours des differens entre des perſonnes ſinceres, dans leſquels l'un ſoûtient qu'il n'a point dit ce que l'autre ſoûtient qu'il a entendu, ſans qu'il y ait lieu pour cela de ſoupçonner ni l'un ni l'autre de menſonge & de fourberies. Cela peut arriver en mille manieres que l'on découvriroit aiſément ſi on y vouloit faire attention. On corrige à tout moment dans ce qu'on écrit des équivoques qui s'y gliſſent, de peur qu'elles ne portent de faux ſens dans l'eſprit des autres. On previent les doutes qui ſe peuvent exciter dans leur eſprit ſur ce qu'on leur propoſe, & les fauſſes conſequences qu'ils en pourroient tirer: & avec tout cela on n'évite pas toûjours que ce qu'on écrit ne ſoit mal pris, & mal entendu, & qu'on ne ſoit obligé à de longs éclairciſſemens. Que doit-il donc arriver dans des entretiens paſſagers, où l'on n'apporte ni ſoin, ni application, ni precaution, où l'on n'exprime la plûpart des choſes qu'imparfaitement, & s'en remettant ſouvent à l'intelligence de ceux à qui l'on parle? Et qui peut s'étonner qu'ils ſoient ſouvent pris à contreſens, en ſorte que l'un s'imagine avoir entendu ce que l'autre n'a jamais pretendu dire.

Le ſens de nos expreſſions n'eſt pas tout renfermé dans les termes dont on ſe ſert pour s'exprimer: il dépend quelquefois des diſcours qui ont precedé. Un ton, une inflexion,

un geste, un air du visage en change la signification & souvent même il dépend des pensées que l'on suppose dans ceux à qui on parle : de sorte que si faute d'attention, ils ne prennent pas garde à cette suite, à ce ton, à cet air, ou si l'on s'est trompé en leur attribuant certaines pensées qu'ils n'avoient point, & qui faisoient neanmoins partie du sens, ils se trompent presque necessairement dans l'intelligence de ce qu'on leur dit, & conçoivent tout un autre sens que celui qu'on leur vouloit faire concevoir.

Il naît de là une autre méprise encore plus surprenante. C'est que comme nôtre ame n'est accoûtumée à concevoir les choses que par le moyen des paroles, toutes les fois que des gens prennent à contre-sens ce qu'on leur dit, cette fausse impression se peint dans leur imagination, avec de certains termes, dont ils empruntent une partie de ceux qui parlent, & ils en fournissent l'autre. Mais dans la suite le souvenir de ce qu'ils ont ajoûté, s'effaçant de leur esprit, ils ne distinguent plus ce qu'ils ont oüi, de ce qui vient d'eux. Et ainsi ils attribuent de bonne foi à celui qui les a entretenu, toutes les paroles qui marquent la fausse impression qu'ils ont conceûë, parce qu'ils la trouvent dans leur esprit revêtuë de ces paroles.

Il y en a de même qui faisant des recits des entretiens qu'ils ont eus avec quelqu'un, & ne se souvenant plus exactement des choses,

le

le font parler selon un souvenir confus qui leur en reste. Que si on leur demandoit alors s'ils sont bien assurez de ce qu'ils rapportent, ils diroient que non, & qu'ils n'en voudroient pas être garans. Mais dans la suite ils viennent à quiter leur doute, & à acquerir l'assurance qu'ils n'avoient pas d'abord, d'une maniere assez plaisante. Car en faisant ces recits, ils se les impriment fortement dans la memoire,&ils oublient au contraire cette disposition de défiance & d'incertitude avec laquelle il les avoient fait d'abord, de sorte qu'ils s'imaginent ensuite que ce souvenir exact est un effet des choses mêmes, au lieu qu'il ne vient que du recit frequent qu'ils en ont fait.

Il est donc juste quand on accuse qu'elqu'un d'avoir dit quelque chose, qui peut retomber ou sur lui, ou sur quelque autre, de s'informer avant que de croire ce raport, si ceux qu'il regarde en demeurent d'accord, & quand on apprend qu'ils le desavoüent, il faut suspendre son jugement, & chercher dans les circonstances du raporr, dequoi se determiner d'un côté ou d'autre. Car il est quelquefois plus profitable que celui à qui on attribuë quelque chose l'ait dit, & quelquefois qu'il ne l'ait point dit.

Quand il s'agit, par exemple d'un discours qui marque quelque sentiment, si celui qui le desavouë declare que non seulement il n'a jamais tenu ce discours; mais qu'il n'est

& n'a jamais été dans le ſentiment qu'il contient: ſon témoignage eſt infiniment plus croyable, que le raport de ceux qui pretendroient avoir entendu ce diſcours de lui. Car un ſentiment eſt une choſe permanente, à l'égard de laquelle on ne ſçauroit preſque ſe tromper, au lieu qu'il eſt fort facile qu'on prenne à contreſens les paroles d'un autre, & qu'on ſe perſuade ainſi d'avoir entendu ce qu'il n'a point dir.

Ce ne ſeroit jamais fait ſi l'on vouloit raporter en detail toutes les manieres dont on peut ſe tromper dans l'intelligence de ce qu'on nous dit. Il ſuffit qu'on ſoit perſuadé en general qu'il y en a quantité. Et ainſi non ſeulement dans les differens où l'on ſoutient qu'il n'a point dit, ce qu'un autre lui attribuë: mais auſſi dans tous les raports qu'on nous fait, qui ne ſont pas abſolument certains, il faut empêcher ſon eſprit de prendre parti ſur le champ, & retenir tous les mouvemens qui ſont des ſuites, & des marques de croyance. Par ce moyen on ne participera point aux fautes des autres. On n'entrera point dans leurs paſſions. Si l'on conçoit quelque ſoupçon de la conduite de ceux dont on entend faire une peinture peu avatuageuſe, on n'en formera point de jugement exprés & formel, en quoi conſiſte le plus grand mal que ces diſcours nous peuvent faire. Enfin, on ſera toûjours d'autant plus diſpoſé à s'en éclaircir, qu'on n'aura point pris de parti.

CHA-

CHAPITRE VII.

Comme il se faut conduire dans les faux raports qu'on fait de nous. Qu'il n'est pas possible de les éviter. Justice qu'on doit à ceux qui les font. Reflexion qu'on doit faire sur soi-même, & sur la vanité de ces raports.

IL ne reste plus qu'un endroit par où les raports nous puissent blesser. C'est quand nous en sommes nous mêmes le sujet, & que des personnes que nous aurons entretenuës avec confiance, nous attribuent ensuite des discours ou ridicules ou imprudẽs : ce qui de soi-même est capable de nous aigrir contre ceux qui font, ou qui croyent ces raports. Il est d'autant plus necessaire de se preparer à se conduire d'une maniere chrétienne dans ces rencontres, qu'il ne faut pas pretendre qu'on les puisse éviter absolument. Car quelque discernement que l'on fasse de ceux avec qui l'on s'entretient, on est souvent trompé à la qualité de leur esprit, & encore plus à la disposition de leur cœur. C'est même un effet de bonté que de s'y tromper, & de ne pas concevoir facilement des soupçons de la fidelité des gens. Il est de plus impossible de prevoir toutes les manieres dont les

esprits faux peuvent abuser de nos paroles, & toutes les fausses idées qu'ils s'en peuvent former par le mêlange bizarre de leurs imaginations avec nos pensées. Il faudroit donc presque renoncer entierement au commerce des hommes, si l'on vouloit ne s'exposer jamais à ces inconveniens, & comme cela n'est ni possible, ni utile à tout le monde, il faut se contenter de les éviter autant qu'on le peut, & se resoudre à les souffrir en patience, quand on n'est pas assez heureux pour les éviter.

S'il arrive donc qu'on y tombe, de quelque maniere que ce soit, le premier soin & la premiere application qu'on doit avoir, est d'empêcher que les fautes des autres ne nous soient une occasion d'en faire de nôtre côté, & de prendre garde ainsi qu'en nous plaignant qu'ils nous ont fait quelque injustice, ce ne soit nous-mêmes qui leur en fassions. Car nous ne sçavons ce qu'on leur impute d'avoir dit de nous, que parce que d'autres l'ont rapporté : or comme ils peuvent avoir alteré nos paroles en les raportant à d'autres, on peut aussi avoir alteré les leurs en nous les raportant. Il faut donc au moins se bien assurer du fait avant que d'en faire aucune plainte, & c'est à quoi l'on manque d'ordinaire, parce que l'on suit plûtôt les impressions de sa passion, qui s'émeut par la seule image d'une offense vraie ou fausse, que la lumiere de la raison, qui se regle par l'évidence & par la conviction. On

On leur doit la même justice & la même retenuë quand il s'agit de juger des motifs qu'ils ont pû avoir en faisant ces raports. Il y en a de pires les uns que les autres, il n'est pas juste de leur attribuer sans raison les plus malins. Peut-être que ce que nôtre dépit nous feroit prendre pour un effet de haine, de mépris, de jalousie, n'est que celui d'une simple legereté, d'une inadvertance, d'une prevention, d'une conscience trompée, d'une envie de se divertir. Ayons donc soin que nôtre passion n'aille pas au delà de nôtre veuë, & ne nous imaginons pas sans raison qu'on ne se puisse tromper de bonne foi à nôtre desavantage.

Il ne faut pas aussi oublier en ces occasions-là de se demander justice à soi-même contre soi-même, de tous les discours, & de tous les jugemens temeraires, legers, indiscrets & malins, qu'on a pû faire des autres ; ni de se remettre dans l'esprit tous les mauvais effets qu'ils peuvent avoir produits dans leur cœur, dont nous pouvons mieux juger alors par nos propres sentimens : & comme nous ne sçavons pas ce que Dieu nous en impute encore, & ce qui nous en reste à payer à sa justice ; nous devrions être ravis de ce qu'il nous donne des occasions d'en obtenir le pardon, en souffrant nous-mêmes quelque petite injustice de la part des autres.

Ensuite il faut considerer de prés ces ra-

ports & ces bruits qui nous incommodent, en prenant garde à ne leur pas donner plus de corps & de realité qu'ils n'en ont. Car souvent nous leur donnons un être qu'ils n'ont plus, & nous les faisons subsister par nôtre imagination, lors qu'ils sont aneantis dans celle des autres. Il ne faut pas croire que les hommes qui s'occupent si peu des objets les plus importans & les plus solides soient d'humeur à s'amuser long-tems à des bruits sans fondement. Tous ces contes n'ont qu'un cours passager : & aprés avoir servi d'entretien pour quelques jours aux personnes oisives, ils se dissipent & s'évanoüissent quand ils sont las d'en parler. Il n'y a donc qu'à les laisser passer & à les mépriser comme de vains phantômes, dont il ne restera rien. Quand ils subsisteroient même plus long-temps, & qu'ils feroient une impression plus durable, il ne faudroit avoir que de la pitié pour ceux qui la conserveroient, puis que c'est à eux qu'elle nuit plûtôt qu'à nous.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Qu'il faut tâcher de profiter des faux raports qu'on fait de nous, pour mépriser la reputation des hommes, pour se detacher des conversations, pour parler avec plus de retenuë.

MAis il ne faut pas seulement tâcher à se garantir du mal que ces raports nous peuvent faire en nous portant à l'impatience, il faut essayer de nous les rendre effectivement utiles, & ils le seroient sans doute, si nous sçavions profiter des instructions que nous en pouvons tirer. Car qu'y a t'il, par exemple, qui nous puisse mieux apprendre la vanité de ce qu'on appelle reputation, que la legereté que le commun du monde fait paroître en ces rencontres? Quelques preuves qu'un homme ait données de bon sens, on n'en sera pas moins prêt à écouter avec plaisir une histoire ridicule & sans apparence, qu'il plaira à quelqu'un de faire de lui: pourveu qu'il se trouve quelque esprit de travers qui y donne cours.

Le monde est naturellement si malin, qu'il seconde toûjours ceux qui veulent détruire la reputation d'autrui, & s'il a quelquefois de l'estime pour certaines gens, c'est en quelque sorte malgré lui & contre sa pre-

miere inclination : de sorte qu'il est toûjours bien aise qu'on lui aide à se defaire de cette estime comme d'une chose qui l'incommode. Qu'y a-t'il donc de plus ridicule que de se repaître de cette vaine fumée, & d'en faire la fin de ses actions & de ses travaux.

Comme il est donc utile que les biens du monde soient mélez d'amertume, de peur qu'on ne s'y attache, on doit être bien aise aussi que la conversation, qui n'est pas un des moindres de ces biens, ait ses dégoûts : parce qu'il n'y a guerres des choses à quoi il fût plus dangereux de s'attacher. On y reçoit une infinité de blessures sensibles & insensibles. On y perd souvent toutes les vertus. On y nourrit toutes ses passions, & l'on y ramasse toute la corruption qui se trouve répanduë en plusieurs esprits. Tout ce qui nous en retire donc, pour nous obliger à une plus grande solitude, & à avoir communication avec moins de gens, nous est avantageux. Or il n'y a rien qui soit plus capable de nous dégoûter du commerce du monde que de trouver aussi peu d'honnêteté & de bonne foi dans la plûpart des gens, que l'on y en trouve, & d'apprendre par expérience combien il faut être sur ses gardes, quand on a à traiter avec ceux qu'on ne connoit pas assez. L'on peut dire même que c'est un si grand bien que d'être delivré d'une esprit mal fait, & capable d'abuser de ce qu'on lui dit : qu'on se doit tenir heureux quand on est

averti ,

averti, par quelque raport indiſcret qu'il fait de nous, de n'avoir plus de commerce avec lui, que par une grande neceſſité.

Il ne faut pas neanmoins porter cela ſi loin que l'on rompe avec ſes amis toutes les fois qu'on a lieu de leur imputer quelque indiſcretion. Car il faut ſouffrir en eux ce défaut commes les autres Mais ce nous doit être un avertiſſement continuel de nous ménager davantage à leur égard, de nous repandre moins, & d'être d'avantage ſur nos gardes, & par ce moyen les perſonnes les moins ſures & les moins fidelles nous deviendront ſouvent les plus utiles, en nous obligeant de nous appliquer davantage à veiller ſur nos paroles, & à éviter tout ce qui leur peut donner ſujet d'en abuſer.

Pseaumes, *Mon ame a souhaité de desirer vos justifications : CONCVPIVIT anima mea desiderare justificationes tuas.* Il ne desiroit pas seulement d'accomplir la loi de Dieu, qu'il entend par le mot de *justification*, mais il en desiroit aussi le desir. Un desir produisoit l'autre, parce qu'il est impossible qu'on aime quelqu'un, qu'on n'aime aussi l'amour qu'on lui porte, qu'on ne desire de l'augmenter, & qu'on n'en craigne la diminution ou le refroidissement.

C'est donc un effet necessaire de l'amour sincere & veritable du prochain de nous faire craindre tout ce qui peut ralentir cet amour. Tous les nuages qui obscurcissent tant soit peu l'éclat de la charité sont penibles à la charité. Tout ce qui l'empêche de se repandre avec liberté l'afflige : Et elle tend toûjours à donner un cours libre à ses mouvemens, & à écarter tous les obstacles qui peuvent les arrêter ou les troubler.

Or il n'y a rien qui cause plus ordinairement ce mauvais effet que les impressions desavantageuses que l'on conçoit du prochain, ou sur les raports que les autres nous en font, ou sur les idées que nous nous en formons nous-mêmes. Et par consequent il n'y a rien sur quoi la charité doive veiller davantage.

Ces impressions sont capables d'affoiblir la charité en bien des manieres.

1. Quelque soin que nous prenions de

de ne point juger, elles nous y donnent neanmoins de la pente. Car ces impressions sont des especes de soupçons, & les soupçons disposent aux jugemens : & si ces jugemens sont temeraires, ils peuvent non seulement blesser, mais éteindre même la charité, parce que les jugemens temeraires peuvent être des pechez mortels, selon Saint Thomas. Ainsi quoi que ces impressions ne soient pas encore des maladies formées, on les doit prendre neanmoins pour des avant-coureurs, & des presages d'une maladie qui nous menace. Ce sont comme les premiers frissons d'une fievre dangereuse qui doit suivre, à moins qu'on ne la previenne par les remedes que la prudence Chrétienne nous peut fournir.

2. Elles nous rendent suspect le bien même que nous voyons dans les autres, & elles empêchent ainsi d'y prendre parti, & par la joye qu'on en devroit ressentir, & par les actions de graces qu'il seroit juste d'en rendre à Dieu ; ce qui est un trés-grand mal. Car Dieu partageant ses graces aux divres membres qui composent le corps de son Fils, qui est l'Eglise, & ne les donnant pas toutes à tous, il veut pourtant qu'elles leur deviennent toutes communes par la joye & par l'action de graces qui les en rendent tous participans. Nul ne peut dire que ses propres graces lui suffisent sans celles des autres ; ce qui faisoit dire à David : *Particeps ego sum om-*

omnium timentium te, & custodientium mandata tua.

3. Elles disposent insensiblement à prendre en mauvaise part des paroles ou des actions innocentes d'elles mêmes, & dont on n'auroit point été choqué, si l'esprit n'avoit point déja été prevenu de quelque soupçon. Une impression devient la source d'une autre, & le pis est qu'on ne s'aperçoit presque point de toutes ces mauvaises suites, parce qu'on ne remonte jamais jusqu'à la source, qui est la temerité de la premiere impression.

4. Comme elles arrêtent le cours de nôtre charité envers ceux dont on conçoit ces opinions desavantageuses, elles produisent souvent le même effet dans leur cœur, parce que souvent on ne les supprime pas si bien qu'ils ne s'en aperçoivent. Nôtre refroidissement en produit un pareil en eux que Dieu nous impute, à cause de l'occasion que nous y avons donnée. Ainsi l'on s'éloigne insensiblement les uns des autres, & s'il reste encore quelque charité, elle est tellement couverte par les nuages des soupçons qu'elle demeure sans action.

CHA-

CHAPITRE II.

Que quoique l'on ne soit pas obligé de rejetter toutes les impressions desavantageuses au prochain, il faut neanmoins être toûjours disposé à les quitter si on nous en éclaircit. Qu'il faut même aller au devant des éclaircissemens. Combien ce devoir est mal pratiqué.

IL faut donc éviter ces impressions le plus que l'on peut; c'est la conclusion où la raison conduit. Mais on ne le peut pas toûjours. Car il y a des impressions fondées sur une telle évidence qu'il n'est pas possible de s'en défendre. On ne peut pas aussi établir pour regle de n'écouter aucun raport desavantageux au prochain. Car si ces raports sont vrais, & s'ils nous sont necessaires ou utiles nous devons les écouter. Or il y a en a de cette nature. Quand Jesus-Christ veut que nous prenions deux témoins des fautes que nous desirons de corriger dans nos freres, il oblige ces témoins de les voir, & qnand il ordonne de les dire à l'Eglise, il veut que l'Eglise les écoute. Puis qu'il nous porte à gemir des maux de l'Eglise, il ne pretend pas que nous nous devions fermer les yeux pour ne les pas voir. Puis qu'il veut

veut que nous jugions des faux Prophetes par leurs œuvres, il suppose que nous les discernions. Enfin puis qu'il nous oblige de traiter avec les hommes, & de diversifier nôtre conduite, selon leurs differentes dispositions, il veut bien sans doute que nous ne nous aveuglions pas sur ce qui nous en paroît, sans quoi il seroit impossible de ne pas tomber dans ces pieges des hommes, qu'il nous commande d'éviter par ce paroles, *Cavette autem ab hominibus.*

Il n'y a donc proprement que les impressions fausses & témeraires qu'on soit obligé de rejetter & de détruire. Il suffit à l'égard des veritables quand elles sont contraires au prochain, que nous ne les recevions qu'avec peine, que Dieu voye dans nôtre cœur que nous serions bien aises qu'elles fussent fausses; qu'elles ne servent pas d'une nourriture agreable à nôtre malignité, mais d'un objet de douleur à nôtre charité, & qu'en un mot nous les regardions de la même sorte que nos propres maux, dont nous ne desirons jamais la continuation & l'accroissement.

Mais si cette disposition est sincere, il faut par necessité qu'elle nous donne de la joye quand nous avons lieu de quitter cette impression, & qu'on nous fait connoître que nous nous sommes trompez. C'est par là que nous pouvons juger du fond de nôtre cœur.

Car

Car si on ne nous arrache au contraire ces opinions qu'avec peine ; si nous sentons un secret dépit contre ceux qui nous desabusẽt ; si nous n'avons des yeux que pour voir ce qui favorise nos soupçons, & que nous n'en ayons point pour tout ce qui en découvre l'incertitude, ou la fausseté, c'est une marque que nous y avons de l'attache, & que bien loin de les regarder comme un fardeau qui nous charge, & dont nous serions bien aises d'être délivrez nous y prenons un secret plaisir qui naît de la corruption de nôtre cœur.

La charité demande même plus que cela. Elle ne nous fait pas seulement recevoir avec agrément tout ce qui est capable d'effacer ou de diminuer nos soupçons, quand on s'offre à nous détromper, mais elle nous oblige même souvent d'aller au devant de la verité, & de chercher de nous-mêmes les éclaircissemens que nous en pouvons trouver. Car elle nous fait regarder ces éclaircissemens comme un bien qui merite d'être recherché, comme la délivrance d'un mal & d'une tentation ; & enfin comme un devoir de justice que l'on doit pratiquer ; puisque nous voudrions tous que les autres pratiquassent envers nous-mêmes cette équité de s'éclaircir autant qu'ils pourroient de la verité, au lieu de demeurer dans les impressions desavantageuses qu'on leur aura données de nous.

Il n'y a rien de plus évident que la justic

& l'importance de ce devoir. Cependant il est ordinairement trés-mal pratiqué. Car la plus-part du monde est également facile à recevoir des imprssions, & negligent à s'en éclaircir. Comme il est plus commode de les supposer pour vrayes, que d'examiner si elles le sont, l'amour propre fait prendre ordinairement ce parti ; & il n'a pour cela qu'à laisser agir les deux grands ressorts de la conduite des hommes, la paresse & la vanité. La paresse nous éloigne du soin de nous informer exactement des choses, parce que ce soin est toûjours accompagné de quelque sorte de peine. La vanité nous attachant à nos opinions nous fait apprehender d'être obligez de nous en dédire, & d'avoüer que nous avons été legers & credules. C'est par là que les impressions les plus fausses deviennent perpetuelles, & qu'il y a si peu de personnes qui s'en defassent parfaitement. Lors qu'on ne peut les conserver entierement, on en conserve toûjours quelque chose, parce qu'on veut toûjours donner à l'amour propre la consolation de ne s'être pas trompé sans quelque raison. Ceux mêmes qui par un mouvement de conscience s'abstiennent de juger absolument sont plus aises de demeurer dans un état de suspension que d'en sortir par un entier éclarcissement. Car l'amour pro pre neaisse pas de trouver son conte en cet état. Si on ne condamne pas les gens, on se croit aussi dispensé par là de les justifier, de

les

les defendre, de prendre leur parti, de les approuver. On affoiblit par ce doute les loüanges qu'on leur donne, on obscurcit l'eclat de leur vertu, & on les tient à son égard dans un état de rabaissement, en les regardant comme des personnes suspectes.

Comme la charité nous inspire des sentimens tout opposez à ceux de l'amour propre elle nous fait prendre une conduite toute differente. Et pour exprimer en peu de paroles les degrez par où elle nous fait passer. 1. Elle fait que nous ne recevons ces impressions desavantageuses au prochain que par necessité & par contrainte. 2. Elle nous porte à les retenir dans de justes bornes, & à éviter de prendre pour certain ce qui ne l'est pas. 3. Elle nous fait toûjours desirer sincerement qu'on nous ôte ces impressions, & écouter favorablement ceux qui entreprennent de le faire. 4. Elle porte à embrasser avec joye tous les moyens de s'éclaircir de la verité, & de se defaire entierement de ces impressions qui tiennent ses mouvemens en une espece de contrainte, en gardant neanmoins certaines mesures que la prudence prescrit, pour ne commettre point ceux qui auroient rapporté ces choses, & ne les pas rendre odieux en decouvrant que c'est par eux qu'on le sçait.

Il y a des gens qui n'osent s'éclaircir de leurs soupçons, de crainte de choquer ceux dont ils les ont conçûs en s'en ouvrant à eux. Mais il y a bien de l'apparence que l'amour

propre a plus de part dans cette reserve que la charité. La charité n'est pas si timide, parce qu'elle ne suppose pas si facilement que ceux à qui on expose ces soupçons s'en puissent blesser: Elle croiroit leur faire injure de leur attribuer une delicatesse aussi injuste que celle-là. Elle sçait même entrer dans ces éclaircissemens d'une maniere si simple & si humble, qu'il est presque impossible de s'en blesser. Car bien loin de faire paroître de l'attache à ces soupçons, elle fait voir au contraire qu'elle ne desire rien davantage que de les quitter en changeant de sentiment. On ne s'offense gueres contre ceux qui demandent à être éclaircis avec cet esprit. Mais ce qui fait que l'on se choque d'ordinaire de ces éclaircissemens, c'est que l'on temoigne souvent plus d'envie de conserver ses opinions, que de s'instruire si elles sont veritables.

Si l'on suivoit ces regles & cette conduite, on verroit évanoüir la plûpart des differens qui affoiblissent la charité entre les personnes qui font profession de pieté. Car il y en a peu qui ne soient produits, ou qui ne soient entretenus par ces impressions temeraires, dont on ne s'éclaircit point. Mais le mal est que chacun voudroit que les autres pratiquassent cette justice envers lui & qu'il y en a bien peu qui se mettent en peine de la pratiquer eux-mêmes à l'égard d'autrui. Il ne faut pas neanmoins que cette injustice commune nous rebute & nous empêche de faire

envers les autres ce que la charité nous prescrit, puisque cette injustice est un mal pour ceux qui y tombent, & que la charité trouve sa recompense en elle-même, & qu'elle est toûjours une source de biens pour tous ceux qui suivent ses mouvemens & ses regles.

CHAPITRE III.

Ce que l'on doit aux autres quand ils nous soupçonnent injustement de quelques fautes. Regles & exemples de Saint Augustin sur ce point.

VOilà ce que l'on doit au prochain quand on a conçû des impressions à son desavantage. Mais que devons-nous faire quand ce sont les autres au contraire qui sont prevenus contre nous par des soupçons injustes & injurieux? Suffit-il de les souffrir en patience, & de n'en faire pas des plaintes aigres & passionnées? Ce seroit déja quelque chose de garder envers eux cette moderation. Mais si l'on consulte neanmoins la regle de la charité, que pour y satisfaire il faut souvent aller plus avant. Car on a quelquefois sujet de considerer ces impressions comme des maladies dangereuses pour le prochain, & de juger en même tems qu'il n'y a que nous qui y puissions remedier, ou au moins que nous

y pouvons plus que personne. Or dans ces deux circonstances peut-on douter que la charité ne nous oblige de faire tout ce qui nous est possible pour détruire en eux ces preventions, soit en les éclaircissant de la verité, soit en employant d'autres moyens propres à leur donner d'autres sentimens de nous, soit enfin en évitant tout ce qui peut fortifier leur preoccupation.

C'est S. Augustin qui enseigne ces maximes, & qui les a lui-même pratiquées d'une maniere admirable. Il regarde ces soupçons contre l'honneur du prochain comme un mal si dangereux, qu'il l'appelle un poison capable de faire perir les ames. *Il est à souhaiter*, dit-il, *que ceux qui ont ces pensées témoignent publiquement ce qu'ils ont dans le cœur, afin que l'on puisse employer toute sorte de remedes, plûtôt que de permettre qu'ils perissent sans qu'on le sçache par le poison de ces pernicieux soupçons; quam ut taciti pereant perniciosis suspicionibus veneanti.* *Aug. Epist. 223.*

Il enseigne que l'on ne doit pas se contenter du témoignage de sa conscience, & que la charité qui ne cherche pas ses interêts, obligeant à faire le bien non seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes, il faut plûtôt tâcher de les persuader de la fausseté de leurs soupçons que de les reprendre de ce qu'ils les font paroître. *Magis satagendum est quomodo persuadeatur hominibus falsum esse quod suspicātur, quam quomodo arguēdi sunt*

De Civitate Dei. lib. 14. c. 19. *suspiciones suas vocibus, verbisque declarant.* Il établit ailleurs comme une maxime indubitable, *qu'encore que celui qui méprise les loüanges des hōmes méprise aussi leurs soupçōs temeraires; neanmoins s'il est vraimēt homme de bien, il ne méprise point leur salut, parce qu'il a tant d'amour pour la justice, qu'il aime même ses envieux, & qu'il desire de les coriger afin de les avoir pour cōpagnons de sa felicité.*

Enfin comme il est clair que ceux qui nous soupçonnent injustement dequelques fautes ne sōt pas plus indignes de nôtre charité que ceux qui nous outragent, on leur peut bien appliquer ce que S. Augustin dit de l'obligation de ceux qui ont souffertquelque injure, qui est de guerir l'ame decelui qui la leur a faite. *Cet homme* dit-il: *vous a outragé & en vous outrageant il s'est fait lui même une grāde playe; & vous, vous negligez cette playe de vôtre frere. Vous le voyez perir, & vous ne vous souciez pas qu'il perisse. Vôtre silence à son égard est plus criminel que l'outrage qu'il vous a fait. Pejor es tacendo quam ille conviciādo. Oubliez donc les injures qu'on vous fait; mais n'oubliez pas la playe de vôtre frere.* Aug. serm. 16. de vers. Dom. in Ev. Mat.

Ce sont les regles que ce S. Docteur établit; & il les a lui même pratiquées dans une occasion importante. Car ayant été soupçonné par Albine illustre Dame Romaine d'avoir contribué par interêt au serment que Pinien fit au peuple d'Hippone de ne sortir jamais de leur ville, & de ne point recevoir l'ordination qu'à Hippone, au lieu de faire

des plaintes d'un soupçon si mal fondé, il se crut obligé de s'en purger par serment, & il le fit avec une humilité édifiante, sans faire aucun reproche à Albine, & sans avoir d'autre veuë que deguerir en elle les playesqu'elle avoit receuës par ce soupçon, *Sananda ista in vobis non accu'ãda sunt, & nostra purgãda vobis est fama, si est Domino purgata cõsciẽtia.*

Ce même Saint ayant repris d'une maniere un peu forte, quoique sans nommer personne, l'erreur d'un Evêque qui croyoit que Dieu étoit corporel, & qu'il pouvoit être vû des yeux du corps, & cet Evêque s'en étant tellement blessé qu'il refusa de le voir; quoi qu'il s'offrit à lui en demanderpardon, soupçonnant peut-être que c'étoit par artifice qu'il témoignoit tant de desir de l'appaiser, St. August. au lieu de se choquer de ce soupçon ne pensa qu'à adoucir cet Evêque, & à lui ôter cette impression. Et il n'y a rien de plus humble que la maniere dont il le fait. Il condamne d'abord la dureté de ses paroles. *J'ai été*, dit il, *imprudent & excessif dans cette reprehension, & je n'ai pas assez pensé à ce que je devois à mon frere & à mon Collegue dans l'Episcopat. Bien loin de me défendre sur ce point, je me condamne, bien loin de m'en excuser, je m'en accuse. Je demande seulement qu'on me pardonne, & que cette offense nouvelle soit couverte par le souvenir de nôtre ancienne amitié.* Et pour détruire le soupçon que cetEvêque avoit d'avoir été méprisé par

 lui,

lui, & que ce fut par tromperie qu'il recherchât son amitié, il prie un autre Evêque qu'il prendpour mediateur de lui ôter ces pensées. *Assurés le, dit-il, de ma sincerité, & faites lui bien cōnoître avec quels sentimens de douleur je vous ai parlé de son mécontentement, combien je suis éloigné de le mepriser, combien je crains Dieu en sa persōne: & cōbien je regarde en lui nôtre chef, dans le corps duquel nous sōmes tous freres. Noverit quam eum non contĕnam, & quantum in illo Deum timeā, & cogitem caput nostrum in cujus corpore fratres.*

CHAPITRE IV.

Ce que l'on doit faire quand on juge les éclaircissemens inutiles. Qu'il ne faut pas pretendre guerir les soupçons en un moment. Utilité qu'on peut tirer des soupçons injustes qu'on a de nous.

VOilà ce que St. Augustin a cru qu'on devoit pratiquer dans les occasions oùl'on a sujet d'esperer de pouvoir guerir les soupçons des autres en leur rendant compte de sa conduite, & en les informant de ses vrayes intẽtions. Que si l'on juge avec sujet que ces sortes d'éclaircissemens seroient inutiles, comme il arrive assez souvent, la charité nous devroit alors appliquer à chercher d'autres moyens de detruire ces preventions, non parce qu'elles nous sont injurieuses, mais

parce

parce qu'elles peuvent nuire à ceux qui les ont. Ainsi au lieu des plaintes & des reproches qui ne servent qu'à aigrir les esprits, il faudroit essayer de faire paroître à ceux qui sont prevenus contre nous, une disposition tout contraire à celle qu'ils nous attribuent. S'ils croyent que nous n'avons pas d'estime ni d'affection pour eux, il faudroit tâcher de les convaincre par des preuves effectives que nous les aimons & estimons veritablement. S'ils s'imaginent qu'on se deffie d'eux il faudroit chercher des occasions de leur donner des marques de confiance. S'ils nous soupçonnent de quelque defaut que nous n'ayons pas, il faudroit travailler à leur ôter peu à peu cette impression, en évitant ce qui la peut ou entretenir ou augmenter, & en agissant avec eux d'une maniere capable de la détruire ; & par ce moyen bien loin que ces preventions nous fussent nuisibles, elles nous donneroient moyen de nous corriger de divers defauts, & de nous enrichir par la pratique d'un grand nombre de vertus.

Souvent même il ne seroit pas besoin pour dissiper ses soupçons d'une application si expresse. Il suffiroit de les dissimuler, & de continuer d'agir à l'ordinaire avec ceux qui les ont, sans leur temoigner qu'on s'en apperçoit. L'uniformité de nôtre conduite les feroit évanoüir peu à peu, & les esprits se trouveroient changez sans même qu'il s'en apperçussent. Mais nôtre impatience gâte tout.

Nous ne pouvons attendre les remedes lents, nous voudrions emporter les esprits de force, c'est-à-dire que nous voudrions les faire agir contre leur nature.

Quoi qu'un homme se soit blessé par sa faute, quoi qu'il se soit fait malade par le déreglement de sa vie, on ne prétend pas neanmoins le guerir de ses blessures & de ses maladies en lui faisant des reproches; on a recours aux remedes qui sont propres à son mal, & l'on ne s'étonne pas que ces remedes n'agissent qu'avec le tems. Or on ne doit pas distinguer en ce point les maladies de l'esprit de celles du corps. Quelques volontaires qu'elles soient, elles n'en sont ni moins opiniâtres ni moins durables. C'est mal connoître la nature de l'esprit de l'homme que de s'imaginer que lors qu'il est une fois préoccupé, que l'amour propre a pris interêt dans un sentiment, qu'il s'est formé une pente dans le cœur à juger d'une certaine maniere, on puisse en peu de tems effacer toutes ces impressions. Il faut pour changer de sentiment que l'esprit acquiere de nouvelles lumieres, qu'il s'y familiarise, qu'il perde une certaine défiance que les opinions dont il est prevenu lui donnent de tout ce qui y est contraire, que l'amour propre s'accoûtume peu à peu à souffrir le reproche de s'être trompé; & qu'il oublie en quelque sorte qu'il avoit pris un autre parti. Tout cela a besoin de tems, & c'est être ridicule

que de pretendre, que parce que des soupçons nous regardent, on s'en doive défaire sur le champ, & que l'esprit des hommes doive agir en nôtre consideration d'une maniere extraordinaire.

Peut-être même qu'il y a plus de mal dans cette delicatesse qui nous fait souffrir avec tant d'impatiẽce les soupçons injustes qu'on conçoit de nous, qu'il n'y en a dans ces soupçons dont nous nous plaignons. On juge des autres, selon ses lumieres, & ceux qui en ont peu, en jugent quelquefois assez mal, sans que pour cela leur cœur y prenne beaucoup de part. Souvent même ils ont de la charité pour ceux qu'ils condamnent injustement, & seroient trés-disposez à les servir. Au lieu que cette impatience que nous éprouvons dans les mauvais jugemens qu'on fait de nous, est un défaut qui viẽt certainemẽt de la corruption du cœur, & de l'orgüeil dont il est plein.

Que sçavons-nous si Dieu ne permet point quelque-fois qu'on juge moins favorablement de nous; & qu'on nous supçonne injustement, pour nous faire mieux connoître cette playe, & pour nous donner moyen d'en guerir. Que sçavons-nous même s'il n'a point attaché nôtre salut à l'usage de ce moyen. Ainsi en nous en plaignant nous nous plaignons en effet d'un remede favorable que Dieu nous offre. Nous nous opposons aux desseins de sa misericorde sur nous; nous meprisons ses graces, & nous refusons d'entrer dans les voyes de nôtre salut.



SEPTIE'ME TRAITE'.

Qu'il ne se faut point scandaliser de défauts des gens de bien.

Beatus qui non fuerit scandalisatus in me.

CHAPITRE I.

Importance de sçavoir ce que c'est que de n'être point scandalisé de JESUS-CHRIST. JESUS-CHRIST *ne scandalise que ceux à qui il est caché. Il l'est en diverses manieres. Tous les amateurs du monde sont scandalisez de la pauvreté & des souffrances de* JESUS-CHRIST.

QUand Jesus-Christ dit, qu'*Heureux est celui qui ne se scandalisera point de lui*, il nous fait entendre par cette expression; que c'est un bon-heur assez rare d'être exempt

exempt de ce scandale,&par consequent que c'est un malheur assez ordinaire d'y tomber. Or s'il est vrai que le nombre de ces heureux soit petit & que le nombre de ces malheureux soit grand; nous avons tous un grand interêt de nous instruire de ce que c'est que d'être scandalisé de Jesus-Christ, puis que nous voulons tous être du petit nombre de ces heureux, & n'être pas de ce grand nombre de malheureux,& peut être que les considerations suivantes pourront servir à nous le faire comprendre.

JesusChrist n'est proprement sujet de scandale qu'à ceux qui le meconnoissent, & il n'est méconnu des hommes que parce qu'il leur est caché. On ne heurte contre les pierres que parce qu'on ne les voit pas. On ne se brise contre Jesus-Christ que parce qu'on ne le connoît pas pour ce qu'il est. Ainsi être scandalisé de Jesus-Christ, c'est le meconnoître & le mepriser par aveuglement & par ignorance. Ce qui nous cache Jesus-Christ est donc ce qui fait que Jesus-Christ nous est un sujet de scandale. Or il y a diverses choses qui le cachent aux hommes.

Sa bassesse, sa pauvreté, ses souffrances,& toutes les marques de son infirmité l'ont caché au Juifs. Ils n'ont pû croire que ce Messie qu'ils se figuroient devoir être tout environné de pompe & de gloire, fût cét homme miserable qu'ils voyoient parmi eux,&qui n'étoit distingué des autres hommes par aucun

éclat exterieur. Ils n'ont pû s'imaginer que celui qu'ils avoient crucifié fût l'auteur méme de la vie, & c'est pourquoi saint Paul appelle la Croix, *le scandale des Juifs. JUDÆIS scandalum.*

Mais ce ne sont pas seulement les Juifs que les infirmitez de Jesus-Christ scandalisent. Ce scandale comprend generalement tous ceux qui aiment le monde. Tous ceux, dit saint Augustin, qui aiment ce que J.Christ a méprisé, & qui haïssent ce qu'il a aimé, meprisent Jesus-Christ. Car n'est-ce pas mepriser la sagesse de Jesus-Christ que de juger des choses tout autrement qu'elle n'a fait, & de choisir tout le contraire de ce qu'elle a choisi, de croire un bien, ce qu'elle à crû être un mal, & un mal ce qu'elle a crû être un bien; Or mepriser la sagesse de Jesus Christ, c'est mepriser Jesus-Christ & en être scandalisé.

Que ce scandale est grand, & qu'il est commun. Car combien y en a-t-il peu qui en soient exempts? Combien y en a-t-il peu qui n'estiment moins les hommes, lors qu'ils sont revetus des livrées de Jesus-Christ, c'est à dire de sa pauvreté, & qui ne les honnorent interieurement davantage, parce qu'ils portent celles de son ennemi, qui sont les pompes du monde, que saint Augustin appelle avec raison les haillons du diable, *pannos diaboli*; Qu'est ce que les Cours des Princes, ou plûtôt qu'est-ce que le monde, sinon un lieu

lieu ou il eſt honteux de reſſembler à Jeſus-Chriſt?

Mais encore que l'on ne tombe pas dans ce ſcandale groſſier qui n'eſt propre qu'a ceux qui ſont poſſedez de l'amour du monde, on peut dire neanmoins qu'il y en a peu parmi les juſtes mêmes qui participent parfaitement à cette Beatitude de n'être point ſcandaliſé de Jeſus-Chriſt, non ſeulement parce qu'ils ont toujours quelque inclination pour les choſes que Jeſus-Chriſt a mepriſées, mais auſſi parce qu'ils en ſont ſcandaliſez en pluſieurs autres manieres qu'il eſt utile de conſiderer.

CHAPITRE II.

On eſt ſcandaliſé de Jeſus-Chriſt, quand on ne le reconnoît point dans ces membres à cauſe de leurs foibleſſes. Remede à ce ſcandale. Utilité des foibleſſes qui couvrent la vertu des juſtes.

POur n'être point ſcandaliſé de J. Chriſt il faut donc le connoître, mais pour le connoître, il faut le connoître tout entier. Or Jeſus-Chriſt tout entier n'eſt pas ſeulement le chef, c'eſt auſſi ſes membres. Il vit en eux, il eſt caché en eux. Ainſi on le meconnoît, quand on l'y mepriſe.

Il est même beaucoup plus facile de mépriser Jesus-Christ dans les membres qu'en lui-même, parce qu'il y est plus caché. Il n'étoit couvert dans le monde que des bassesses de la nature, mais il est souvent couvert dans les fideles de plusieurs défauts que J. Christ n'a point eus, & même de plusieurs fautes qui nous dérobent quelquefois l'éclat & l'odeur de leur vertu, & nous font soupçonner qu'il n'y ait rien en eux que d'humain. Et comme ce scandale est trés-dangereux, il faut embrasser tous les moyens de l'éviter.

Un des principaux est de bien comprendre avec quelles conditions Jesus-Christ est caché dans les fideles. Et pour cela il faut sçavoir que ce Royaume divin qu'il est venu établir dans le monde, est un Royaume interieur, *Regnum Dei intra vos est*. Il est caché dans le fond de l'ame où Dieu reside avec les richesses de ses graces, sans qu'il en paroisse souvent aucun éclat au dehors. Une ame juste devient par la possession de ce Royaume l'objet de la complaisance de Dieu. Elle devient son thrône & son temple. Les Anges qui la connoissent, y découvrant toutes ces grandeurs: Mais les hommes n'en voyent que de certaines lueurs sombres qui se font paroître dans ses actions, & dans la conduite de sa vie; & tout le reste est obscurci par l'infirmité de la chair.

Cette obcurité dont Dieu couvre dans le monde les tresors de grace qu'il met dans les

ames,

ames, produit de trés-grands biens & de trés-grands maux, selon le bon ou le mauvais usage, que l'on en fait. C'est un des grands moyens par lesquels Dieu exerce dans le monde sa misericorde & sa justice. Elle empêche d'une part que les justes ne s'élevent, & ne se perdent par la veuë de leur propre excellence, & elle les délivre de l'autre, de la tentation que leur causeroit l'estime & l'admiration des hommes qui les connoîtroient. Elle les conserve dans la voye de la foi, en les privant de la veuë d'une chose qui les y attireroit par des motifs trop humains. Car si Saint Augustin dit que Dieu n'a pas voulu que le renouvellement que la grace produit en nos ames, s'étendit jusques sur le corps, en le rendant immortel, de peur que l'esperance que nous devons avoir en lui, ne fût trop interessée; si ce même Saint assure que c'est par la méme raison qu'il permet que les bons soient affligez en ce monde aussi bien que les méchans, de peur que l'on n'eût pour but dans le service qu'on rend à Dieu de s'exempter des maux temporels, on peut dire de même qu'il ne permet pas que nous puissions voir l'excellence de la beauté d'une ame juste, & la difformité horrible d'une ame qui est dans le peché, de peur que ce ne fût par ces motifs interessez que nous desirassions la justice, & que nous eussions horreur du peché.

Aug. de Civ. Dei lib. 13. c. 4.

CHA-

CHAPITRE III.

Scandales qui naissent de l'obscurité qui couvre les Saints.

MAis si cette obscurité produit quelque bien à l'égard de certaines ames, on peut dire qu'elle produit de trés-grands maux à l'égard des autres, & que c'est la principale cause de l'aveuglement des méchans. Car c'est ce qui fait que les gens du monde ne croyent pas qu'il y ait rien d'estimable dans les hommes que ce qui flatte leurs sens, & qu'ils meprisent la plûpart des gens de bien, parce qu'ils n'y voyent pas ce qu'ils aiment. Ce qu'on leur dit des biens de l'ame leur passe pour chimere, parce qu'ils ne le sentent point & ne le voyent point. Ainsi ils ne distinguent les hommes que par les qualitez exterieures, & par le raport qu'ils ont à leurs passions : Et comme les gens de bien participent toûjours un peu à l'esprit du monde, ils participent aussi un peu à cette illusion. L'attache trop grande qu'ils ont pour les qualitez exterieures, leur ôte le sentiment de la misere spirituelle des ames, souvent aussi ils n'ont pas l'estime qu'ils devroient avoir des vrais biens que d'autres possedent, parce qu'ils sont couverts de defauts exterieurs, auxquels ils sont trop sensibles.

sibles. C'est là une des manieres les plus ordinaires dont on est scandalisé de Jesus-Christ dans ses membres. Car comme les Juifs vouloient que leur Messie fût tout rayonnant de gloire, nous voudrions aussi que les gens de bien n'eussent aucun défaur, ni exterieur, ni interieur, & à moins qu'ils n'ayent cét agréement qui frape nos sens on est porté à les mepriser, parce qu'on voit leurs défauts & leurs miseres, & que l'on ne voit pas leurs richesses & leurs biens.

Ce scandale augmente infiniment quand ces défauts qu'on remarque en eux, ne sont pas de simples défauts naturels, mais que ce sont des défauts de mœurs, & de veritables fautes. Car si l'on n'a soin de demander à Dieu qu'il nous preserve de la tentation qui en naît, il y a danger que ces fautes que nous voyons en ceux qui passent pour gens de bien, ne les rabaissent & ne les avilissent tellement à nos yeux, que nous nous privions de l'édification que nous pourrions tirer de toutes les autres vertus que nous remarquons en eux. Souvent même ces vertus nous deviennent suspectes. On commence d'apprehender d'y avoir éte trompé. On ne sçait plus à quoi s'en tenir, & l'on entre dans un certain desespoir de trouver dans le monde des vertus solides.

Cette tentation est en même temps trés-dangereuse & trés-ordinaire. Car il est difficile de vivre long-tems avec les personnes

de

de pieté que l'on ne connoisse en elles quantité de défauts, non seulement imaginaires mais veritables. L'esprit humain agit & se fait toûjours paroître un peu. Ils se laissent tromper & éblouïr. Ils se laissent emporter à des prejugez injustes. Ils sont quelquefois precipitez dans leurs jugemens. On en voit qui sont arrêtez à leurs pensées, d'autres qui sont delicats dans ce qui les touche; d'autres qui sont tendres dans les petites incommoditez. Il y en a que leur zele emporte à des excés. Enfin il n'y en a presque point en qui la nature ne se fasse paroître par bien des endroits. Que si l'on se porte sur cela à les condamner, on vient à condamner tout le monde, & à passer de l'aversion pour les défauts, jusques à l'aversion pour les personnes, selon cette parole d'un Ancien, *qui vitia odit, homines odit.*

CHA-

CHAPITRE IV.

Considerations que la foi nous fournit contre les scandales qui naissent des défauts des justes. Divers exemples des defauts des Saints, par lesqules Dieu a acccompli ses desseins sur son Eglise.

IL est donc utile de se fortifier contre cette tentation par les considerations que l'on peut trouver dans la Foi. Or elle nous en fournit qui seroient capables de la dissiper, si nous y faisions une attention serieuse. Car elle nous fait voir que les fautes des justes leur sont utiles en plusieurs manieres, comme nous avons déja dit, & même que souvent Dieu les permet plus pour les autres que pour eux-mêmes. Il obscurcit leur éclat afin que ceux qui ne meritent pas d'en joüir, en soient privez. Il derobe à nos yeux leurs bons exemples, pour nous punir de n'en avoir pas profité. Il resserre l'odeur de leur pieté, parce que le monde ne la pas receuë comme il le devoit.

Nous nous scandalisons donc souvent de certaines fautes dans les justes qui ne sont pas tant pour eux que pour nous. Elles ne leur nuissent pas, mais elle nous nuisent. Ce sont des épines qui sont bonnes pour eux, parcequ'elles garantissent leur pieté du dan-

ger où elle seroit d'être comme flêtrie par les loüauges des hommes, mais ces épines en nous blessant nous empêchent d'en approcher & d'en sentir la bonne odeur, & ainsi il n'y a que nous qui y perdons.

Les fautes des justes entrent dans l'ordre de la providence, & souvent Dieu s'en sert pour executer ses plusgrands desseins contre les mechans. Peut-être que Saint Chrysostome auroit pû se menager davantage avec Arcade & Eudoxie, & que s'il l'avoit fait, ils ne l'auroient pas abandonné à la fureur de Teophile: mais parce que Teophile & les méchans Evêques de ce tems-là meritoient d'être abandonnez à leurs passions, & d'être aveuglez par un succez conforme à leurs desseins, Dieu permit que ce Saint suivit l'ardeur de son zele.

Il y a des gens de bien qui examinant la vie de Saint Thomas de Cantorbie, sont portez à croire qu'il auroit pû sans violer les loix de l'Eglise se relâcher à beaucoup de choses que le Roi Henri second desiroit de lui, & neanmoins le cœur de ce saint Archevêque étant droit, & le cœur de ce Roi étant corrompu; le procedé de ce Saint étant humble & juste, le procedé du Roi violent & injuste, Dieu jugea de ce different plûtôt par la pureté du cœur du Saint; & par la mechanceté de son adversaire, que par le fond de la cause, & il ne laissa pas de le justifier par quantité de miracles, lors que toute l'Eglise étoit partagée sur son sujet.

Le Cardinal d'Arles fut auteur d'une entreprise qui causa une infinité de troubles, qui est la deposition d'Eugene IV. Cette action ne fût point suivi dans l'Eglise. Il n'y a aucunes marques qu'il s'en soit repenti, & neanmoins il n'a pas laissé de faire des miracles aprés sa mort, Dieu ne lui ayant pas imputé ce qu'il avoit fait par le zele de la justice, quoi que dans des circonstances qui rendoient son action imprudente. Saint Pierre de Luxembourg, saint Vincent Ferrier, sainte Catherine de Sienne étoient de divers partis du têms du schisme, & il faut par necessité que quelques-uns d'eux ayent été pour l'Antipape, & neanmoins cét obscurcissement n'a pas empeché leur sainteté.

L'utilité que l'on peut tirer de tous ces exemples, peut donner une veuë assez differente de celle qu'ont d'ordinaire ceux qui composent les vies des Saints : car au lieu qu'il paroit que leur unique but est de mettre en veuë toutes leurs vertus, & de cacher tous leurs défauts, je ne sçai s'ils ne feroient point mieux de faire remarquer leurs défauts aussi bien que leurs vertus, & afin d'empêcher par là que l'on ne se scandalise de ceux que l'on apperçoit en quelques gens de bien que l'on connoît. Quiconque par exemple fera reflexion sur la maniere dont trois Saints, sçavoir Saint Epiphane, Saint Jerôme & Saint Cyrille d'Alexandrie ont agi sur le sujet de St. Jean Chrysostome, ne s'étonnera plus que

que des gens de bien soient quelquefois prevenus, & qu'ils tombent en quelques excés, & il concevra qu'il y a une trés-grande étenduë dans ce passage; *charitas operit multitudinem peccatorum.*

CHAPITRE V.

Autres raisons qui prouvent que les fautes des Saints sont bien moins considerables qu'elles ne nous paroissent.

NOus nous trompons aussi souvent dans l'idée que nous avons des fautes des Saints en nous les representant plus grandes qu'elles ne sont. Car 1. nous voyons souvent dans eux des défauts que Dieu n'y voit plus; au lieu que nous ne voyons pas en nous ceux qui y sont veritablement. S'ils font des fautes par ignorance, l'ardeur de leur charité les en purifie, sans même qu'ils les reconnoissent, & ainsi elles ne subsistent plus. S'ils en font par foiblesse ou par quelque passion, ils s'en humilient; & ils se relevent plus forts qu'ils n'étoient avant leur chûte, & par là encore elles ne subsistent plus, Mais les fautes des ames froides, quoi que plus legeres en apparence, subsistent toûjours aux yeux de Dieu; parce qu'elles n'ont point ce feu de charité pour les consumer, & qu'elles ne s'en relevent point tout à fait.

2. Il

2. Il faut extremement distinguer les fautes d'obscurcissement & le défaut de lumiere, des fautes de passions, les fautes de l'esprit des fautes du cœur. Il n'y a proprement que Dieu qui soit juge des fautes qui naissent d'ignorance, où la cupidité ne paroit point avoir de part: & il n'est pas permis aux hommes d'en determiner le degré.

3. Tous les Saints ont dans le cœur une disposition sincere d'aimer & de suivre toute verité connuë. Mais ils ne connoissent pas également toutes les veritez, & ils ne sont pas également appliquez à toutes celles qu'ils connoissent. Dieu les éclaire & les touche differemment selon les divers desseins qu'il a sur eux; & en leur donnant un amour ardent pour certaines veritez, par lesquelles il les veut santifier; il permet quelquefois qu'à l'égard des autres ils demeurent dans quelque espece d'obscurcissement, ou dans un défaut de sentiment qui ne vient pas de la corruption de leur cœur, mais de ce que Dieu les applique à d'autres choses. C'est ce qui fait que ceux qui aiment ces veritez, sont souvent choquez de les en voir si peu touchez, parce qu'ils ne considerent pas qu'ils sont eux-mêmes dans cette privation de lumiere & de sentiment à l'égard de plusieurs autres, & que le cœur de l'homme étant étroit au point où il est dans cette vie, Dieu n'exige pas qu'il aime la verité dans toute son étenduë, mais seulement que ce soit l'a-

mour de la verité, & non la cupidité qui ſoit le principe de ſes actions.

4. Quand Dieu laiſſe ainſi les Saints dans l'ignorance de certaines veritez, ou il detourne les occaſions qui les pourroient engager à faire des fautes par cette ignorance, ou il couvre par la pureté de leur cœur & par l'ardeur de leur charité celles qu'ils font. Il arrive neanmoins de là qu'on peut facilement abuſer de leur exemple, ſoit en s'imaginant qu'on doit ſuivre aveuglement tout ce qu'ils ont fait, ſoit en ſe portant à mepriſer ces Saints à cauſe de ces défauts de lumiere. Mais il faut remedier à l'un & à l'autre de ces ſcandales par la conſideration de cette diverſe diſpenſation que Dieu fait de la connoiſſance de ſa verité. Car on voit par là d'une part qu'il peut reſter des tenebres dans les Saints à l'égard de certains points, dans leſquels par conſequent ils ne doivent pas être pris pour guides; & on a lieu de conclure de l'autre, qu'il ne s'enſuit pas que ceux en qui on aperçoit de ces défauts de lumiere à l'égard de certaines veritez, ne puiſſent être Saints par l'application qu'ils ont à d'autres.

5. On peut ajoûter à cela que peut-être ceux qui bleſſent en apparence certaines veritez par ignorance & par défaut de lumiere, ont devant Dieu plus d'amour & de zele pour elles, que ceux qui font paroître

beau-

beaucoup de chaleur pour ces mêmes veritez. Car Dieu a particulierement égard au fond du cœur : & quand il y voit un amour sincere de la verité & de la justice, une disposition à les suivre aux dépens de toutes choses, il a moins d'égard aux tenebres qui empêchent cet amour de se repandre sur certains points particuliers ; au lieu qu'il arrive quelquefois que ce zele aparent pour certaines veritez, n'est qu'un effet d'amour propre, & d'attache à son propre sens. On soûtient la verité comme on soûtiendroit la fausseté, si on avoit les mêmes engagemens à la soûtenir, & Dieu ne voit souvent rien de sincere au fond du cœur qui tende directement à la verité.

CHAPITRE VI.

Raisons que les Sçavans ont de s'humilier dans les défauts de lumiere qu'ils découvrent dans les Saints.

CEux qui par une étude plus exacte de l'antiquité ont acquis des connoissances & des lumieres que des personnes trés-saintes n'ont pas, ont sujet de s'humilier par cette pensée, que ces veritez quoique grandes & importantes, ne sont pas d'ordinaire celles, dont la pratique est la plus frequente, & qui sont les principes

des actions communes qui composent nôtre vie. Ainsi comme les occasions de les pratiquer ne sont pas fort ordinaires, elles deviennent souvent steriles dans ceux qui les sçavent, & ils peuvent croire aisément qu'ils les aiment, sans avoir pour elles aucun amour réel & effectif. Il en est tout au contraire des veritez communes, comme celles qui apprennent à converser avec le prochain d'une maniere édifiante, à avoir Dieu present dans toutes les actions, à ne faire rien que par son mouvement & par son esprit, à mortifier toutes les saillies de l'amour propre, à retrancher toutes les inutilitez de sa vie, à mortifier ses sens en tout ce que l'on peut, à moderer ses passions, à regler tous les mouvemens de son esprit & de son corps, à ne se plaindre pas des petits maux, à recevoir favorablement ceux qui nous avertissent de quelque défaut, à n'être point attaché à son sens & à ses lumiéres, à être retenu dans ses jugemens. Ces véritez qui prescrivent ces actions communes, ne sont pas moins veritez que les autres dont nous avons parlé, mais elles ont cet avantage que la pratique en est ordinaire, & que l'on ne se flate gueres de les aimer, lorsque l'on ne les aime pas veritablement. Ce sont celles là que tous les Saints ont connuës, & c'est en les pratiquant & en les aimant qu'ils sont devenus Saints; au lieu qu'il arrive souvent que ceux qui sont plus éclairez dans ces veri-

tez moins ordinaires, & qui ne servent de regles qu'aux grandes actions, s'appliquent beaucoup moins à ces veritez communes, dont la pratique continuelle est la vraye source de la sanctification des amis, & de l'édification que nous donnons à ceux qui sont témoins de nos actions.

Il arrive neanmoins quelquefois que des personnes qui paroissent trés exactes & trés-édifiantes dans leurs actions communes, succombent dans les grandes occasions, pour avoir negligé de rechercher les lumieres qui leur étoient necessaires pour s'y conduire, ou par d'autres raisons secrettes que Dieu connoît; & que d'autres au contraire, dont la vie étoit en effet moins exacte & plus remplie de petits defauts témoignent beaucoup de courage & de force dans ces occasions importantes? & font voir qu'elles avoient au fond du cœur un amour solide & veritable pour Dieu. Et c'est ce qui doit humilier à leur tour ceux qui sont exterieurement plus reglez, & plus composez, parce qu'ils ne sçavent pas pour cela quel est le degré de leur force, & qu'ils sont peut-être, avec toute cette regularité exterieure plus foibles & plus imparfaits devant Dieu, que ceux dont les impefections frapent davantage les yeux du monde. Tant Dieu a eu soin de tenir dans cette vie toutes choses dans l'obscurité & dans l'incertitude pour nous ôter tout droit de nous glorifier en nous-mêmes, & de mépriser les autres,

HUITIEME TRAITE'.

DES *MOYENS DE PROFITER* DES *MAUVAIS SERMONS.*

CHAPITRE I.

Que les mauvais Sermons ne doivent pas servir de pretexte de n'y assister pas. Qu'il faut chercher les moyens de s'en édifier, & qu'on ne doit pas mettre de ce nombre ceux qui sont bons dans le fond, quelque défaut de langage & d'ordre que l'on y remarque.

ON ne sçauroit éviter d'entendre quelquefois de mouvais Sermons. Car outre qu'on ne connoit pas tous les Predicateurs, & qu'il n'est pas juste de les éviter sans les connoître : Outre que les Predicateurs mêmes ne sont pes uniformes à prêcher ou toûjours bien ou toûjours mal, &

& qu'ainsi en cherchant un bon Sermon, on en trouve quelquefois de fort mauvais ; il semble qu'une personne de pieté ne se puisse dispenser d'entendre les Predicateurs quels qu'ils soient. Car les Sermons en general étant necessaires à l'Eglise, & Dieu ayant choisi cette voye pour l'instruction des peuples, il faut que ceux dont la pieté sert de regle aux autres, contribuent à faire subsister ce ministere en donnant l'exemple de se rendre assidus aux instructions publiques. Autrement si par un discernement qu'ils feroient des Predicateurs, ils portoient le peuple à se dispenser de les écoûter, ce ministere seroit peu à peu abandonné, & les simples se trouveroient par là privez du principal moyen que Dieu leur ait donné pour s'instruire des veritez necessaires à leur salut.

Mais afin qu'ils ne destinent pas uniquement cette action à l'édification des autres, & qu'ils en puissent aussi profiter eux-mêmes, leur pieté les devroit appliquer à trouver des moyens de s'édifier de toutes sortes de Sermons ; & puis qu'il n'est pas en leur pouvoir de faire que tous ceux qui se mêlent de prêcher, s'acquittent comme il faut de ce ministere, ils devroient travailler sur eux-mêmes, pour s'acquitter comme ils doivent de celui d'écoûter les Predications, qui est une autre fonction qui a aussi ses devoirs, & par consequent ses regles.

On voit bien d'abord que la recherche de

ces moyens & de ces regles doit consister à trouver des inventions saintes de s'edifier des mauvais Sermons. Car il ne faut pas de methode pour s'édifier des bons. Chacun sçait qu'il faut ouvrir son cœur aux veritez solides qu'on y anonce; qu'il faut demander à Dieu la grace qu'elles y fructifient comme une semence divine, qu'il faut les conserver dans sa memoire comme un tresor precieux, qu'il faut faire en sorte en les repassant souvent dans son esprit qu'elles s'y enracinent & s'y étendent, & qu'enfin il faut chercher les occasions des les reduire en pratique.

On sçait encore assez que l'on ne doit pas mettre au nombre des mauvais Sermons ceux où des veritez, d'ailleurs solides & édifiantes, seroient proposées d'une maniere grossiere & peu agreable: où le Predicateur auroit peu de talent, peu d'exterieur, peu de facilité de s'exprimer. Car pourveu que le fond soit bon, il faut qu'un Auditeur judicieux s'y attache, & qu'il s'en serve pour couvrir les défauts exterieurs.

On doit faire le même, quand ce qui nous choque dans un Prédicateur, n'est que le peu de raport de ses pensées à son sujet. Car pourveu que les verités soient bonnes & utiles en elles-mêmes, qu'importe que le raport en soit si juste. Mais je voudrois bien, dit-on, qu'on les eût proposées dans une autre application. Et bien, détachés-les de cette application qui vous choque, & considerez les

en elles-mêmes, ou faites-en vous-même dansvôtre esprit une autre application. C'est toûjours vous avoir obligé que de vous avoir donné lieu de faire attention à ces veritez. Elles meritent bien d'être méditées pour elles-mêmes.

CHAPITRE II.

Description des mauvais Sermons, combien ils deshonorent Jesus-Christ. Outrages qu'il reçoit dans sa Parole aussi grands que ceux qu'il recoit dans son Corps. Mouvement de frayeur & de reconnoissance qui en doivent naître.

MAis il y a des Sermons qui pechent par le fond même, & qui ne sont remplis que de paroles, qui ont plus de son que de sens. Il y en a où l'on ne debite que des speculations creuses& des pensées sans solidité qui laissent l'ame dans la disette & dans la faim, dont on ne sçauroit rien raporter pour la correction de ses mœurs, & où le peuple comprend aussi peu, que s'ils étoient faits en une langue inconnuë. Il y en a même où les Predicateurs dissimulent, ou affoiblissent la verité par une lâcheté criminelle, ou l'alterent par ignorance ou par interêt.

Comme il est impossible que ceux qui ont

un peu de lumiere ne reconnoissent ces défauts, on ne doit pas exiger d'eux qu'il se les dissimulent à eux-mêmes, mais seulement qu'ils ne les agrandissent pas. Et il est bon au contaire qu'ils tâchent de comprendre la grandeur des excez qui se commettent en ce point, & qu'ils gemissent devant Dieu de la maniere si indigne dont sa verité est traitée par les hommes. Car ce saint gemissement faisant une partie de la pieté tout ce qui l'excite leur est utile, & contribuë à leur édification.

En considerant avec cét esprit les outrages que J.C. reçoit dans la dispensation de sa parole, ils trouveront qu'ils ne sont pas moindres que ceux qu'il reçoit dans la distribution de son Corps, & qu'on peut dire même qu'ils sõt plus grãds & qu'ainsi ils nous doivẽt être de plus grãds sujet de douleur, d'humiliation, & de terreur. Car quoi qu'il y ait une infinité de Prêtres vicieux & criminels qui s'ingerent dans l'administration des Sacremens & dans la distribution du Corps de J. C. il n'y a rien de plus rare que d'en trouver d'assez impies pour donner aux fideles des Hosties non consacrées, au lieu du Corps même de J. C. ou pour mêler des poisons avec des Hosties consacrées, afin de faire mourir les corps de ceux qui les reçoivent. Ainsi quoi que ces Prêtres malheureux commettent un sacrilege par la hardiesse qu'ils ont de s'ingerer dans des fonctions si divi-

divines, ceux neanmoins qui participent au Corps de Jesus Christ par leur ministere, n'en reçoivent aucun prejudice. Il n'en est pas de même de la parole de Dieu. Non seulement il y a des Prêtres qui la déhonorent par la hardiesse qu'ils ont de la prêcher lors qu'ils nedevroient songer qu'à faire penitence de leurs crimes, & qui s'attirent par là le reproche que Dieu leur fait par ces paroles du Prophete Roi: *Peccatori autem dixit Deus: Quare tu enerras justitias meas, & assumis testamentum meum per os tuum?* Mais il y en a qui l'empoisonnent par leurs mauvaises maximes, ou par leurs emportemens & leurs passions, & qui font ainsi qu'au lieu de porter la vie dans les ames, elle y porte souvent la mort. Et enfin il y en a qui au lieu de la vraye parole de Dieu, ne debitent que leur imagination, ce qui ne nuit pas seulement aux simples en les privant de la nourriture dőt ils ont besoin, mais les trompe malheureusement en leur donnant lieu de recevoir comme la parole de Dieu des pensées toutes humaines & toutes profanes.

Il ne faut qu'apliquer ces veuës à l'état present de l'Eglise, pour reconnoître qu'il y a une infinité de Chrêtiens qui souffrent ce que l'Ecriture apelle *famen verbi*, LA DISETTE *de la parole de Dieu*, parce que ceux qui sont chargez de les instruire; au lieu des veritez solides tirées de cette parole, dont ils les devroient nourrir, ne les rapaissent

que de leurs propres pensées, & de leurs vaines speculations: qu'ainsi l'Eglise éprouve en bien des lieux cette playe terrible dont Dieu a autrefois menacé de fraper les Juifs & que la même Ecriture apelle *ubera arëtia*, des mammelles qui n'ont point de lait, c'est àdire des Pasteurs sans lumiere & incapables de nourrir leurs peuples de la doctrine de la verité, ce qui doit exciter en même temps en nous des sétimens de compassion pour la misere spirituelle de tant d'ames, des mouvemens de reconnoissance de ce que Dieu vous a traitez plus favorablement qu'elles, en nous donnant la connoissance de sa verité, dont il permet qu'elles soient privées, & une frayeur salutaire par la veüe du peu d'usage que nous avons fait de tous ces secours.

CHAPITRE III.

Instructions que nous pouvons tirer des mauvais Sermons. Que Jesus-Christ en souffrant les mauvais Sermons, pratique d'une maniere divine sa justice envers les méchans, & sa misericorde envers les bons.

SI ces Sermons qui nous plaisent si peu par eux-mêmes, nous faisoient entrer dans ces sentimens, ils nous deviendroient aussi utiles

utiles que ceuxqui nous rempliroient leplus la memoire des veritez édifiantes. Il n'y en a même gueres de plus importantes que celles que l'on peut apprendre par ce châtiment que Dieu exerce sur l'Eglise. Car il fait voir par là que la connoissance de la verité ne nous est point deuë, que nous meritons d'en être privez, que cette privation est la juste punition de nos dereglemens, que nous nous devons imputer à nous-mêmes cette disette de Predicateurs Evãgeliques, qu'ainsi les fautes qu'ils commettent dans l'exercice de leur ministere, sont en quelque sorte les nôtres, puisque c'est pour nous punir que Dieu les permet.

Il ne faut pas s'imaginer que nous n'ayons point sujet de craindre pour nous mêmes les effets de la colere de Dieu, sous pretexte que nous sommes instruits & que nous avons divers moyens de supléer aux défauts des Predicateurs. Car Dieu a aussi d'autres sortes d'aveuglemens à répandre sur nous, que nous ne devons pas moins aprehender. S'il ne nous punit pas par laprivation de la connoissance des loix communes du Christianisme, il peut nous punir en nous privant de la connoissance de quelque devoir particulier dans quelque rencontre importante, & cette privation suffit pour nous faire entrer dans de funestes engagemens, & pour nous rendre inutiles toutes nos autres connoissances. Nous ne sommes donc pas dans un moindre

besoin de sa lumiere & dans une moindre obligation de la rechercher. Et comme cette lumiere se communique dans la voye ordinaire par le ministere des hommes, personne ne peut dire qu'il n'ait point besoin de Predicateur, c'est à dire d'un homme qui lui fasse connoître ce que Dieu demande de lui.

Mais il ne faut pas que cette veuë des desordres qui se commettent dans la dispensation de la parole de Dieu, aussi bien que dans la distribution du Corps de Jesus-Christ, nous applique seulement à la consideration de sa justice envers les méchás; elle nous doit encore plus remplir de l'admiration de sa bonté envers les éleus. Car c'est pour eux qu'il souffre avec une patience incomprehensible toutes ces profanations. C'est pour eux qu'il veut que son Corps reside jusqu'à la fin du monde sur nos Autels, & qu'il entre dans la bouche de tous ceux qui le veulent recevoir sans avoir égard aux sacrileges que tant d'impies commettent en le recevant, afin que ses élus ne soient pas privez de cette nourriture divine, qui est le moyen ordinaire de leur salut. Ainsi il arrive quelquefois que le Corps de J.C. demeure des années entieres dans des Eglises entre les mains de mechans Prêtres qui le dehonnorent tous les jours par de nouvelles impietez, & qu'il y reçoit une infinité d'outrages de la part des Chrêtiens dereglez, afin que quelque pauvre femme ait le moyen d'y participer, ou de l'y
venir

venir adorer. Il n'y eſt pas même quelquefois pour ceux qui compoſent cette Egliſe particuliere parce qu'ils peuvent être tous impies & méchans. Il y eſt pour ceux qui naîtront d'eux à pluſieurs années de là.

C'eſt de même en conſideration de ſes éleus qu'il ſouffre que des méchans corrompent & profanent ſa parole en l'annonçant. Et qu'il permet qu'on la prêche à des gens qui n'en tirent aucun fruit, & qui n'en deviennent que plus criminels, afin que quelque ame ſimple qui ſi trouvera preſente en ſoit inſtruite & édifiée, ou qu'au moins le miniſtere étant conſervé, des éleus, qui ne naîtront peut être que pluſieurs années aprés, trouvent dans ces lieux les inſtructions dont ils ont beſoin.

Comme la pieté nous doit donc porter à adorer la charité infinie de Jeſus Chriſt reſidant ſur nos Autels, & ſouffrant pour le bien de ſes éleus, tous les outrages qu'il y reçoit, elle ne nous doit pas moins porter à adorer cette même charité qui lui fait endurer la maniere ſi indigne dont on traite ſa verité, ſoit en l'annonçant, ſoit en l'écoutant. Et il eſt bien juſte d'en conclure que ce ſeroit le comble de l'ingratitude de ne vouloir pas s'expoſer pour l'interêt de la verité à recevoir quelque mauvais traitement de la part des hommes, puiſque Dieu ſouffre tous les jours que cette verité ſoit expoſée à tant de mépris & à tant d'irreverences pour nôtre bien.

CHAPITRE IV.

Retenuë que l'on doit avoir dans les jugemẽs que l'on porte des Predicateurs. Qu'on peut trouver des sujets d'édification presque dans tous les Sermons. Etenduë qu'il faut donner à la pieté.

IL faut pourtant avoir soin de retenir dans de justes bornes cette veuë des fautes qui se commettent par ceux qui annõcent la parole de Dieu, de peur qu'elle ne nous porte trop loin, & que comme il paroit peu de lumiere, peu d'onction, & souvent peu de jugement dans certains Sermons, elle ne nous en fasse conclure que le Predicateur est absolument dépourveu de toutes ces qualitez. Car ce jugement pourroit être mal fondé. Il y a des gens qui prêchent trés mal, & qui ont neanmoins de la pieté, & même de la lumiere & du jugement en d'autres choses: & la raison en est, qu'ils ne prêchent mal, que parce qu'ils ont une fausse idée, & qu'ils se sont d'abord proposez de mauvais modelles. Ils se mettent, je ne sçai comment, dans l'esprit, que les Sermons doivent avoir quelque chose de relevé, & de sublime, d'extraordinaire, & qu'õ y doit éviter les pẽsées cõmunes & populaires. Ainsi quand ils ont à prêcher, ils ne consultent ni leur cœur, ni la dis-

diſpoſition de leurs Auditeurs; ils ſe guindẽt en une certaine region de leur eſprit, où ils n'habitent pas dordinaire & où ils ont un magazin de penſées fauſſes & de ſpeculations creuſes, que cette fauſſe idée dont ils ſont prevenus, leur fait approuver; mais comme ils n'ont le jugement gâté que par cét endroit ils ne laiſſent pas de pouvoir être judicieux en d'autre choſes, quand ils ſont ſortis de ce Païs, où ils ſont en quelque ſorte en un état violent, & qu'ils ſont revenus à leur meniere ordinaire de parler & de pẽſer.

Aprés qu'on aura donc pratiqué cette équité envers le Predicateur, & qu'on aura pris reſolution de le menager autant que l'on pourra, dans ce qu'on en dira devant les autres, de peur d'empêcher le fruit qu'il peut faire ſur ceux qui auroient d'autres veuës que nous. Il faudra conſiderer bonnement tout ce qu'il dit, & tâcher d'y trouver quelque choſe qui nous puiſſe édifier, & à quoi nôtre eſprit ſe puiſſe attacher; & il eſt difficile qu'on n'y reüſſiſſe ſi l'on le fait de bonne foi; ou que l'on ait au moins ſujet de ſe convaincre que c'eſt nôtre peu de lumiere & nôtre peu de vertu qui nous empêche d'en profiter.

Nous voudrions que tous les Sermons continſſent toûjours quelque beau principe de morale bien developé & bien exprimé, qu'ils nous fiſſent remarquer quelque défaut conſiderable de la vie des Chrêtiens, qu'ils nous

nous portassent à la pratique de quelque devoir important. Et en effet il seroit à souhaiter qu'ils fussent tels, & c'est un défaut quand cela n'est pas, parce que les Predicateurs doivent suposer que le commun du monde ne s'édifie gueres que de ces sortes de Sermons. Ce qui faisoit dire à S François de Sales *qu'il ne trouvoit point qu'un Sermon fut bon, si le Predicateur n'avoit eu pour but d'édifier quelque coin des murailles de Jerusalem.* On doit neanmoins reconnoître que c'est aussi un défaut d'avoir une pieté si reserrée. La vertu Chrêtienne a plus d'étenduë. Elle n'est pas toûjours occupée de la correction de nos mœurs, ni du soin de s'instruire des principes du Christianisme. Elle s'oublie quelquefois pour se porter toute à Dieu, pour l'admirer, pour le loüer, pour considerer ses misteres en eux mêmes, sans aucun retour sur soi, pour contempler les œuvres de sa misericorde & de sa justice, pour se rejoüir des graces qu'il a faits aux Saints. Or il n'y a point de Sermons qui ne puissent exciter en nous quelques-uns de ces mouvemens, si nous y étions disposez, & si nôtre esprit n'étoit point si borné à n'y chercher des sujets d'édification que d'un certain genre; ce qui fait que souvent on trouve aussi peu à s'édifier dans plusieurs Sermons des Peres, que dans ceux qu'on entend presentement.

CHA-

CHAPITRE V.

Qu'il faut aimer les veritez lors même qu'elles sont mélées avec d'autres choses qui les deshonnorent, ou qu'elles sont proposées d'une maniere basse & commune.

ON se flate d'ordinaire d'être du nombre de ceux que Saint Augustin apelle, *non verborũ; sed rerum avidos*, avides de choses & non de paroles; & on s'imagine que c'est ce qui nous degoûte des Sermons où il y a plus de paroles que de choses. Cependant on peut dire que ce degoût vient plûtôt d'un défaut contraire, c'est à dire de ce que nous sommes plus attachez aux manieres qu'aux choses mêmes; & que nous aimons plus la rareté, l'éclat, & la justesse des pensées, que leur solidité & leur verité. Car enfin il n'y a point de si mauvais Sermons, où il n'y ait des choses, c'est à dire des verités, mais elles ne nous touchent point, parce qu'elles sont ou communes, ou hors de leur place, ou mal exprimées, ou qu'elles y sont mélées avec quantité de pensées fausses, ou éloignées du sujet. Puis donc que tous ces défauts étant joints à la verité nous en ôtent entierement le goût, il faut que nous ayons peu d'amour pour elles. Un diamant mêlé avec des ordures ne perd point son prix à nôtre égard. On

le ramasse toûjours avec soin & avec ardeur, quand on le découvre ; & souvent on s'y applique d'autant plus que l'on le trouve dans un lieu qui semble le deshonnorer. Nous en devrions faire autant de ce peu de veritez Chrêtiennes qui se trouvent dans de certains Sermons. Il seroit juste que noús y fissions d'autant plus d'attention que nôtre esprit ne seroit pas partagé par un grand nombre de choses qui meritassent son application. Or il n'y a point de verité Chrêtienne qui étant meditée comme il faut, ne soit capable de nous nourrir, & il n'y en a point même qui ne nous parût avoir assez de lumiere pour penetrer ce qu'elle renferme.

Nous devons penser que ces veritez communes que nous entendons avec dégoût, sont infiniment au dessus de tout ce que l'on peut trouver dans les livres des Payens qu'on lit avec tant d'estime & tant de plaisir, que c'est une grace singuliere que Dieu nous a fait d'avoir bien voulu nous decouvrir aprés les avoir tenuës cachées quatre mille ans à tous les hommes, que les Prophêtes mêmes & les Saints de l'ancien Testament ont soupiré pour les connoître dans cette clarté avec laquelle elles nous sont revelées; qu'elles sont partie de ces jugemens divins dont David disoit avec tant de sentiment de reconnoissance, *Non fecit taliter omni nationi, & judicia sua non manifestavit eis.* Et cela devroit suffire pour nous dőner de la confusion, que des dé-

défauts humains dont elles sont environnées, puissent nous en faire perdre entierement le goût & l'amour. C'est par là même que nous devrions discerner si nous aimons sincerement la verité. Car comme Saint Augustin dit qu'on discerne mieux la beauté de la justice, lors qu'on la regarde dans des objets qui n'ont rien qui ne donne l'horreur au sens, tels qu'étoient les membres des Martyrs lors qu'ils étoient tout couverts de playes; ne peut on pas dire de même que l'on ne peut mieux reconnoître si l'on aime la verité pour elle-même que lors qu'elle se presente à nous en des discours où nous ne pouvons rien aimer qu'elle, & où nous trouvons d'ailleurs une infinité de choses choquantes. Ainsi l'on pourroit faire servir ces sortes de Sermons d'un exercice utile pour honorer la verité pour elle-même, sans qu'il y eût rien qui partageât l'hommage que nous lui rendons. Et la moindre verité honorée de cette sorte seroit capable de nous édifier davantage que les instructions les plus touchantes, & qui contentent davantage nôtre esprit.

Il n'y a presque point de si mauvais Sermons dont on ne fût touché, si ce qu'on y dit étoit nouveau, & si nous ne savions rien de ce qu'il contient, par aucune autre voye. Il n'y a point par exemple, de discours si froid du Paradis ou de l'Enfer qui ne fit beaucoup d'impression sur nous, si nous n'en avions jamais en-

entendu parler ailleurs. Ce qui nous ôte le sentiment de ces choses, est donc qu'elles nous sont déja connuës, & que nous y sommes accoûtumez. Mais si nous ne pouvons éviter cet effet de l'infirmité humaine, nous pouvons bien au moins nous en humilier, & nous en servir pour reconnoître que l'esprit humain est bien peu de chose; puis que les mêmes objets qui l'ont justement touché en un temps, ne le touchent plus en un autre, par cette vaine circonstance qu'il s'y est accoûtumé comme si cette accoûtumance changeoit la nature de ces objets & ne leur ôtoit rien de ce qu'ils ont, ou de terrible, ou de grand.

CHAPITRE VI.

Que les défauts qu'on remarque dans les mauvais Sermons nous donnent lieu d'en remarquer de semblables dans nous-mêmes.

Un autre moyen de profiter des mauvais Sermons est de se servir de ce qui nous y choque pour connoître nos propres défauts. Et en les considerant de cette sorte, plus un Sermon seroit rempli de défauts humains, plus il seroit propre pour nous servir de tableau

bleau de ce que nous sommes, & de la maniere dont nous agissons. Car la vie des Chrêtiens devroit être une predication continuelle qui portât dans l'esprit des autres une image vivante de toutes les vertus. L'Apôtre Saint Pierre nous recommande d'insinuer l'humilité en toutes choses: *humilitatem in omnibus insinuãtes*: C'est à dire qu'il veut que les Chrêtiens prechent l'humilité par toutes leurs actions. On en peut dire autant de toutes les autres vertus, & nous ne devrions rien faire qui ne pût servir à les graver dans le cœur des autres; comme un Predicateur ne doit rien dire qui n'édifie ses Auditeurs. Cependant combien s'en faut-il que nos actions ne fassent cette impression sur l'esprit de ceux qui les voyent? Que portons-nous au contraire le plus souvent, que l'image de nos passions, de nos mouvemens dereglez, de nos interêts secrets? Nous prêchons donc à peu prés par nos actions comme les mauvais Predicateurs prêchent par leurs paroles; & nous nous acquitons du ministere general des Chrêtiens, comme ils s'acquitent du ministere particulier de Predicateurs. Ne voyons donc pas leur défauts tout seuls, mais voyons les nôtres dans les leurs; & tournons contre nous-mêmes une partie de ce degoût que nous avons d'eux.

Si nous y prenons même garde de prés, nous trouverons que les défauts particuliers

dans

dans lesquels ils tombent, sont assez semblables aux nôtres, & on a à peu prés les mêmes causes.

1. Ces gens suivent d'ordinaire leurs pensées & leurs fantaisies sans faire reflexion si elles seront proportionnées à l'esprit de ceux qui les écoutent. Nous suivons de même nos humeurs & nos passions, sans avoir aucun soin de proportionner nos actions & nos paroles à l'esprit de ceux avec qui nous vivons, ce qui fait que nous les choquons en mille manieres, & que nous ne faisions rien qui les édifie.

2. Il y a des Predicateurs qui choquent les Auditeurs intelligens & judicieux, en s'écriant mal à propos sur de petites choses, en s'échaufant sur des sujets qui ne le meritent pas, & en faisant paroître je ne sçai combien de faux mouvemens, qui incommodent étrangement ceux qui ont l'idée de la justesse, aussi bien pour les mouvemens que pour les choses.

Mais ce défaut n'est il pas infinimentplus grand & plus ordinaire dans nôtre vie, que dans les Sermons? Car combien se glisse-t'il de mouvemens dans nos actions, & dans nos paroles, qui sont faux non selon la Retorique mais selon la foi? Ne fait on pas souvent paroître de l'inclination & de l'estime pour des actions qui ne doivent causer que des sentimens d'horreur? Ne reçoit on pas souvent avec moquerie & avec mépris des

choses

choses qui ne devroient exciter que de la pieté ? combien relevet-on de choses qui devroient nous paroître basses & méprisables ? Combien en rabaisse t'on qui sont effectivement grandes & dignes d'être admirées ? Combien parle t'on froidement de celles dont on devroit être le plus touché ? Ce sont autant de faux mouvemens d'autant plus dangereux qu'ils naissent de la mauvaise disposition du cœur, au lieu que ceux des Prédicateurs ne marquent souvent en eux qu'un simple défaut d'esprit.

3. Plus on a l'idée de la justesse soit pour les choses soit pour les mouvemens, plus on remarque de défauts dans les Predicateurs. Et ainsi on peut dire que la reputation de beaucoup de ceux qui éclatent dans cet emploi, n'est fondée que sur le peu de lumiere de leurs Auditeurs. Si nous avions de même des spectateurs éclairez & qui eussent l'idée des vrais mouvemens que les objets devroient exciter en nous, la maniere dont nous agissons, & dont nous parlons, leur deviendroit presque insurportable. Ils ne verroient en nous qu'inclinations corrompuës, qu'impressions injustes, que défaut de sentiment & d'amour pour les choses qui en meritent le plus, & ils éprouveroient à nôtre égard quelque chose de ce saint mouvement que Jesus-Christ fit paroître à l'égard des Juifs par ces paroles ? *O generatio incredula quousque vos patiar.* L'indulgence avec laquelle

laquelle on nous souffre, n'est donc aussi qu'un effet de l'aveuglement des hommes; Nous ne passons qu'à la faveur de leur peu de lumiere, & il est bien juste que nous souffrions patiamment dans les autres, ce qu'on souffre continuellement de nous.

4. Ce qui detourne les Predicateurs du droit chemin, & qui les jette dans la fausse éloquence, dans les pensées vaines & de nulle édification, est souvent qu'ils ont d'autres veuës que celles qu'ils devroient avoir en s'acquitant de leur ministere. Ils veulent paroître sçavans, éloquens, habiles; ils se piquent de belle esprit, en un mot ils parlent pour eux mêmes, & non pour leurs Auditeurs, & en parlant de la sorte, ils ne parlent souvent, ni pour leurs Auditeurs; ni pour eux-mêmes. Ce sont de même ces fausses veuës qui se mélent dans nos actions qui en detruisent l'edification; Si nous n'en avions point d'autres que de satisfaire à nôtre devoir, & de servir le prochain, elles repandroient une odeur de pieté qui gagneroit insensiblement les cœurs; mais les passions & les recherches secretes qui s'y mélent, empechent cét effet, & produisent ordinairement des impressions toutes differentes de celles que nous pretendons. Le desir que nous faisons paroître de nous relever, nous rabaisse aux yeux des autres. On plaît d'autant moins qu'il paroît plus qu'on a eu dessein de plaire; & par une con-

contradiction naturelle aux hommes ils conçoivent justement des passions toutes opo-sées à celles qu'ils remarquent en nous.

5. Mais ces Predicateurs dont nous parlons sont particulierement propres à faire counoître le neant & l'aveuglement de la vanité des hommes. Ils se fatiguent dans leur cabinet à produire de belles pensées; ils en chargent leur memoire avec travail, ils les debitent avec hardiesse, & ils sortent en suite de la chaire forts satisfaits d'eux mêmes, s'imaginant avoir laissé une grande idée d'eux à leurs Auditeurs. Car on ne recherche ces prétenduës belles pensées que pour plaire, & il est difficile qu'en croyant plaire aux autres, on ne se plaise à soi même. Cependant il n'y a le plus souvent rien de tout cela. Les personnes de pieté ont pitié de ces sortes de Sermons. Ceux qui sont peu charitables s'en mocqent. Presque tous n'y pensent pas un quart d'heure aprés. C'est à peu prés comme l'on nous traite, lorsqu'au lieu de rechercher le vrai bien, nous n'avons pour but que d'acquerir la reputation des hommes. Nous devenons souvent par là l'objet de leur mépris & de leur malignité, & ceux qui nous sont le plus favorables s'occupent à peine de nous l'espace d'un quart d'heure.

6. L'illusion de ces Predicateurs peut encore servir à nous faire remarquer combien on tire peu de secours des autres pour se cor-

riger de ses defauts. Car quoi qu'il n'y en ait point de plus exposés que ceux des Predicateurs, il n'y a rien neanmoins de plus ordinaire que d'en voir qui y demeurent toute leur vie sans trouver un seul ami qui les en avertisse. On croit que c'est une civilité qu'on leur doit de leur témoigner qu'on est satisfait de leurs Sermons; & ces civilitez étant receuës par l'amour propre, passent pour des temoignages sinceres & des approbations authentiques. Ainsi un Predicateur trompé par les autres & par lui-même, continuë souvent à abuser toute sa vie de son ministère, il detruit au lieu d'édifier, & il épuise inutilement non seulement les forces de son corps, mais aussi celles de son ame, qui s'affoiblit encore plus que le corps par cet emploi, quand on ne s'en acquite pas comme il faut.

Il est moins étrange que les Predicateurs qui ne sont soumis à personne, se corrigent peu de leurs defauts. Ils s'appellent d'ordinaire eux-mêmes à ce ministere; ils prêchent quand ils veulent & comme ils veulent, & personne ne prend un interêt particulier dans la maniere dont ils le font. Mais qui ne s'étonnera que des Predicateurs choisis par des Compagnies reglées, où l'on ne les admet à ce ministere qu'avec discernement & avec meure deliberation, fassent souvent paroître si peu de spiritualité, & si peu du lumiere dans leurs Sermons, & qu'ils

qu'ils ne les remplissent pas moins que les autres, d'une Scholastique basse & inutile?

Ce qui doit augmenter nôtre étonnement sur ce point, est que dans les mêmes ordres où l'on laisse ainsi les gens prêcher à leur fantaisie, & avec des defauts visibles contraires à la fin de leur ministere, on ne souffriroit pas qu'ils fissent une fausse demarche dans les ceremonies, qu'ils omissent une genuflexion, & qu'ils manquassent à la moindre des pratiques regulieres. Il y a dans ces sortes de Societez des punitions ordonnées pour toutes les fautes contre la regularité; mais il n'y en a point pour ceux qui abusent de la parole de Dieu, soit en debitant aux peuples des pensées vaines & abstraites, au lieu de leur donner une nourriture solide & proportionnée à leurs besoins, soit en detruisant le fruit des veritez qu'ils annoncent par une ostentation de science & d'éloquence. On se remet absolument aux Predicateurs de la maniere dont ils s'acquiteront de leur ministere. On leur laisse suivre leurs idées; & si on leur donne quelques regles pour les conduire, elles sont si vagues & si peu precises, qu'ils s'imaginent les suivre en faisant tout le contraire de ce qu'ils devroient.

On ne peut sans doute alleguer d'autre raison de cette conduite, sinon que l'on sait fort bien dans ces Societez en quoi consiste la maniere de bien pratiquer les ceremonies;

mais que l'on y a peu d'idée de ce que c'est qu'annoncer la parole de Dieu d'une maniere digne de Dieu, & que l'on y connoît peu l'importance des fautes qu'on peut commettre en abusant de ce ministere, & en le raportant à soi-même & non à l'utilité de ses Auditeurs.

C'est la conclusion qu'il semble que l'on ait droit d'en tirer, mais elle s'étend beaucoup plus loin que cet exemple, & si nous voulons nous faire justice, nous trouverons qu'elle nous regarde en une infinité de rencontres. Car nous sommes de même exacts dans la pratique de certains devoirs exterieurs, jusques à y être attachez d'une maniere superstitieuse & Judaïque, mais nous n'avons que des idées fort confuses de la plûpart des devoirs spirituels & des vertus interieures: ce qui fait que nous connoissons peu les fautes que nous faisons contre ces devoirs & ces vertus. Nous ne savons ce que c'est que la veritable humilité, la mortification interieure, l'amour de la justice, la dependance de Dieu, le desir de la souffrance: & comme ce sont ces vertus interieures qui sont la source de l'onction & de l'édification qui se repand dans les actions & dans les paroles, il n'est pas étrange que ne les connoissant pas, & n'en ayant pas même de vraye idée, il n'y ait rien d'édifiant dans nôtre conversation ni dans nôtre vie.

F I N.

